

Digitized by Google

1907.



BIBLIOTECA DELLA R. CASA
IN NAPOLI

N.o d'inventario 1307
Sala Piccola Grande
Scansia 18-B. Palchetto 1
N.o d'ord. 7/18

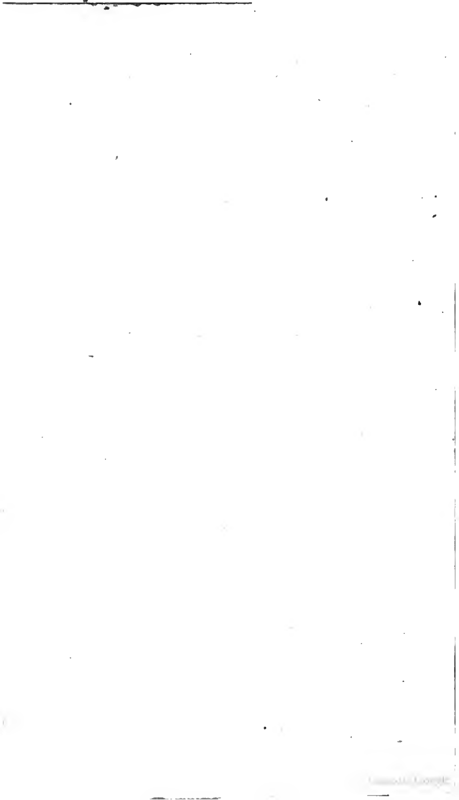
Palat XVIII
20

Digitized by Google

37. 4. 20

Digitized by Google

Digitized by Google



VOYAGE

PITTORESQUE

AUX

GLACIERES

DE SAVOYE.

Digitized by Google

53 580248

VOYAGE PITORESQUE AUX GLACIERES DE SAVOYE,

Fait en 1772.

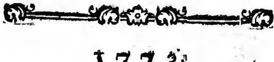
Par Mr. B.



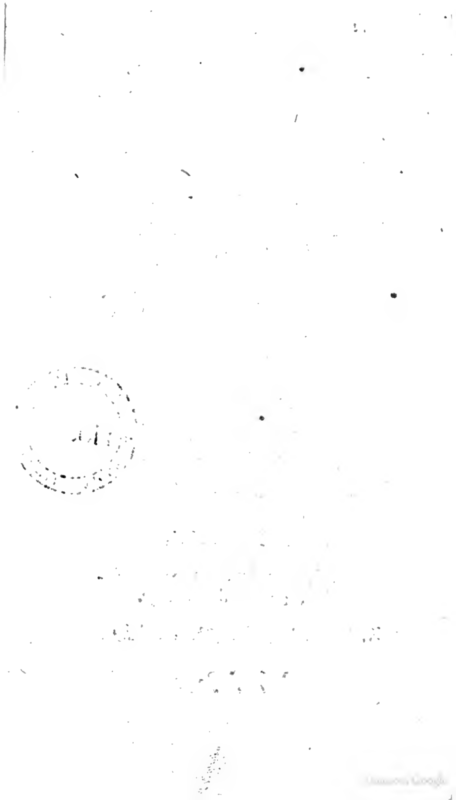


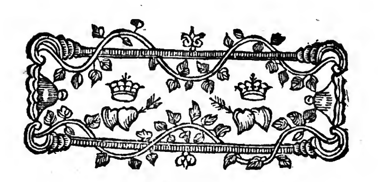
A GENEVE,

Chez L. A. CAILLE, Imprimeur-Libraire, au bas du Collège.



1773.





PREFACE DE L'EDITEUR.

ON dira ici quelque chose de très rebattu & cependant de très véritable. L'Auteur n'avoit composé cet Ouvrage que pour servir *d'itineraire* à quelques amis, & pour se rapeller à lui-même un tems passé avec agrément. Il l'avoit dressé de pure mémoire

à ſon retour, ſans aucune note priſe ſur les lieux ; on a cru cependant qu'il pourroit être agréable au Public, on l'a preſſé de le faire imprimer ; & il a cédé, préciſément parce que c'eſt un homme ſans prétentions.

On a retranché quelques ſaillies qui ne pouvoient être permiſes que dans un Manuſcrit, des détails qui peuvent intéreſſer ceux qui feront dans la ſuite le voyage des Glaciéres, & très-indifférens pour ceux qui ne veulent le faire que de leur Cabinet. Peu importe à ces derniers que telle Vallée ſoit ſituée à

l'Eſt ou à l'Oueſt, que tel Village ſoit diſtant de tel autre de quatre ou cinq quarts de lieuë, que tel reſervoir des Salines ait 48 ou 50 pieds de profondeur; peu leur importeroit même que l'Auteur eût été bien ou mal reçû dans telle ou telle Auberge, qu'il eut voyagé par la pluye ou par le beau tems, ſi de pareils incidens, ſemés en petit nombre, entre des deſcriptions fréquentes & des obſervations multipliées, n'y répandoient quelque variété.

Les Lecteurs inſtruits trouveront que les noms de Thonon, de Ripaille & d'E-

vian ne méritent pas grande attention, & que l'Auteur eut pû se dispenser d'en parler. Les Dames entre les mains de qui ceci poura tomber ne verront rien de plus superflu qu'une hypothèse sur les Glaces,& le Lac de Genève ; Peut-être cette critique même poura-t-elle justifier l'Auteur à ces deux égards, car quel est le Livre ou le dernier Lecteur ne se croye en droit d'ajouter ou de retrancher quelque chose.

Les objets dont il est ici question sont très-connus des Voyageurs, & très-peu du Public. Genève abonde

en Etrangers, ſa poſition eſt très *pitoreſque*, perſonne n'avoit eſſayé de la peindre. Les Salines de Bex ſont fréquemment viſitées & méritent de l'être, on n'en a aucune deſcription en François: Peu d'Anglois paſſent par Genève ſans ſe rendre aux Glaciéres de *Chamouny*, & l'on manque d'une rélation de ces lieux.

Un Monſieur *Windham*, eſſaya cependant il y a environ trente ans de donner un récit de ſa courſe aux Glaciéres, qui exiſte entre les mains de quelques curieux de Genève; c'eſt l'ouvrage d'un

homme de plaiſir, qui eſt tout entouſiaſmé d'avoir fait un voyage pénible, & qui veut abſolument faire part de ſa joye au Public. Il parle peu des monts de Glace, & beaucoup des petites précautions qu'il faut prendre pour faire le voyage avec agrément.

Mr. Martel Mathématicien Anglois donna dans la ſuite quelques obſervations, elles ſont d'un Philoſophe, mais découſues, incomplettes, mal préſentées; l'Extrait de ces deux rélations a été inſéré dans la *Deſcription des Glaciéres de Suiſſe*, où l'on trouve cent tableaux deſſinés préci-

ſément avec les mêmes traits; où l'on voit avec étonnement toutes les Glaciéres de Suiſſe, d'Italie, n'en faire exactement qu'une ſeule.

Il eut été à ſouhaiter que le ſavant Auteur des recherches ſur l'*Atmoſphère & le Baromêtre*, eut voulu donner ſes obſervations ſur des objets qu'il connoit ſi bien, & qu'il étoit très en état de peindre. Le peu qu'il en dit fait regretter qu'il n'en ait pas dit davantage, mais il n'a pas voulu s'écarter trop de ſon objet principal, qui véritablement étoit plus important.

On trouvera peut-être le

titre de *Voyage pitoresque* un peu recherché ; mais dans le fond, c'est ce qui caractèrise exactement l'Ouvrage de l'Auteur. Il s'est attaché à peindre les objets qui s'offroient à lui, & à transporter autant qu'il a pû le Lecteur dans les lieux où il se trouvoit lui-même; ce qui est l'objet principal du voyageur aussi bien que de l'Historien & du Poëte.

Il seroit superflu d'en dire davantage, ce n'est ici ni un Roman ni un Ouvrage savant, on souhaiteroit qu'il eût les agrémens de l'un & le mérite de l'autre.



VOYAGE PITTORESQUE AUX GLACIERES DE SAVOYE.

CHAPITRE I.

Départ de Geneve. Vuë de la Ville. Entrée en Savoye. Mauvaise nuit. Voyage nocturne.

CE fut le 15e. Juillet 1772, nouveau style, entre cinq & six heures du soir, par un tems clair & serein, que nous

Digitized by Google

partimes de Genève dans la fixe résolution de parcourir les Glaciéres. Quatre perſonnes ſeulement compoſoient nôtre petite caravane : Quoiqu'il ſemble doux pour un cœur qui s'aime de ſe réunir à un nombreux cortége pour un voyage qu'on dit périlleux, c'eſt préciſément cet amour de ſoi-même qui doit faire éviter les compagnies nombreuſes ; la diſette de vivres & de lits très fréquente ſur la route impoſe cette néceſſité.

Nôtre équipage étoit aſſez ſuccinct : peu ou point de linge, l'unique vètement qui nous couvroit, ſans ſuite, ſans monture ; il ne nous manquoit qu'un Palefroy, des Pierreries & un Ecuyer pour reſſembler à des héros de romans.

Arrivés au haut de cette ſuperbe colline où un Genevois Général en Angleterre a réuni autour de ſa Mai-

ſon les quatre points d'un horiſon de pluſieurs lieuës dans le plus beau pays du Monde, nos regards ſe fixèrent ſur cètte chère Patrie que nous allions quitter ; ils s'y arrètèrent avec d'autant plus de complaiſance qu'elle ſe préſentoit alors ſous le plus bel aſpect : cette teinte enfumée qui l'offuſque ordinairement au Soleil couchant avoit diſparu ; le Tableau étoit net, l'Amphithéatre nuancé de toutes ſes couleurs.

L'étendue vaſte & profonde du Lac formoit le bas du Tableau ; un vent frais agitoit ſa ſurface & réhauſſoit le bleu éclatant de ſes ondes : Un Port ſe préſentoit couvert de barques marchandes, qui ſans faire flotter des pavillons blancs ou rouges & des banderolles de pourpre, ne laiſſoit pas d'offrir une agréable Marine ; à l'entour des Iſles, des Forts & des

Baſtions à fleur d'eau, une double enceinte de pieux armés de fer & fortement enchaînés formoient un Port régulier & préſentoient l'aſpect d'une Ville de guerre.

Immédiatement au-deſſus s'élevoit une Colline chargée juſqu'au ſommet de Bâtimens réguliers diſpoſés par *gradins*, dont pas un ne ſe perdoit pour l'œil du Spectateur : chaque Maiſon, chaque toît rendoit ſa lumière propre; le luiſant des Clochers, le verd des promenades publiques & des jardins en terraſſe l'entrecoupoit agréablement; le toît humble & modeſte des bâtimens particuliers entaſſés confuſément ſembloit plier ſous le poids des Edifices publics, bâtis d'une pierre très-blanche, ſuſpendus comme en l'air & penchant ſur la ſurface du Lac.

Là l'œil appercevoit de vaſtes Magazins, reſſource aſſurée contre la

Famine : Plus loin le Sanctuaire des Muſes dépôt où ſe forme le Citoyen & d'où ſortent à l'envi le Politique & l'homme de Lettres ; la collection de Livres qui le décore honoreroit la Capitale d'un grand Pays : Plus loin l'azyle reſpectable de la pauvreté, vaſte Edifice, dont l'architecture découvre au loin l'opulence..... l'intérieur y correſpond & une ſuperbe Façade n'eſt point achetée par la miſére & la détreſſe de ceux qui l'habitent. A quelque diſtance une ſuite d'Hôtels & de Palais tirés au cordeau accompagnoit ces grands Bâtimens ; la vûe ſe prolongeoit ſur leur alignement & ſur la diverſité des terraſſes & des boſquets qui les entouroit. Par deſſus tout s'élevoit le Dôme exhauſſé de la Cathédrale, avec ſes hautes Tours ; c'eſt cette Egliſe dévouée à Saint Pierre, & qui

devoit l'être ſi peu à ſes ſucceſſeurs; Gothique & médiocre de près, ſi vous en exceptez ſon Fronton & ſon Périſtile de marbre, mais qui de loin ſe préſentoit ſous l'aſpect le plus impoſant. Toute cette enceinte étoit coupée bruſquement par des Fortifications régulières & nombreuſes, où le verd des Baſtions & des Redoutes, le ſombre des larges Foſſés & la blancheur éclatante des murailles ajoutoient de nouvelles couleurs au Tableau.

Par delà l'œil ſe promenoit ſur la plus vaſte & la plus riante Campagne; le jaune des moiſſons, la verdure des prairies, la couleur plus rembrunie des bocages & des forêts, les découpures des jardins, le groteſque des vignes, groupés & mélangés irrégulièrement, formoient d'un horizon immenſe le Parc le plus

délicieux & le plus varié. Deux Fleuves l'arrosoient de leurs eaux profondes & la vûe se plaisoit à suivre leurs nombreux détours, & à s'égarer enfin dans la multiplicité de leurs angles & de leurs sinuosités. Mille Collines de hauteur inégale s'élevoient sur leurs bords, dont le sommet, le penchant & les vallons interposé s étoient parsemés de Palais à la moderne, d'antiques Châteaux, d'élégantes *Bastides*, d'humbles métairies. Là le génie & l'industrie des habitans se découvroient dans les bosquets, les canaux, les ombrages, les eaux plattes & jaillissantes, les allées, les tapis de verdure: Chaque Maison adaptée avec précision à sa situation & à son terrain, pouvoit se vanter de quelque chose qui lui étoit propre, & offrir au Spectateur cur ieux quelque chose de neuf & d'original.

Toute cette Ville de Maiſons de Plaiſance après s'être répandue au loin derrière Genève, revenoit, en l'entourant de ſon enceinte, redeſcendre juſques ſur les bords du Lac, & ſe réfléchir dans le criſtal de ſes Ondes.

Après avoir donné à ce Spectacle des éloges que le plus grave Allemand ou le plus *phlegmatique* Hollandois n'euſſent pû trouver ſuſpects de patriotiſme, nous pourſuivimes nôtre route qui ne pouvoit plus rien nous offrir de remarquable juſqu'à *Dovaine.*

A quelque diſtance du lieu où nous nous étions arrêtés nous apperçumes les limites de nôtre Etat & nous entrames en *Savoye.* Genève voit partout ſes Frontiéres depuis ſes Remparts; elle renferme tout dans ſes Murs; bien plus elle y poſſéde une liberté

qu'on chercheroit vainement ailleurs dans des Sociétés nombreuſes & qui n'exiſte plus que dans les forêts & les repaires ſauvages : Que de motifs au patriotiſme & à la concorde !

Un peu au-delà l'on voit les ruines d'un Château qui doit avoir été conſidérable & qui eſt maintenant entouré de marais qui le rendent inacceſſible ; c'eſt *Roillebot* qu'on le nomme : c'étoit le cas pour deux d'entre nous de lâcher quelque lieu commun ſur la briéveté de la vie & ſur la caducité des choſes humaines ; cependant je ne ſais comment cela n'arriva point : Nos compagnons en furent quitte pour la peur.

Dovaine n'eſt intéreſſant que parce qu'il offre une ſtation à des voyageurs fatigués ; au reſte la ſtation fut peu gracieuſe pour nous : Nôtre Equipage *pedeſtre* n'en impoſa point

à l'honorable cabaretier qui nous accueillit. „ Il n'y a pas de mal à ce-„ la " nous dit à part le plus prudent de la Troupe ; l'événement justifia sa prédiction : Après nous être tournés & retournés avec impatience, pendant deux heures, dans des lits dont la moindre incommodité étoit la dureté & l'odeur, nous primes la noble résolution de partir au clair de la Lune ; nous comptames avec nôtre hôte, & après que nous eumes payé les fraix de nôtre mauvaise mine, il paya à son tour les fraix de son mauvais jugement, & n'osa porter trop haut le prix du maigre soupé dont il nous avoit régalé.

De Dovaine à *Thonon* la route est très-agréable : Nous appercevions à la sombre clarté de la Lune une suite de campagnes bien cultivées, des

riches moiſſons que la main du cultivateur avoit déjà entamées, des prés fleuris, entrecoupés de mille ruiſſeaux, qui rouloient des hauteurs & ſe rendoient au Lac; d'épaiſſes forêts deſcendoient des Montagnes, & venoient en s'éclairciſſant ſe répandre juſques ſur les bords du chemin, & y former des touffes épaiſſes, ou de clairs boſquets tapiſſés de verdure.

Quelquefois à la lueur argentée de la Lune nous découvrions la vaſte étendue du Lac, dont les eaux légérement agitées renvoyoient à nos yeux une lumière tremblante, qui s'oppoſoit à celle des rocs nuds & arides des montagnes voiſines; d'autres fois le chemin s'enfonçant dans les Terres, & fuyant les Promontoires & les Golphes, tendoit en droite ligne vers la Capitale du Chablais.

On traverſe bien des bourgades & des hameaux ; mais comme il eſt difficile de ſe faire de nuit une idée bien préciſe des objets, & qu'il faut qu'un voyageur ſoit fidèle (s'il le peut), nous ne nous étendrons ni ſur les raretés du pays, ni ſur le génie & les mœurs des habitans: Nous nous propoſons d'inſérer le moins poſſible du nôtre dans cette narration.



CHA-

CHAPITRE II.

Incident. Thonon & sa Terrasse. Ripaille. Couvent antique & moderne ; Parc des Révérends Pères.

NOus marchions paiſiblement, & la douce langueur de la nuit s'étoit répandue inſenſiblement ſur nôtre converſation, lorſque nous fumes tirés bruſquement de cet état par un bruit affreux ..... Un Torrent ou un Fleuve ſe précipitoit des Montagnes, & rouloit en mugiſſant ſes vagues écumantes : Un large abyme étoit creuſé ſous ſon lit & ſe préſentoit devant nos pas. Dans ce moment nôtre fidèle Compagne nous abandonna & voila ſes charmes de quelques nuages : Après avoir tenu conſeil ſur ce qui étoit expédient

dans une pareille conjoncture, nous avançames en tâtonnant dans un sentier périlleux ; il nous conduisit à un Pont tremblant que nous enfilames, & qui nous mit en sureté. Si quelqu'un passant dans cet endroit en plein jour trouvoit nôtre description exagérée, nous l'invitons à y passer pour la première fois à la même heure que nous ; sans doute qu'il ne trouvera rien d'enflé dans nôtre rélation.

Thonon est une Ville assez grande & assez sale ; située d'ailleurs avantageusement, dans le centre d'un Golphe profond, au haut d'un riche côteau dominant sur le Lac. C'est là qu'est la plus grande largeur du Lac, savoir de trois grandes lieues, ou pour m'exprimer avec l'exactitude Géometrique de 7200 Toises de France ; mais vû la légère courbure

qui ſe trouve entre *Thonon* & *Rolle*, les rigides calculateurs comptent depuis *Amphion* juſqu'aux environs de *Préverenges*; ce qui donne une étendue un peu moindre.

Malgré le ſale aſpect de *Thonon*, ſes habitans ont réuni leurs facultés pour mettre du marbre dans leurs Egliſes, où il eſt diſpoſé tant bien que mal; les Peintures qui décorent l'extérieur de la Cathédrale ne peuvent être propres qu'à rechauffer la dévotion des honnêtes cultivateurs qui paſſent en cet endroit, & à attirer leurs civilités. C'eſt à Thonon comme en Franche-Comté, l'on ne voit que Chapelles & que Couvents; ce ſont les Maiſons les plus vaſtes & les plus apparentes.

Hors de la Ville eſt une promenade paſſable, qu'on pourroit rendre admirable; Une large Platefor-

me couvertes d'arbres occupe la cime d'un côteau élevé, ſa pente un peu précipitée eſt tapiſſée juſqu'au Lac d'un vignoble ſerré. A l'extrêmité eſt un Fauxbourg, dont les toits, dominés perpendiculairement par la Terraſſe, contraſtent avec la verdure des vignes, & les barques d'un Port aſſez fréquenté. En face le Lac dans ſa plus grande largeur; dans le lointain la côte enchantée de Suiſſe, où les Villes, les Bourgs les Villages forment une ſuite de payſages qui s'élèvent juſqu'aux Montagnes.

Malgré la hauteur de la Plateforme de Thonon il s'en faut de beaucoup qu'on découvre toute la ſurface du Lac; en quelque endroit de la côte qu'on ſe place, la courbure eſt trop ſenſible, ſurtout dans la Savoye qui occupe la partie convexe du croiſſant. On ne peut voir nulle part le Lac en

entier, ſinon peut-être des ſommités du Jura. *Nyon* eſt l'endroit de la côte d'où l'on en découvre la plus grande partie. Depuis le Chateau on apperçoit d'un côté Genève & de l'autre les Rochers de *Millerie* & de *St. Gingo*.

De Thonon nous nous rendimes à *Ripaille* gros Monaſtère de Chartreux qui doit ſa célébrité à un homme trop connu pour en faire l'hiſtoire : Homme certainement original, tel probablement qu'il ne s'en eſt jamais vû, & qu'il ne s'en verra jamais ſur la Terre ; il a réuni trois profeſſions dont il eſt aſſez difficile d'exercer une ſeule ; Pape, Roi & Hermite.

Le Monaſtère reſſemble à tous les édifices conſtruits dans les ſiècles d'ignorance & de barbarie. Leur ſimple aſpect tranſporte le ſpectateur au tems où ils furent bâtis, & lui inſpire la triſteſſe & l'effroi ; qui en voit un

les voit tous ; il n'en eſt point qui par le plus bizarre aſſortiment n'offre tout à la fois Logement, Egliſe, Fortereſſe, Priſon.

A Ripaille une lourde Maſſe plus longue que large eſt flanquée de groſſes Tours, & entourée de Foſſés profonds aſſez bien revêtus ; les Cloîtres ſont vaſtes, mais ſombres & mal entretenus ; l'intérieur n'a rien de remarquable. Mais les Révérends Pères, dont les Finances ſont ſans doute en bon état, en employent une partie à élever une jolie Egliſe hors de l'enceinte de leur Batiment Gothique : La Façade eſt en marbre de différentes couleurs, dont les nuances ſont ſi vives qu'elles ſemblent être de la Peinture ; l'intérieur eſt ſimple, mais élégant ; la dorure n'y eſt point prodiguée, elle s'aſſortit très-bien avec la blancheur éclatan-

te des murailles; le chœur eſt entouré de colonnes d'un marbre rougeâtre approchant du Granit: Autour de l'Egliſe règne un Coridor ou Cloître à la moderne très-bien éclairé. En attendant l'heureux inſtant où l'on pourra officier dans une ſi belle Egliſe, les Révérends, ainſi que Meſſieurs de Morges, (*) font le ſervice dans un endroit qui ne reſſemble à rien moins qu'à un lieu ſaint.

Le Parc de Ripaille me plut infiniment dès que j'y entrai. Ce ne ſont point de ces longues allées en droite ligne, telles qu'on en voit à Verſailles, à Vincennes, à St. Germain, & dont l'ennuieuſe uniformité ne préſente autre choſe, ſinon

(*) Meſſieurs de Morges prêchent au Manège.

un long chemin à faire & rien de nouveau à voir. Une large allée se présente; elle est droite & non régulière; les arbres qui la bordent sont inégaux, le foible arbuste s'y mêle impunément avec la cime orgueilleuse des Ormes & des grands Chênes; on n'a point affecté de les ranger en droite ligne; tantôt les grands ombrages entament l'allée, tantôt l'arbrisseau manquant forme des angles, & des petites rentrures; quelquefois l'ouverture est assez large pour laisser entrevoir au travers l'épaisseur du bois de petits enclos entourés d'arbres, & couverts d'un gazon fleuri; des troupeaux paissent dans ces petites prairies, perpétuellement rafraichies par l'humidité de la forêt. A quelque distance de l'entrée le terrain s'abaisse insensiblement; allées, forêt, tout

disparoît ; la vûe est coupée de la manière la plus agréable ; seulement une échappée dans le sommet des arbres laisse appercevoir un coin du Ciel, & promet ainsi un nouvel espace & de nouveaux plaisirs. Différentes allées entrecoupent cette agréable solitude ; les unes aboutissent au Lac, & semblent s'enfoncer dans le sein des eaux ; d'autres sont terminées par les hautes Montagnes, qui paroissent de loin toucher la forêt, & transporter dans quelques momens le voyageur au séjour des neiges & des glaces. La promenade n'est point hérissée de petits cailloux ; c'est un gazon assez clair semé pour ne point arrêter la marche, sans intercepter la verdure.

Le Parc est d'une très vaste étendue ; il est terminé par la Rivière de *Drance*, la plus grande qui se

rende dans le Lac après le Rhône: On la traverſe ſur un pont de pierre, étroit mais ſolide, long de plus de 500 pas, aſſez ſemblable au Pont du *St. Eſprit.* Cette Rivière occupe un terrain immenſe près de ſon embouchure; elle eſt d'autant plus dangereuſe que ſon cours a moins d'étendue depuis ſa ſource, & que ſon lit eſt reſſerré entre des rochers eſcarpés.

On rencontre bien des anciens Chateaux, ſoit déſerts, ſoit habités, dont on ne peut dire autre choſe que ce que dit V. de celui d'un Baron Veſtphalien, „ c'eſt qu'ils ont „ une Porte & des Fenètres “.



CHA-

CHAPITRE III.

Route dans un beau pays. Evian. Moralité ſur les bains des Dames Genevoiſes.

A Peine a-t-on paſſé la Drance qu'on voyage juſqu'à *Evian*, dans le pays le plus délicieux, & le plus enchanté qu'on puiſſe imaginer. Un riche côteau deſcend inſenſiblement des hautes Montagnes, & s'abaiſſe ſur la ſurface du Lac. La route eſt taillée à mi-côte. D'un côté le voyageur eſt ſurmonté par une hauteur qui ſe perd dans la nué ; le hètre, le chataignier, la ſombre mélèſe la couvrent en entier ; tous ces Arbres ſe ſerrent, s'entrelacent, & s'élançant ſur la cime les uns des autres, ſemblent n'en former qu'un

ſeul, d'une élévation & d'une étendue immenſe. Au deſſous, le même ſpectacle ſe préſente juſqu'au Lac; le voyageur domine à ſon tour ſur la colline, & ſon œil embraſſe l'enſemble de la Forêt. Tantôt on s'enfonce dans de ſombres taillis, où la lumière du jour diſparoît peu à peu, & où l'on ſemble rentrer dans l'éternelle nuit; tantôt on arrive ſur une eſplanade nue, ſans autre ſpectacle que la ſurface uniforme des eaux; là la vûe eſt éblouïe d'un double ſoleil, dominant dans les Cieux, & réfléchi par le criſtal des ondes: Quelquefois après avoir monté avec peine un ſentier eſcarpé, on eſt élevé bien au-deſſus de la vaſte étendue des eaux, l'œil plonge avec effroi dans la profondeur de ſes ondes; d'autres fois l'on raſe ſa ſurface, & l'on gravit ſur le cailloutage

où ſe briſent ſes Flots. Ici les bois s'éclairciſſent ; au travers de petits boſquets on démêle l'agitation des flots, qui contraſte avec celle des feuilles ; là des rochers dépouillés de verdure s'élancent dans les nues ; ailleurs les Forêts reçoivent dans leur ſein la moiſſon dorée & de verds pâturages. De petites Métairies ſont ſemées çà & là dans la colline, le long de clairs ruiſſeaux qui roulent avec bruit juſqu'au Lac ; chétives par elles-mêmes ; elles enchantent par leur poſition ; des pieux élevés, plantés en allignement les entourent, & offrent un mur de verdure très chargé de raiſins.

Evian eſt un gros vilain Bourg, mal bâti, aſſez pauvre, ſitué dans le plus beau Pays du Monde. Une Egliſe qui ſeroit laide à Thonon, une haute Tour maſſive, ſemblable

à toutes celles du 15e. Siècle, n'eufſent pas rendu Evian remarquable; mais il eſt actuellement du bel uſage que les Dames Genevoiſes aillent y prendre les eaux; tout comme les Savoyardes vont à Aix, les Suiſſeſſes à Bex, les Françoiſes à Bourbon, & à Plombiéres.

La ſource eſt à demi lieuë d'Evian, près d'*Amphion*, petit Village aſſez champêtre; & ce n'eſt pas une des moindres qualités des eaux, que la néceſſité que s'impoſent pluſieurs buveurs d'aller tous les jours à pied les prendre à la ſource même; les plus malades, ou les plus opulents ſe les font apporter, ou font la route en voiture. Un pré aſſez vaſte entouré d'ombrages & dominant ſur le Lac, ſert de promenade aux buveurs, & cette promenade eſt d'ordonnance du Médecin. Nous

nous étendrons peu ſur les qualités ſpécifiques des eaux, quoique nous ayons été *à même* de les bien obſerver, ayant fait à la Fontaine un petit ſéjour un peu forcé; ſurpris d'un orage violent, accompagné de pluye copieuſe, ſans l'abri ſécourable du toit qui couvre la ſource, nous étions abondamment humectés. Deux Filets ſortent de deux tuyaux de cuivre, & en dorent les bords; auſſi un *Colon* nous aſſura-t-il que la ſource paſſoit par une mine d'or (nouveau mérite pour les eaux) elle eſt légère, limpide, d'un goût ſouffré & ferugineux, tendant à l'œuf pourri; on la dit *ſouveraine* pour les obſtructions, affections nerveuſes &c. Du reſte on ne riſque rien de croire que parmi ceux qui en vont prendre, il y en a plus de déſœuvrés que de malades, ce qui doit faciliter beau-

coup les cures ; d'un côté la beauté du pays, de l'autre l'idée d'être hors de chez ſoi, de ſe trouver avec des gens qu'on ne connoit pas, ou que l'on connoit, font des eaux d'Evian une vraye partie de plaiſir ; & dans le fond le plaiſir innocent n'eſt pas indifférent à la ſanté. Un Médecin eſt aſſuré de faire ſa cour à une Dame en lui conſeillant les eaux pour remède ; & dès que les Dames s'y trouvent, les hommes ne peuvent y manquer.



CHAPITRE IV.

Embarquement. Navigation. Point de vûe. Le Lac. Les Côtes. Millerie. M. De Voltaire cité.

NOus ne séjournâmes pas assez à Evian pour visiter nos chers Compatriotes : Il nous importoit beaucoup de profiter du premier beau tems pour traverser le Lac : Un vieux batelier refusa de nous conduire, vû l'orage du matin ; un plus téméraire l'entreprit, sous la condition que nous cotoyerions pendant deux heures jusqu'à *Millerie* pour essayer le tems, & pour avoir un refuge en cas d'accident : C'est à cet arrangement que nous dumes le plus beau spectacle dont il soit possible de jouïr ; le même côteau en-

chanté que nous avions parcouru jusqu'à *Evian* poursuit jusqu'à *Millerie*. Voguant lentement à quelque distance du bord, nôtre œil avide en saisissoit l'ensemble; épaisses forêts entées par groupes les unes au-dessus des autres, clairs bocages, entremèlés du roux des moissons & des vertes prairies, tours élevées, antiques Châteaux, frappoient à la fois nos regards; rien ne se perdoit de ce superbe amphithéatre; les champs montoient au dessus des forèts, les prés dominoient les rochers arides, les châteaux pendoient sur la cime des arbres: Au delà les pointes hérissées des Alpes, où de noirs rochers cariés par les ans, ou brulés par la foudre, contrastoient avec la blancheur éclatante des neiges qui couvrent ces Monts dès l'origine du Monde. Cet immense tableau dres-

ſé perpendiculairement par les mains de la nature, & enluminé de ſes plus vives couleurs s'offroit en entier à nos regards, & frappoit à la fois toutes les puiſſances de nôtre ame. Nôtre bâteau voguoit lentement; il déroboit peu à peu à nos yeux les objets dont ils s'étoient raſſaſiés, & leur préſentoit toujours de nouveaux points de vûe; les bois, les champs, les maiſons, les prairies diſparoiſſoient inſenſiblement, & d'autres leur ſuccédoient dans une poſition différente : nous parcourions ſucceſſivement *la Grande Rive*, *la Tour Ronde*, les Châteaux de *Blonay*, de *St. Paul*.

Arrivés à *Millerie* nous coupons le Lac en droite ligne pour gagner *Vevay*. Là un nouveau ſpectacle s'offre à nos regards. Le côteau fortuné que nous avions ſuivi ſe change

tout à coup en Montagnes affreuſes. Une gorge étroite & profonde les coupe perpendiculairement, & donne paſſage à un torrent bourbeux & rapide. Millerie eſt aſſiſe au pied du gouffre, ſur une étroite eſplanade, qu'a formée, avec les ans, le limon que charie le ruiſſeau. L'aſpect des Maiſons blanchâtres & écraſées, raſant d'un côté la ſurface des ondes, ſurmontées de l'autre par ces hauteurs inacceſſibles, offre le coup d'œil le plus pitoreſque & le plus frappant.

Arrivés en plein Lac, nôtre admiration ſe tourna vers d'autres objets. Nos regards plongèrent ſur cette étendue immenſe d'eau douce & limpide, dans l'azur tranſparent de laquelle l'œil pénétroit à la plus grande profondeur ; nous contemplions ce vaſte réſervoir, creuſé par les mains

du Tout-Puiſſant dans le ſein des hautes Montagnes, qui après avoir baigné 36 lieuës de côtes, arroſé treize Villes, & fécondé leurs Campagnes; va enſuite régler le Rhône dans ſon cours, ſuppléer à ſes ſécheresſes, & abſorber ſes inondations. La vûe ſe perdoit dans cette vaſte ſurface; tantôt ſemblable à la Mer, ſes vagues amoncelées s'élèvent comme de petites Montagnes, vont en frémiſſant ſe briſer ſur les rocs eſcarpés qui bordent la côte, & après les avoir blanchi de leur écume, rebrouſſent avec fureur ſur celles qui les ſuivent, & augmentent leur maſſe & leur viteſſe; tantôt claire & unie comme la glace, l'onde tranquille rendoit à double les côteaux fortunés que nous venions de quitter; chateaux, bocages, prairies ſe peignoient avec toutes leurs

couleurs, mais agités du léger mouvement des flots.

Huit Villes s'offroient alors à nôtre aspect, entourées d'une infinité de bourgades, qui s'élevoient par degrés jusqu'au sommet des montagnes.

Je me rappellois l'effet que produisit ce spectacle sur M. de V.

» D'un tranquille Océan l'eau pure & transparente
» Baigne les bords fleuris de ces champs fortunés ;
» D'innombrables coteaux ces champs sont couronnés ;
» Bacchus les embellit, leur insensible pente
» Vous conduit par degrés à ces monts sourcilleux
» Qui pressent les Enfers & qui fendent les Cieux.

Ce dernier vers est très beau; les

premiers peignent auſſi, quoique trop chargés d'Epithètes.

„ Mon Lac eſt le premier „ dit-il dans un autre endroit; & ſon Lac c'eſt celui de Genève.



CHAPITRE V.

Navigation périlleuſe. Le Lac encore. Route de Millerie. Hypothèſe ſur la formation du Lac.

NOus étions arrivés inſenſiblement en plein Lac, à une lieüe & demi de la côte en tout ſens: Une douce rêverie occupoit toutes les facultés de nôtre ame; le léger frémiſſement des vagues, l'agitation d'un petit vent frais, l'éloignement & la marche lente des côtes, la retraite progreſſive des Villes & des Campagnes, l'allure & le cri des oi-

ſeaux aquatiques, les mouvemens des Poiſſons, les diverſes couleurs imprimées par le vent à la ſurface des Ondes, là un violet foncé, ici un bleu éclatant, quelquefois un gris trouble ou même une épaiſſe noirceur; tout, juſqu'au bruit des rames, & aux ſillons qu'imprimoit notre foible Nacelle, ajoutoit au calme de nôtre ame & augmentoit ſa langueur.

Nous ne penſions point au poſte périlleux que nous occupions, au deſſus d'un abyme ſans fond, dont nous n'étions ſéparés que par l'épaiſſeur d'une planche. La Montagne qui domine au-deſſus de *Millerie* plonge perpendiculairement dans le fond des eaux, à une profondeur qu'on n'a pu encore déterminer. On a ſondé à 3 ou 400 toiſes, à la profondeur de plus de 2000 pieds ſans pouvoir trouver de fond. Nous marchions alors,

alors au-deſſus de ce gouffre, dans lequel nous euſſions trouvé mille morts avant que d'en atteindre la profondeur; nous ne penſions ni à l'éloignement des côtes que nous avions peine à diſtinguer, ni à nôtre incapacité totale dans l'art de nager, ni à trois mariniers inconnus & robuſtes à la merci deſquels nous nous trouvions, ni au tourbillon du matin, ni à l'orage épouvantable qui devoit s'élever le ſoir. Ces bords ſont féconds en naufrages; les Nautonniers diſtinguent le *grand Lac* & le *petit Lac*; celui-ci s'étend de Genève à Evian, & n'eſt rien pour le danger auprès du premier. Les vents s'engouffrent entre les fentes de quelques montagnes; d'autres montagnes les repouſſent; le Tourbillon ſe déchaîne ſur la vaſte plaine du Lac, & parcourt en peu de tems les

quatre points de l'horizon. Les vagues lancées avec fureur contre les rochers en ſont repouſſées avec la même violence, & deviennent bientôt épouventables. La route par terre offre les mêmes dangers. Un Mont qui s'élève dans les nues plonge perpendiculairement dans le fond des eaux; un ſentier étroit eſt taillé dans le roc vif. D'un côté le rocher monte à perte de vûe, & pend ſur la tête du voyageur; de l'autre on voit au deſſous de ſoi le Lac ſans fond, ſans aucune barriére; des pierres ſe détachent ſouvent des hauteurs, traverſent & briſent le chemin avec un bruit horrible, & s'enfoncent dans l'abyme des eaux. Des Bucherons lancent des piéces de bois du ſommet de la Montagne, qui ne peuvent parvenir au Lac qu'après avoir traverſé le ſentier; au péril éminent du voyageur qui le parcourt.

La position du Lac est remarquable. Depuis Genève jusqu'à la Drance ses bords admettent de vastes plaines, & sont distants des Montagnes de quelques lieuës. De la Drance jusqu'à Millerie les Montagnes se rapprochent, les plaines disparoissent, la côte est un talus assez précipité. Depuis Millerie jusqu'à l'extrêmité du Lac la Montagne elle-même touche les eaux, & s'enfonce à plomb dans leur sein. La même chose se repète sur la côte de Suisse. On a des plaines jusqu'aux environs de Rolle; là le côteau commence jusqu'auprès de Vevay; depuis là les Montagnes touchent à peu près le Lac.

S'il étoit permis à un voyageur de se livrer à la licence des conjectures, licence dans le fond plus pardonnable que celle de l'amplification (qui

eſt pourtant aſſez ordinaire) nous attribuerions la formation primitive du Lac aux obſtacles qu'à trouvé le Rhône pour ſe décharger dans le plat pays, & pour s'y creuſer un lit, & aux efforts qu'il a du faire pour y parvenir. On ſait qu'après avoir ſerpenté pendant quatre lieuës dans la plaine, le Rhône ſe gliſſe avec une rapidité effroyable entre deux murs de roc vif, de plus de trois mille pieds de haut, le *Jura* & le *Wache*; on ſait qu'il n'y a abſolument d'autre ouverture que celle qui eſt néceſſaire au paſſage des eaux, courant de toute leur viteſſe, & que l'effort qu'elles font eſt ſi prodigieux que la pierre eſt creuſée en forme de voûte, au-deſſous de la ſurface de l'eau: On ſait encore que le *Credo* ſe préſente en face du lit à la même hauteur que le *Jura*, & ſemble vouloir fermer

entiérement le passage ; ensorte que si quelque rocher venoit à se détacher des hauteurs, & à combler le lit, (comme il est probable que cela a dû arriver autrefois pour produire la perte duRhône) les eaux rebroussant avec violence inonderoient Genève & le pays d'alentour, à plusieurs centaines de pieds au-dessus des Clochers. On comprend delà quel terrible effort a du se faire au commencement pour frayer au Rhône une route de plusieurs lieuës dans la profondeur de ces énormes rochers, & qu'elle étendue de pays a dû être inondée avant que d'en venir à bout. Delà la formation du Lac.





CHAPITRE VI.

Telliamed. De la diminution des eaux du Lac. D'un ſingulier phénomène. Erreur de la N. H. Fable d'Ammien Marcellin.

SI le ſiſtème abſurde du Conſul Maillet ſur la diminution de la maſſe totale des eaux pouvoit mériter la plus légere attention, il faut convenir que la poſition de nôtre Lac ſe prêteroit à un certain point a ſon hypothèſe. Les Montagnes qui touchent le Lac à ſon autre extrèmité en ſont aſſez éloignées du côté de Genève; *Salève* & les *Voirons* d'une lieuë, le *Jura* de plus de deux; ces Montagnes, jointes à celles du *Wache* & de *Sion*, forment autour de Genève & de l'extrêmité du Lac une

enceinte arrondie d'environ quatre lieuës de diamètre. Suppoſons que la maſſe des eaux du Lac ait été autrefois beaucoup plus grande qu'elle n'eſt à préſent ; qu'elles ſe ſoient élevées au haut du Mont de *Sion*, qui aura été l'extrêmité du Lac (en ſuivant toujours la forme du croiſſant, telle qu'elle eſt actuellement marquée :) Que les hautes Montagnes des flancs *Salève* & le *Jura* ayent été baignées à mi-côte, comme celles de *Millerie* le ſont actuellement ; lorſque la diminution progreſſive des eaux aura commencé, il eſt clair qu'elle n'aura pu ſe faire dans la partie où le Rhône entre dans le Lac ; ainſi les hautes montagnes de Millerie ſeront reſtées en partie inondées, le Lac ſera demeuré aſſez large, & ſa profondeur prodigieuſe ; ainſi qu'il eſt actuellement. La diminution ſe

ſera faite dans l'autre extrêmité ; ainſi le Mont de Sion ſe ſera découvert graduellement, & formé en pente douce, comme il eſt aujourd'hui ; les eaux s'étant inſenſiblement retirées juſqu'à l'endroit où eſt Genève, l'enceinte arrondie entre Salève & le Jura, comprenant le Bailliage de Ternier & une partie du pays de Gex ſe ſera formée peu à peu : Si l'on ſe tranſporte à Genève à l'extrêmité de la plaine des *Tranchées* du côté du Midi, ou ſur la Terraſſe appellée *la Treille*, on pourra obſerver la retraite ſucceſſive des eaux dans les Terres, & les différentes couches ou lits qu'elles ont formé en les laiſſant à ſec. Les eaux retirées à l'extrêmité du Lac, ſe feront retirées proportionnellement dans ſes côtés à une certaine diſtance ; delà le Lac ſera devenu très-étroit juſqu'au delà

de Nion, ſes bords ſeront en plaine, & aſſez diſtants des montagnes, l'on aura d'un côté le pays de Gex & le pays de Vaud, de l'autre le Bailliage de Gaillard & le bas Chablais : Inſenſiblement les Montagnes ſe rapprocheront ; la côte du Lac deviendra plus roide, ſa largeur & ſa profondeur plus grandes : Enfin les Montagnes plongeront immédiatement dans les eaux au-delà de Millerie, dans l'endroit où la diminution des eaux n'aura pu avoir lieu. Ainſi les bords du Lac doivent néceſſairement être en plaine jusqu'à *Ripaille* & à *Rolle*; côteaux eſcarpés juſqu'à *Millerie* & *Vevai* ; hautes Montagnes juſqu'à ſon extrêmité.

Si l'hypothèſe ſur la diminution des eaux du Lac appliquée à ſa poſition actuelle ne pouvoit ſatisfaire, il faudroit néceſſairement prendre un

autre parti. D'un côté il eſt conſtant que le Rhône au ſortir du Vallais charrie beaucoup de limon, & amoncelle des terres à l'extrêmité du Lac, comme nous aurons occaſion de le voir plus bas; de l'autre les eaux n'empiétent certainement point du côté de Genève, où de fortes digues les arrêtent, & où l'on prétend même avoir gagné deux grandes rues depuis quelques ſiècles, dans une largeur de plus de 200 pas (le Port étant autrefois immédiatement au pied de la Colline:) Si donc la maſſe totale des eaux ne diminue pas, il faut abſolument que le Lac regagne ſur les flancs ce qu'il perd dans ſes extrêmités; effectivement la côte de Lauſanne à Vevay eſt preſque entiérement rongée. Ainſi le Lac perdroit inſenſiblement ſa longueur, & tendroit à la forme ovale.

On a ſouvent cherché la raiſon de la chaleur des eaux du Lac dans le vent du Nord, & de leur froideur dans celui du Sud aux environs de Genève : La différence de l'air extérieur doit y contribuer ; il eſt plus chaud dans le vent du Sud, plus froid dans celui du Nord ; l'eau doit donc paroître plus froide dans le premier, plus chaude dans le dernier : De plus le vent du Nord chaſſe du côté de Genève la première ſurface des eaux, réchauffée par les rayons du Soleil ; le vent du Sud fait un effet contraire : Enfin le vent du Nord tendant du côté de Genève a devant ſoi la vaſte étendue du Lac ; ſon action répandue ſur toute ſa ſurface l'agite puiſſamment ; l'élément du feu incarcéré entre les parties de l'eau ſe dégage, reprend ſon reſſort, fait ſentir ſon action : Le vent du Sud au con-

traire qui n'agit ſur les eaux que depuis Genève, ne les emeut que foiblement; le Feu dégagé ſe réincarcère dans le repos, & demeure ſans vigueur: Ce qui confirme cette explication, c'eſt que les eaux ſont plus froides à l'autre extrêmité du Lac dans le vent du Nord & plus chaudes dans celui du Sud.

Encore un mot ſur nôtre Lac auquel nous n'aurons pas occaſion de revenir. Le Sieur *St. Preux* dans une des Lettres les mieux faites de la N. H. montre à Madame de *Volmar* les côtes du Lac, „ puis, dit-il, lui
„ faiſant voir le Chablais ſur la cô-
„ te oppoſée, pays non moins fa-
„ voriſé de la Nature que la Suiſſe,
„ & qui n'offre pourtant qu'un ſpec-
„ tacle de miſère, je lui faiſois ſen-
„ ſiblement diſtinguer les différents
„ effets des deux Gouvernemens,

„ pour la richeſſe, le nombre & le „ bonheur des hommes". Il eſt d'abord à remarquer que Meſſieurs de Berne ſont auſſi abſolus que le Roi de Sardaigne. Il s'en faut de beaucoup après cela que le Chablais n'offre qu'un ſpectacle de miſère. Enfin il eſt difficile de concevoir comment toute la côte de Suiſſe depuis Rolle juſqu'au delà de Vevai donnant des vins exquis, & tous ceux du Chablais étant médiocres, le Gouvernement Monarchique ſeroit ſuffiſant à produire ce phénomène. Attribuons donc la ſupériorité de la côte de Suiſſe à l'avantage de ſon expoſition. Le Soleil qui dans nos climats n'éclaire jamais que très obliquement, même au Midi du ſolſtice d'Eté, lance au méridien ſes rayons à plomb ſur la côte de Suiſſe qui lui eſt oppoſée, & ne raſe que très ſuperficiellement celle

du Chablais. Les hautes Montagnes de Suiſſe en recevant la chaleur du Soleil la concentrent dans les plaines ; celles de Savoye au contraire interceptent ſon action, & donnent au plat pays un ombrage pernicieux. Enfin le vent du Nord tend en droite ligne vers le Chablais, & *ne friſe* que très latéralement le pays de Vaud.

Après ſix heures de la plus paiſible navigation nous approchames enfin de *Vevay*, dont nous découvrions depuis longtems la groſſe Tour. A une demi lieuë du bord, l'air étant dans ce calme parfait qui précède la tempête, nous apperçumes dans le fond de l'eau de longues traînées d'eau bourbeuſe, entiérement diſtinctes des ondes tranſparentes du Lac, & qui ne pouvoient venir que du Rhone, quoique diſtant de deux grandes lieuës. Ces jets cauſés de tems en tems par

quelque circonſtance particulière, comme celle où nous nous trouvions, (*) auront ſans doute donné lieu à la Fable d'*Ammien Marcellin*, que le Rhône traverſe le Lac ſans mêler ſes eaux avec les ſiennes. On a pris beaucoup de peine pour refuter cette erreur, renouvellée dernièrement dans l'ouvrage eſtimable des ſoirées Helvétiennes ; une ſeule réflexion eût pû ſuffire ; c'eſt que le Rhône entre dans le Lac extrêmement trouble, & qu'il en ſort parfaitement tranſparent,

CHA-

(*) Le Lac étoit parfaitement tranquille; préſage du terrible ouragan qui s'éleva quelques heures après,

CHAPITRE VII.

Vevai. Son Pont. Ses Jardins. Son Eglise. Population du Pays de Vaud. Les environs de Vevay.

VEvay eſt une petite Ville très-connue, ſituée ſur une étroite eſplanade entre le Lac & les Montagnes, au centre d'une gorge pròfonde formée par un mauvais Torrent appellé la *Vevayſe*, contre lequel on ne paroît pas avoir pris aſſez de précautions; ſon exceſſive pente & la grande proximité des hautes Montagnes rendent ſes inondations extrêmement dangereuſes; il emmena au commencement du ſiècle un Miniſtre & ſa Maiſon, ſans que depuis on en ait eu aucune nouvelle. Un Pont ridicule eſt jetté ſur ce Torrent. Une

lourde Arcade s'élève à une grande hauteur ; ainsi l'on a l'agrément comme à *Venise* d'avoir une descente & une montée très-rapide à parcourir, mais il ne s'agit pas à Vevay de donner passage à de hautes Gondoles sous le Pont. Avant que la Rivière parvint aux deux tiers de la Voûte elle auroit inondé la Ville.

Vevay a un Hôtel de Ville assez élégant ; une grande Place quarrée qu'on pourroit rendre très-belle ; une plantation d'arbres servant de promenade publique, dont le principal agrément est d'être sur les bords du Lac ; un gros Château médiocre à tous égards ; quatre ou cinq beaux hôtels, trop beaux même pour une petite Ville peu riche, peu commerçante, & qui n'a d'autre ressource que ses vignes ; le Jardin d'un de ces hôtels contient en Statues des nu-

dités *si fortes* que le beau Sexe ne peut demander à les voir.

La principale Eglise est située où devroit être le Château, & *vice versâ*; sur le penchant de la Colline, bien au dessus de Vevay; dans une position qui hors l'agrément d'une très-belle vue, qu'on ne doit pas chercher en allant au Sermon, ne peut être agréable qu'à des jeunes amants qui font la route ensemble, & qui cherchent à prolonger le tems où ils sont l'un avec l'autre; avant que d'arriver on peut être brulé du Soleil, ou inondé de la pluye. *Edmond Ludlow* y est enterré; le seul des Juges de Charles Ier. qui, dit-on, soit mort tranquillement.

Mr. *Muret* premier Pasteur de Vevay est l'auteur de ces belles Tables sur la population du Pays de Vaud, par lesquelles, contre le préjugé uni-

verſel, il paroît que le pays a gagné 1500 ames depuis le ſiècle dernier; d'autres tables plus complettes ne donnent aucune augmentation; peut-être que d'autres plus complettes encore donneroient une diminution réelle, qu'ont dû produire néceſſairement le luxe exorbitant d'un pays auſſi peu riche, de Lauſanne, de Morges, de Vevay; l'augmentation des domeſtiques ſoit dans ces Villes, ſoit à Genève; les fréquens enrollemens pour le ſervice étranger; la multiplication des chevaux; le changement des champs en vignes, des agriculteurs en horlogers, &c. &c.

Les environs de Vevay charment par leur varieté, par leur irrégularité même: Ce ne ſont ni les vaſtes plaines d'Angleterre, ni les prairies perpétuelles de la Hollande, ni les longues forêts d'Allemagne, ni

les Châteaux & parcs bien ornés des environs de Paris, ni les beautés ſauvages du Vallais, ni la majeſtueuſe uniformité des Ports de Mer. C'eſt un peu de toutes ces choſes : Le lit large & blanchâtre de la Vevayſe ſe préſente en face ; l'œil s'enfonce au loin dans la fente profonde par où elle ſe dégorge : Deux monts arrondis & couverts de verdure s'élèvent ſur les côtés à une grande hauteur : Le bas de la Colline eſt tapiſſé de vignobles ſoutenus de murailles, qui préſentent mille quarrés irréguliers ; au milieu la Cathédrale iſolée, entourée d'une terraſſe couverte d'arbres & ſurmontée d'une groſſe Tour du 15e. Siècle : A mi pente quelques Chateaux de bon goût, d'antiques Donjons, de jolies métairies : Au deſſus des bois, des champs, des prairies, que l'œil ſai-

ſit tout enſemble : A la cime des forèts ſerrées : Au ſommet des Monts de forme biſarre ; celui qu'on appelle la *Dent de Jaman* eſt un roc pointu qui reſſemble parfaitement à la racine d'une macheliére : Dans le fond le Lac large de près de trois lieuës ; ſa profondeur & les hautes Montagnes qui l'entourent le rendent ſombre & noiratre : En face les rocs bleuâtres de Millerie qui ne gagnent rien par l'éloignement : Dans le lointain les glaces du Vallais, les embouchures du Rhone, & le talus précipité d'une côte fertile & couverte de bourgades qui revient entourer Vevay de ſa double enceinte.

Nous partimes le lendemain de Vevay : Nôtre hôte, homme de bon jugement ſans doute, nous avoit accueilli plus courtoiſement que celui de Dovaine, & proportionna ſon Mémoire à ſes égards.

De Vevay l'on enfile la *Tour du Pil* grande rue, affez laide, fituée le long du Lac; elle a quelques Maifons Bourgeoifes, & pourroit fervir de Fauxbourg à Vevay; mais ô bifarrerie de la fortune! ce petit Bourg a plus de privilèges que la Ville même.

Nous paffames les *Bayes* fans danger. C'eft le nom qu'on donne à de gros torrents qui roulent avec fracas de la Montagne après les orages, & qui charriant dans leurs eaux limoneufes des bois & de groffes pierres, entraîneroient hommes ou chevaux qui voudroient tenter le paffage: Un pont feroit aifé à conftruire au pied de la Colline.



CHA-

CHAPITRE VIII.

Clarens, ce que c'eſt. Le Chateau de Chillon, & ſes raretés. Bonnivard & ſa Chronique. Extrêmité du Lac. Immenſes Marais changés en terres fertiles.

NOus arrivames bientôt à *Clarens*, nom qui ſera connu tant *qu'il faudra des ſpectacles aux grandes Villes*, & *des Romans aux Peuples corrompus.* Quelqu'un demanda le logement du Baron d'*Etanges*, mais perſonne ne voulu le connoître. L'Auteur avertit qu'il a dépaïſé ſon Lecteur; on ne peut pas mieux tenir ſa parole: Huit ou dix cabanes couvertes de chaume, quelques ſauvageons clair ſemés, le roc ſuſpendu au deſſus du Village, un

ruiſſeau bourbeux tantôt à ſec, tantôt en furie. Voilà qui a pris la place de ces charmants boſquets où ſe fila le plus parfait amour, du Labyrinthe, de l'Elyſée, de la voliére &c. Il eſt vrai qu'on a en face les rocs de Millerie dont parle l'Auteur.

Le Théatre eût été mieux choiſi dans *Moutru* grand Bourg élevé dans la Colline, avec pluſieurs belles Maiſons qui ſemblent comme ſuſpendues en l'air, & qui offrent la plus riante perſpective.

Inſenſiblement la route reſſemble de plus en plus à celle de *Millerie*: La Montagne s'approche & ſerre le chemin, le Lac mine par deſſous; bientôt le Rocher & les eaux ne laiſſent plus entr'eux qu'un étroit paſſage. Le Lac a trop de profondeur pour que de légéres bandes de terrain

rain plat puiſſent comme ailleurs ſe former le long des bords. Dans ces endroits on a conſtruit un double Portique en pierres, où quelques hommes peuvent en arrêter un grand nombre.

Là eſt bâti le Chateau de *Chillon*, lieu à jamais déſaſtreux par la fin lamentable de *Julie d'Eſtanges*; il eſt ſitué ſur un rocher arrondi, détaché probablement autrefois de la Montagne, & entouré du Lac à une grande profondeur: Ce Chateau offre un maſſif de pierres prodigieux; trois Cours partagent de vaſtes logemens, munis de Galeries, les unes à fleur d'eau, les autres très-élevées, avec des crenaux, des meurtriéres &c. La principale Tour eſt à 100 pieds au deſſus du Lac; elle eſt ſans plancher du haut en bas, on y monte par des échelles tremblantes, ſoute-

nues de quelques poutres, & l'on domine ſur tout le Pays d'alentour. De-là l'on paſſe dans le Chateau, où l'on vous fait voir pour raretés une vieille Chapelle détruite, de grandes chambres lambriſſées à l'antique avec de grandes cheminées en marbre, un inſtrument à donner la queſtion, un moulin à bras utile dans un ſiége, une cloche pour ſonner le tocſin, une horloge détraquée &c.

De-là l'on deſcend dans des grottes taillées dans le roc, au deſſous, dit-on, du niveau du Lac, elles ſont ſoutenues par de grands piliers de roche, & ont chacune ſoixante pas de longueur. C'eſt là que fut enfermé pendant quelques années *François de Bonnivard*, & l'on montre encore la pierre uſée par ſes fréquentes promenades; (Anecdote

dont on peut fe défier fans pirrhonifme.) Ce Bonnivard étoit *Prieur de St. Victor*, & fon Prieuré ne l'empècha point lors de la Reformation d'embraffer la Religion Proteftante; c'étoit un homme comme Du-Pleffis Mornay à la plume & à l'épée. Il eft l'auteur d'une vieille Chronique de Genève, précieufe à quelques-uns de nos Citadins, parce qu'il eft affez difficile de fe la procurer; elle eft fort mince pour le fond, & ne contient guères que les menus geftes de petits Princes des fiècles obfcurs; cependant elle intéreffe parce qu'elle peint, & qu'elle tranfporte affez bien le Lecteur aux tems dont elle parle; ce qui eft l'art de l'hiftorien auffi bien que du Poëte; le ftyle approche de celui de de Brantome & d'Amyot.

Quoique bâti en 1238 le Chateau

de Chillon eſt bien conſervé, & devoit être une place très-forte avant l'invention de l'Artillerie; auſſi a-t-il ſervi longtems de Réſidence aux Baillifs de Vevay, & l'on voit encore dans une Salle leurs armoiries enfumées, depuis 1533 juſqu'à 1711: Maintenant il ne ſert plus qu'à loger un Publicain de leurs Excellences. La Citadelle eſt comme celle dont parle Bachaumont.

Gouvernement commode & beau,
Auquel ſuffit pour toute garde
Un Ours avec ſa mine hagarde
Peint devant le mur du Chateau.

A peine a-t-on paſſé *Villeneuve* rue longue, large, qui répond d'ailleurs aſſez mal à ſa dénomination, & qui fait quelque petit commerce de vins, qu'on entre dans d'immen-

ſes marécages, entrecoupés de mille canaux d'eau bourbeuſe, & couverts d'épais roſeaux qui préſentent l'aſpect de prés toujours fleuris. Une digue coûteuſe s'élève ſur ces eaux, & ſoutient le chemin. L'étendue de ces marais qui fourmillent d'inſectes, & ſont remplis de ſerpents, repréſenteroit aſſez bien l'intérieur de l'Amérique, ſi les Arbres y étoient un peu moins clair-ſemés : Ils ſont produits par les eaux du Rhône, qui font en entrant dans le Lac ce qu'elles font en entrant dans la Mer, où elles ont donné d'immenſes terrains au deſſous d'*Arles*; le limon qu'elles charient continuellement s'amoncelle dans les eaux; le vent du Midi le fait refluer vers les bords, & lui donne de la conſiſtance; inſenſiblement le terrain ſe forme, & le Village de *Port Vallay* autrefois ſur les

bords du Lac, en eſt maintenant éloigné de près d'une lieuë : Il eſt même à croire que dans la ſuite des ſiècles toute la vallée depuis *St. Maurice* juſqu'à *Villeneuve* dans un eſpace de 5 lieuës de long, ſur près de deux de large, a été formée de cette manière, & que dans l'origine le Rhône couroit entre des Montagnes, comme il le fait encore depuis *St. Maurice* juſqu'à *Martigni* ; ſans cela l'on ne pourroit comprendre cette vallée délicieuſe, d'un terrain gras & fertile, preſque parfaitement plate, entourée de toutes parts de hautes Montagnes à une très-grande diſtance.

Il eſt curieux d'obſerver au ſortir de Villeneuve comment la nature qui ne va jamais par ſauts, & qui proportionnant toujours la cauſe à l'effet, achemine tous ſes ouvrages à leur fin par des nuances imper-

ceptibles, forme peu à peu les terres à l'extrêmité du Lac. D'abord c'eſt une eau bourbeuſe, des terres flottantes, des ſables mouvants; tantôt à ſec, tantôt couverts par les ondes; puis ce ſont de vaſtes marais couverts de roſeaux, de ſaules, & de plantes aquatiques; enfin les marais ſe changent en prairies, d'abord humides, puis fertiles & fleuries, les Arbres fruitiers ſuccèdent aux ſaules; les inſectes s'éclairciſſent; les ſerpens diſparoiſſent; les champs & les pâturages prennent la place des roſeaux; mille & mille fleurs celle du creſſon & des herbes humides. Ce qui eſt continent fut autrefois marécages; les marécages ſeront un jour Continent, que s'approprìera ſans doute le Maître des dernières terres qui confinent aux marais.

Dans cet endroit des Meſſieurs G.

Négociants à Lyon ont conſtruit une groſſe Maiſon où le marbre eſt plus prodigué que le bon goût ; aucun Jardin ne l'accompagne, aucun point de vûe ne la réjouit, les ſerpens y ſont très-abondants.



CHAPITRE IX.

Mine de Marbre. Laboratoire de la Mine. Digreſſion ſur les Manufactures, & ſur celles de Genève en particulier. Aigle & ſes maiſons de Marbre.

AU ſortir des marais l'on ſuit conſtamment le pied des Montagnes qui ſéparent la vallée *d'Aigle* du pays *d'Oberland.* Leur forme qui change ſans ceſſe préſente toujours de nouveaux points de vûe ; le roc dénué de verdure offre un mur d'u-

ne feule piéce, veiné de mille couleurs, deffiné des figures les plus bifarres ; plufieurs petits ruiffeaux s'en précipitent, les uns à plomb, les autres par une pente roide ; le bruit de leurs chutes redoublées réjouit le voyageur fatigué, leurs eaux limpides qui traverfent le chemin le rafraichiffent agréablement.

Toutes ces Montagnes, dont les débris fe répandent jufques fur la route, font les carriéres abondantes d'où s'envoyent au loin de vaftes pierres de taille pour les édifices, des baffins de fontaine, des chambranles de cheminée, des cuvettes de bain, des plateaux de terraffe &c. On les travaille à peu de fraix fur les lieux mêmes, après les avoir fait fauter de la mine avec des pieux de fer, de la poudre à canon, ou des coins de bois humecté. On fait

que l'eau eſt incompreſſible; il n'eſt pas un *apprentif* Phyſicien qui ignore l'expérience des boules d'or miſes ſous le preſſoir à Florence; on inſère donc des coins de bois ſec dans les fentes de la pierre, on les humecte; l'effort de l'eau eſt ſi grand pour entrer dans les fibres du bois que la pierre ne tarde pas à ſe fendre.

La carriére de marbre & ſon laboratoire ſont ſur les bords du chemin; jamais machine utile n'a été miſe en œuvre avec moins d'appareil. Un ruiſſeau d'eau glacée ſort du cœur même du rocher; un petit tuyau de bois accélère ſa courſe, & le lance ſur une méchante roue, ſemblable à celles des Moulins de Village; cette roue met en mouvement quatre lames épaiſſes d'acier non dentelé dont les allées & retours,

mille fois répétés, fcient enfin un bloc de marbre en quatre piéces ; on l'humecte pendant l'opération pour l'amollir, & pour prévenir *l'échauffement* de l'acier ; à peine un pouce fe fcie-t-il dans deux heures, & il eft étonnant qu'on puiffe l'avoir à un fi bas prix. On lui donne le poli par le moyen d'une pierre de grès que l'on frotte rudement & continuellement fur fa furface ; pour faciliter cette opération, qui eft extrêmement pénible, le même filet d'eau détourné meut rapidement en avant & en arrière, à la diftance d'un demi pied, une longue piéce de bois ; la pierre de grès y eft attachée ; il fuffit que l'ouvrier la conduife fur le marbre. Dans une avance du rocher eft une petite forge où fe travaillent les outils néceffaires.

Il eft clair que de pareilles Fabri-

ques ne se soutiennent que par la frugalité des ouvriers, & par le bas prix dont ils se contentent; il en est de même des Manufactures dans tous les Pays du Monde; si vous en exceptez celles qui ont des secrets, & des avantages exclusifs. Tant que le pays est assez pauvre, ou les vivres assez abondants pour que la main d'œuvre soit à bas prix, la Manufacture fleurira. Du moment où le luxe & les richesses augmentant, feront hausser le prix des vivres, & que l'ouvrier ne pourra plus travailler que chérement, la Fabrique tombera, ou se transportera dans un pays pauvre ou frugal. La conclusion de ceci est connue depuis longtems; c'est que l'agriculture bien soignée est le nerf du commerce, le soutien des Manufactures, & la richesse des Etats; & que le luxe, &

le nombre des gens oisifs détruisent toutes ces choses ; c'est ce qui a transporté la dorure & les étoffes de Genève à Lyon & à Strasbourg ; son Imprimerie en Allemagne ; & qui eût transporté son horlogerie à Neufchâtel, si le luxe de ce petit pays ne commençoit à devenir plus grand que celui de Genève même.

La Carriére de Marbre n'est point constamment la même : Le grain & la couleur varient continuellement ; la veine est successivement rouge, jaunâtre, bleue, noirâtre, tirant sur le blanc ; tantôt homogène, tantôt nuancée à l'infini : Les ouvriers travaillent comme à tâtons, & trouvent de tems en tems des morceaux très-précieux parmi beaucoup d'autres de moindre valeur. Plus avant dans la Montagne est la carriére de Marbre noir.

En approchant d'*Aigle* la Vallée qui s'étoit resserrée jusqu'à laisser le voyageur incertain du lieu de son passage commence à s'ouvrir ; la plaine unie devient pente insensible, & se couvre de vignobles ; bientôt on arrive à la Capitale de ce petit district, séparé du Pays de Vaud, & qui a ses privilèges particuliers ; il n'est point regardé comme pays conquis, & est régi par un Gouverneur en place de Baillif.

Aigle est une ville médiocrement grande, d'un aspect assez triste ; située presque au dessous d'un gros ruisseau que des digues mal assurées contiennent, & qui l'a inondée plus d'une fois. On pourroit presque l'appeller *la Ville de Marbre*, ainsi que Gènes, si l'on faisoit plutôt attention à la matiére qu'à la manière dont elle est mise en œuvre : Au

reſte les Maiſons d'Aigle ne ſont pas plus garnies de marbre par luxe, que celles de la Brie & de la Champagne ne ſont conſtruites de bois & de plâtre par modeſtie & par ſimplicité; (ce qui pourra ſervir à faire comprendre ce qui eſt luxe & ce qui ne l'eſt pas.) Les habitans d'Aigle paſſent pour riches, ce qu'ils doivent moins à leurs marbres & à leurs petites Mines qu'à la quantité de leurs vins, auſſi ſalubres qu'agréables: Ceux d'*Yvorne* ſont très-diurétiques, on les conſeille dans l'hydropiſie. Là étoit autrefois un petit Bourg, qu'un Tremblement de Terre couvrit d'une maſſe de Montagne en 1584. Les vignobles s'élèvent bien au deſſus de ſes Maiſons enſevelies.

Le Paſteur d'Aigle Mr. *de Copet* eſt un homme inſtruit: Il a été utile à Mr. *De Haller*, il l'eſt encore aux

Naturalistes dont il enrichit généreusement les Cabinets des morceaux précieux qu'il trouve dans ses courses.

A l'âge de 68 ans il fait encore galamment ses 14 lieuës par jour à pied dans les Montagnes.

CHAPITRE X.

Route agréable. Point de vûe. Bex. Solitude délicieuse. Mont Anzeindre.

D'Aigle jusqu'à Bex nous eumes dans les plaines une route aussi agréable que celle que nous avions eûe près d'Evian sur les côteaux. Deux Montagnes tantôt resserrées, tantôt élargies, reçoivent dans leur sein une plaine parfaitement unie, entrecoupée de petites Riviéres. L'œil se perd dans l'étendue des moissons épaisses, & des vertes prairies; les

grands Arbres qui bordent leur extrêmité ſemblent au loin de petits arbriſſeaux, leurs groupes irréguliérement amoncelés laiſſent encore entrevoir au delà de nouvelles Campagnes. Un chemin uni & légérement creuſé ſerpente dans ces plaines, les Arbres fruitiers qui le couvrent forment une ſuite de berceaux, aſſez ſerrés pour donner de l'ombrage, ſans intercepter la vûe. Le calme, la douce tranquillité qu'inſpire peu à peu la vûe des vaſtes Campagnes, & ſurtout des prairies, eſt un peu entremêlé de la ſurpriſe que cauſe l'aſpérité des Montagnes, trop éloignées pour donner de l'effroi. De mille points de vûe j'en marquerai un ſeul : Une prairie nue ſe préſente; elle eſt du verd le plus éclatant. Au centre une petite Forèt iſolée, que la prairie entoure de tous côtés

Au milieu de la Forêt une petite Maiſon champêtre que les Arbres clairſemés laiſſent entrevoir. Dans le fond le rideau eſt jetté bruſquement par une roche veinée taillée à pic; ce mur coloré ſe prolonge en droite ligne le long de la prairie; ſa tête eſt applatie, & les bruyères épaiſſes qui la couvrent préſentent l'aſpect d'une Terraſſe de marbre, ſurmontée de vaſes & de jardins en l'air.

Au centre de ce rocher eſcarpé ſont les débris d'une vieille Tour qu'on attribue à Céſar, (car il faut que ce ſoit lui qui ait fait tout ce qu'il y a d'antique & de conſidérable dans le pays:) cette Tour eſt certainement un ouvrage des Romains, le ſeul aſpect l'indique. Il eſt tout auſſi certain que celle de l'Iſle du Rhône à Genève, attribuée auſſi à Céſar, eſt un ouvrage des ſiècles obſcurs; ſoit

des premiers Rois de Bourgogne, ſoit de l'Evêque *Pierre de Seſſons*, ſeulement au XIIIe. ſiècle.

Nous arrivames à Bex après ſept heures d'une marche paiſible, coupée de petites poſes, entremêlée de quelques obſervations; nous allames loger chez Mr. le Chatelain R. où nous fumes reçus par des perſonnes auſſi polies qu'on puiſſe en trouver dans les grandes Villes.

Bex eſt un aſſez grand Bourg, ſitué à quatre lieuës du Lac, entre deux hautes Montagnes en pain de ſucre fort pointu, la *Dent de Morcle* & la *Dent de Midi*, que l'on découvre depuis Genève, & qui ſont preſque toujours couvertes de neige. Il eſt tapi contre un côteau fertile, & diviſé en trois parties irrégulières qui ſe réuniſſent à une Egliſe ſurmontée d'un Clocher de plâtre, que l'Au-

teur des *Délices de la Suiſſe* qualifie de marbre blanc. Une partie du Bourg eſt ſitué dans la plaine, & jouit de la vûe des vaſtes Campagnes, & des Montagnes dans l'éloignement; c'eſt là que ſont bâties les bonnes Maiſons Bourgeoiſes. *L'Avançon* gros Ruiſſeau d'une eau fraiche & rapide, qui part des Glaciers du Mont *Anzeindre*, en baigne le pied; & va enſuite ſe répandre dans les campagnes, entrecouper les ſentiers, ſerpenter dans les prairies, y former des napes d'eau, de petites chutes &c. L'autre partie de Bex n'a guère que des maiſons de cultivateurs; elle eſt reculée au fond de deux côteaux que l'Avançon ſépare; c'eſt bien la plus délicieuſe ſolitude qu'il ſoit poſſible d'imaginer: Un léger coude dérobe les maiſons de pierre, & ôte toute image des Villes; on

eſt ceint de toutes parts des deux Collines ; on ne voit que Ciel & que verdure : Dans un fond cependant eſt une maiſon de bois rembruni, ſur laquelle les ans ont peint les plus groteſques couleurs ; ſon Architecture eſt antique, elle eſt en partie détruite ; les javelles de bled, les grains, les feuillages ſortent des fenêtres, ou garniſſent les murs, & ſe confondent avec le toit de chaume ; un ruſtique jardin ; une baſſe-cour entr'ouverte qui deſcend lentement juſqu'au torrent, des proviſions, des outils de labourage épars, une petite Etable dans un coin, des troupeaux paiſſant tranquillement, le ruiſſeau qui roule avec colère ſes eaux blanchies dans un double lit, dont l'un ouvrage de l'art & retenu par de fortes digues met en mouvement de petits moulins, qui mêlent

leurs coups précipités au murmure des ondes, le coteau qui monte au dessus de la Maison, & dont les Arbres s'élancent les uns à une grande hauteur, les autres inclinent leur tête pendante sur l'antique toit, l'agitation des feuilles qui coupe l'immobilité de la Maison.... Tout dans cette agréable solitude vous transporte aux premiers âges du Monde, à plus de quatre mille ans de notre siècle: On se croit séparé de l'Univers entier, à l'abri pour toujours des poursuites des hommes fourbes & cruels, & paisible possesseur du séjour de l'innocence & du bonheur. C'est-là que la liberté opprimée par un Despote, & la vertu bannie des Villes devroient chercher un refuge: Il y auroit tout à gagner pour l'habitant des Cités, & tout à perdre pour les Maîtres de ces heureuses contrées.

Les richeſſes de Bex ſont moins dans ſes Salines, dans ſes eaux minerales fatales à ſon innocence & à ſes mœurs, dans le paſſage d'Italie par le St. Bernard & le Simplon, que dans la grandeur & la fertilité de ſes Campagnes; il n'y a que peu ou point de pauvres; point de procès, le Chatelain actuel les arrète tous, & les termine amicalement.

A quelque diſtance de Bex eſt le Mont *Anzeindre*, où l'on trouve beaucoup de coquillages dont pluſieurs paroiſſent effectivement marins: Au reſte il ne ſeroit pas impoſſible qu'il y eût eu autrefois dans cet endroit un Lac, qu'auroit pû former un gros Torrent actuellement encore exiſtant, & que quelque bouleverſement auroit comblé. Il n'y a pas bien des années qu'une partie de la Montagne s'écroula, & les tra-

ces de ſes ruines ſont encore aſſez remarquables.



CHAPITRE XI.

Deſcription des Salines. Entrée dans les voutes ; couches intérieures de la Montagne. Puit ſouffré. Grand Reſervoir. Source ſalée. Longueur des voutes. Routes détournées.

LE lendemain nous allames viſiter les *Salines*. Le chemin qui y conduit eſt ſemblable à celui du Parnaſſe de Chapelain, qu'il décrit ainſi dans ſes jolis vers.

Un ſeul endroit y mêne, & de ce ſeul endroit
Droite & roide eſt la côte, & le ſentier étroit.

Après avoir marché pendant une heure

heure dans les plaines de Bex, on commence à monter la Montagne dans le centre de laquelle ſont les travaux, & l'on arrive au *Fondement*, dépôt de la ſource, & point de réunion des ouvrages. Autrefois l'entrée des Salines étoit libre & ouverte à tout le Monde; mais depuis que des Anglois ont voulu prendre dans les ſouterrains des paſſetems Anglois, jetter des grenades, tirer des armes à feu, & entendre les affreux mugiſſemens du Rocher frémiſſant dans toutes ſes parties, & repercutant de ſa maſſe entière le plus horrible ſon; les prudents Seigneurs ont craint pour leurs ſouterrains, & par conſéquent pour leurs revenus; & il faut maintenant aller à *Roche* obtenir la permiſſion du Noble Directeur, qui recommande la ſageſſe.

On entre dans les voutes couverts

de vètemens publics qui ne ſont pas honneur à la magnificence des entrepreneurs ; ce ſont des Robes & des Capuches de toile ſale & déchirée, deſtinées à préſerver les habits des eaux qui diſtillent de la voute, & des ſouffres & des ſels qui tapiſſent les deux côtés du roc : On n'eſt d'abord frappé que du froid, de l'humidité, de l'odeur ſulphureuſe, & de la vapeur des lampes que des ouvriers conduiſent devant chaque curieux ; ce n'eſt qu'à la longue qu'on eſt frappé d'admiration. On avance lentement dans une voute arrondie, taillée dans la roche vive, d'environ ſix pieds de haut ſur trois de large. On eſt ſerré de tous côtés par la Montagne, qui ſemble devoir à chaque inſtant ſe rapprocher & vous anéantir : A vos côtés marche le canal qui conduit la ſource ſalée ; ſous

vos pieds, entre des planches humides & mal aſſurées, le ruiſſeau d'eau douce qui meut la grande roue, & qui ſort du ſouterrain.

A la ſombre clarté de la lampe le voyageur étonné obſerve les murs de ſon étroite priſon; il ſuit les différentes couches du dedans de la Montagne, & c'eſt une des choſes les plus curieuſes des Salines que de lire ainſi dans l'intérieur de la Terre nôtre mère commune, auſſi parfaitement qu'un Anatomiſte lit dans un cadavre qu'il a diſſéqué. Là c'eſt un dur *Silex* que le lourd marteau a eu peine à entamer, & où il a imprimé une trace éternelle: Ici c'eſt une longue ſuite de roche noiratre: Plus loin c'eſt du marbre veiné; ailleurs le marbre eſt noir; ici c'eſt une ligne du plus bel albatre. Dans quelques endroits la roche cariée & fria-

ble eſt ſoutenue de part & d'autre de fortes ſolives pour empêcher l'écroulement : Quelquefois les eaux diſtillant de la voute avec abondance éteignent les lampes, & accélèrent les pas du Voyageur : Ailleurs on voit encore dans la roche ſéche la trace de la poudre à canon qui a fait éclater la pierre. Ici une forte odeur de ſouffre coupe la reſpiration, & les murailles qui en ſont tapiſſées menacent d'une prochaine inflammation : Là on trouve de longs filamens d'une matière gélatineuſe ſemblable à du coton humecté, où les ſouffres & les ſels combinés avec l'eau & la pierre deviennent preſque végétaux. Plus loin les ſels criſtalliſés réfléchiſſent mille lumières.

A un demi quart de lieuë de l'entrée on trouve un puit de 70 pieds de profondeur qui eſt le réſervoir

de l'eau souffrée, & dont l'odeur frappe au loin. Dans de certains tems il suffit d'approcher une lampe de la surface pour exciter une flamme très-vive, & effrayer le beau sexe timide; dans d'autres tems la source est trop foible pour opérer le Phénomène. L'on poursuit & l'on arrive à un endroit où le chemin jusqu'alors uni commence à monter; le ruisseau d'eau douce se précipite dans la pente, le bruit se répète dans les échos d'alentour; on croit entendre un vaste fleuve s'abymer dans les entrailles de la terre: Dans cet endroit la voute au lieu de six pieds en a près de douze de hauteur, & en voici la raison. Dans le tems où les grands travaux s'entreprirent, pour accélérer l'ouvrage on travailla à la fois dans deux extrémités, & l'on perça en même tems la

Montagne au ſommet & au *Fondement*; les uns travailloient horiſontalement, les autres deſcendoient; il s'agiſſoit de ſe rencontrer dans le milieu, & c'étoit la difficulté : Cependant l'Ingénieur prit ſi bien ſes meſures que la rencontre latérale fut parfaite; quant à la hauteur il y eut un écart de 5 à 6 pieds, auquel on eut bientôt porté remède; & c'eſt la cauſe de l'élévation de la voute.

On continue ſa marche, & l'on arrive au grand réſervoir de l'eau ſalée; c'eſt une grande Salle quarrée de 100 pieds de face ſur 9 de hauteur : Elle eſt taillée dans le roc vif, au ciſeau le plus régulier, & l'on eſt ſurmonté d'un Plafond d'une ſeule pierre de 100 pieds de diamètre, ſuſpendu en l'air ſans aucun appui; on peut remplir la Salle d'eau en entier, & faire des proviſions pour les

tems où la ſource eſt moins abondante ; c'eſt là qu'eſt le principal écho des ſouterrains, il rend un ſimple cri avec un bruit de tonnerre. D'autres petits réſervoirs ſont dans les côtés.

Après une route d'un petit tiers de lieuë l'on arrive à la ſource ſalée. Elle eſt dans le fond d'un puit de 70 pieds de profondeur. Au haut eſt une roue énorme de 36 pieds de diamètre, entourée d'une double Galerie pour les travailleurs & pour les curieux, & enchaſſée dans une gaine de pierre très-dure, ainſi que tout le reſte des travaux. Cette roue eſt mûe par un petit ruiſſeau d'eau-douce, lancé avec force de la hauteur, & qui reſſort enſuite le long du ſouterrain. La roue meut à ſon tour deux balanciers, & par leur moyen des Pompes, qui chaſſent l'eau du

fond du Puit à la ſurface, d'où elle eſt conduite dans les reſervoirs. Les génies hardis, ou ceux qu'une noble ambition dévore, ont le plaiſir de deſcendre à la ſource par une échelle mal aſſurée, & de ne pas voir grand choſe; ils trouvent une ſalle quarrée d'une aſſez vaſte étendue, & 5 petites ſources ſortant par un plan incliné du cœur même du rocher, & ſe jettant dans le réſervoir où ſont les pompes.

A peu près au deſſus de la roue, dans la hauteur de la Montagne coule une Rivière quelquefois très-conſidérable, nommée *la Grionne*, qu'on entend dans ſes débordemens rouler au deſſus de ſoi à plus de 600 pieds de hauteur. Près de la roue eſt un trou rond, qui perce perpendiculairement la Montagne dans toute ſa hauteur, & par lequel on

voit, dit-on, les Etoiles à midi: Il ſert à renouveller l'air dans les ſouterrains, à deſcendre les piéces de bois néceſſaires à la roue, & à conduire les eaux qui la mettent en mouvement. Quand on eſt à la roue on eſt à environ deux mille pas communs de l'entrée du ſouterrain: 450 eſcaliers conduiſent à l'autre iſſue dans le haut de la Montagne, différente du trou perpendiculaire (*).

Ce ſont là les travaux utiles; mais ce ne ſont que la moindre partie des travaux: La vraye route eſt coupée d'une infinité de routes détournées, & très-longues, dont un homme ſans guide, & ſans lumière ne ſe ti-

(*) D'autres rélations plus profondes que la nôtre donneront exactement le nombre de pieds & de pouces de chaque Galerie & de chaque réſervoir.

reroit certainement pas mieux que du labyrinthe de Candie. La caufe de ces fauffes routes tient à l'hiftoire même des Salines.



CHAPITRE XII.

Hiftoire des Salines. Recherches inutiles & obftinées. Des Mineurs & de leur trifte fituation. Le Bouliet & fon puit merveilleux. Des Batimens de graduation. Des Chaudiéres. Formation du Sel.

LEs Salines furent découvertes il y a environ deux fiècles. Par hazard; comme l'ont été tous les fecrets utiles. Tant qu'elles furent entre les mains d'un Particulier elles rendirent très-peu de chofe, mais dès que *Leurs Excellences* de Berne en ont été en poffeffion, elles ont fçu

lés faire valoir. On ne s'eſt pas même borné à jouir de la ſource, on a voulu quelque choſe de plus: On avoit conjecturé avec quelque vraiſemblance que la ſource ſalée n'étoit autre choſe qu'un ruiſſeau d'eau douce, qui paſſant ſur une Mine ou ſac de Sel gemme s'y imprégnoit de parties ſalines; c'eſt cette mine de ſel qu'on a voulu découvrir, & voila le but de tant de travaux: Mais bien loin d'avoir réuſſi dans cette eſpérance, on a réaliſé la Fable de la poule aux œufs d'or: D'abord on a creuſé le lit de la ſource; elle étoit, dit-on, autrefois au niveau du ſouterrain, maintenant elle eſt comme nous l'avons vû, à 70 pieds de profondeur; de-là la roue, les pompes, & tous les fraix analogues: De plus en travaillant autour de la ſource, on l'a affoiblie;

au lieu de 50 mille quintaux de ſel qu'elle rendoit annuellement, elle n'en rend plus que 12 ou 15 mille. Cependant tant de tentatives inutiles n'ont point dégoûté les entrepreneurs; on travaille encore dans les ſouterrains pour trouver cette Mine tant déſirée : Nous allames joindre le mineur, & l'on ne peut guères imaginer de ſituation plus triſte que celle de ces infortunés ouvriers : Un homme ſeul peut travailler à la fois, à cauſe des bornes étroites du ſouterrain : Il eſt là- iſolé, au centre de la Montagne, à deux mille pas de la lumiére du jour, & du grand air; ne reſpirant que le ſouffre, la pouſſiére de la pierre qu'il briſe, & la vapeur épaiſſe de ſa lampe : A ſa ſombre lueur il heurte continuellement d'un peſant marteau le dur rocher, dont les éclats réjailliſſent

ſur lui, ſes pieds ſont dans l'humidité; ſon corps eſt tranſi de la fraicheur du ſouterrain. De plus grands dangers encore l'environnent; le marteau ou la lampe allument de tems en tems des mines de ſouffre, dont les flammes ont bientôt dévoré le malheureux; peu de tems avant notre arrivée un ouvrier avoit miſérablement péri de cette manière. Cependant ô force de l'habitude, & de l'eſpérance d'un gain petit, mais aſſuré! ces places ſont recherchées, & l'on employe la brigue pour les obtenir: (*) Chaque ouvrier gagne environ 24 ſols, il travaille ſix heures de ſuite, & ſe repoſe le reſte de la journée; il n'avance que de deux pouces par jour dans le ſou-

(*) On nous aſſura qu'un ouvrier mort depuis peu avoit travaillé 48 ans dans les ſouterrains.

terrain. Si l'on penſe maintenant à la lenteur de l'ouvrage, à l'exceſſive dureté de la pierre dans laquelle ſont continués tous ces travaux, on ne pourra qu'être étonné de leur étendue; & l'on admirera plutôt ces ſouterrains que les routes ſecrettes de la grande pyramide d'Egypte, la ſalle de marbre, le tombeau de Granit &c.

Le *Bouliet* eſt à une demi lieuë au deſſus du *Fondement*; c'eſt là que repoſe actuellement la plus chère eſpérance des chercheurs de mine, & où ſe dirige la plus grande partie de leurs travaux. Le *Bouliet* offre d'abord un ſouterrain de demi quart de lieuë, ſemblable à celui du Fondement: Au centre de ce ſouterrain eſt un large puit dans le roc, de ſept cent pieds de profondeur; c'eſt là qu'on cherche le ſac de ſel, ou du

moins, en attendant, de nouveaux filets d'eau ſalée; on en a trouvé quelque peu qui eſt *Satura*, chargée de ſel à 28 pour 100; on la tire en haut dans des tonneaux, & on la tranſporte aux Chaudiéres; cela ſuffit, dit-on, pour payer les fraix des recherches actuelles. Au fond du puit ſont les mineurs qui creuſent les Galeries, bien au deſſous du niveau du Rhône; aucun eſcalier ne les conduit à cette profondeur, il faut deſcendre & remonter perpétuellement par des échelles de bois très périlleuſes. Ce Puit profond, ſi éloigné de la ſurface de la terre, ne recevroit aucun air nouveau, & les ouvriers y ſeroient bientôt ſuffoqués ſans une ingénieuſe invention: Un ruiſſeau rapide tombe perpendiculairement dans un long canal de bois; au fond du canal eſt une cuve, &

au fond de la cuve une pierre platte, ſur laquelle l'eau ſe briſe continuellement avec effort; le choc eſt ſi violent qu'une grande quantité d'air ſe dégage ſans ceſſe, & eſt conduite au fond du ſouterrain.

Au centre de ce puit profond eſt un puit plus merveilleux encore; puiſqu'il a dit-on près de 180 pieds de profondeur, & qu'il n'a que 4 pouces de diamètre, taillé entiérement dans le roc: Sans doute que dans le tems où l'on cherchoit la mine de ſel on ſe laſſa d'avoir creuſé 700 pieds ſans rien trouver, & qu'on ſe borna à ſonder le roc à moins de fraix, en formant ce trou remarquable, dont la pierre n'a pu être briſée, & les matériaux évacués que par un inſtrument de la plus ingénieuſe invention. Au reſte il eſt aſſez ſingulier que l'on ſe flatte de trouver la mine

de ſel à une ſi grande profondeur; ſi elle y étoit, on ne concevroit guères comment la ſource ſalée, après avoir paſſé par deſſus, iroit remonter au *Fondement* à une ſi grande hauteur; il eſt plus probable que le dépôt de ſel eſt dans les hauteurs de quelque Montagne voiſine; peut-être auſſi que la maſſe entière du roc eſt légérement ſalée, & que la Mine de ſel n'exiſte nulle part.

Du *Bouliet* l'on paſſe au *Bévieux* ou les canaux conduiſent l'eau ſalée; là ſont les chaudiéres & les batimens de graduation. *L'Avençon* Riviére de Bex meut d'autres roues, qui meuvent d'autres pompes, par leſquelles l'eau eſt élevée au haut des Batimens où l'on la gradue. Le but de cette opération eſt de diminuer la quantité d'eau-douce, & de ménager le bois en abrégeant l'évapora-

tion. Au ſortir de la ſource l'eau ne contient guère qu'un dixième de ſel; il s'agit d'enlever autant qu'on le peut de cette eau douce ſans perdre de ſel, avant de la jetter dans la Chaudiére. Autrefois on la jettoit avec des ſceaux ſur des bottes de paille, opération auſſi longue qu'imparfaite; mais comme les beaux Arts font le tour du Monde, & que les inventions utiles ſont bientôt répandues par tout, on n'a pas tardé à ſuivre la méthode de *Lion le Saunier*. On élève l'eau par le moyen des Pompes au haut de grands Batimens de bois de 60 pieds de hauteur, ſur 600 de longueur; ces Batimens ſont remplis de haut en bas de broſſailles ſerrées; l'eau ſalée filtre au travers, l'eau douce s'évapore, ou s'attache aux broſſailles; les bois arrêtent de plus un gyps

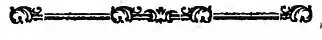
tartreux qui resteroit dans les Chaudiéres. Arrivée en bas, l'eau est élevée derechef par le même moyen, jusqu'à-ce qu'elle contienne autant de sel qu'elle peut en contenir, ce qui va à environ un quart: De-là l'on la conduit dans des Chaudiéres larges, plattes, peu profondes, présentant au feu une grande surface, construites sur le modèle de celles de Salins; l'eau s'y évapore entiérement, le sel reste au fond en forme de sucre pilé d'une grande blancheur, & l'opération est parfaite.

L'on fera sans doute la demande intéressante; à quoi aboutissent tant de travaux? Combien rendent les Salines? Nous avons vû que de 50 mille quintaux de sel, le produit annuel étoit réduit à 12 ou 15 mille. Les fraix, si l'on en excepte les pen-

ſions des Directeurs, Ingénieurs &c. ne ſont pas bien conſidérables; ainſi la rente des Salines pourroit aller, toutes dépenſes faites, à cent mille livres monnoye de France. Il s'en faut de beaucoup que cela approche du produit de *Salins*, où j'ai vû les ouvriers qui forment les pains de ſel ne gagner qu'un quart de ſol par douzaine de pains, & travailler cependant en grand nombre du matin au ſoir: Auſſi une grande quantité de ce ſel va-t-elle en Suiſſe même, & l'on me fit voir une groſſe proviſion deſtinée pour Fribourg.

Les ouvriers des Mines offrent aux curieux différentes productions naturelles; quelques morceaux de ſel vif ſemblables à des criſtaux imparfaits, des pyrites, du talc &c. mais ce qu'il y a de plus remarquable dans ces Montagnes eſt la mine

de souffre *gemme*, supérieure à tout ce qu'on a en Europe dans ce genre; l'abord en est si périlleux qu'elle est comme abandonnée.



CHAPITRE XIII.

De la grande pierre quarrée de Bex. Passage du Rhône à St. Maurice. Pont d'une seule arcade. Remarque sur une observation d'Addisson.

NOus quittames à regret nos hôtes obligeants & leur heureux pays, & poursuivimes notre route vers *St. Maurice.* De nouveaux points de vûe s'offrirent à nous: De nouvelles chaumiéres sont isolées dans les Broussailles: De nouveaux rochers taillés à pic se prolongent le long de la route, & la bordent de murs bisarrement dessinés : *L'Avençon* pro-

ſite de tous les inſtans qui lui reſtent pour courir dans les prairies, avant que de ſe perdre dans le Rhône.

Au milieu des Rochers, dans une veine de marbre noiratre à une grande hauteur, ſe voit une large pierre quarrée, de 5 pieds de baſe, ſur environ 4 de hauteur : Elle eſt non-ſeulement taillée réguliérement dans la Montagne, telle qu'il la faudroit pour une Inſcription, mais elle paroît même avoir été polie pour cela. Des Savants qui ſe ſont fait guinder très près, à l'aide de machines, ont aſſuré qu'il n'y avoit aucune écriture : Si c'étoit un jeu de la nature, il ſeroit bien ſingulier ; (*) il le ſeroit moins qu'une armée victorieuſe

(*) Par ce foible exemple on pourra comprendre quel mauvais jeu jouent ceux qui attribuent la diſpoſition actuelle de l'Univers au concours fortuit de ſes différentes parties,

ſe fut préparée à ériger un trophée, & que l'ennemi l'eût contrainte à déloger.

Inſenſiblement les Montagnes ſe rapprochent; la vallée ſe reſſerre, diminue & s'anéantit: Il ne reſte plus qu'un étroit paſſage, par où le Rhône s'enfuit en bouillonnant comme au *Fort de l'Ecluſe.* Les ondes entaſſées ſe ſerrent, & s'accumulent pour forcer le paſſage: Les unes ſe briſent avec fracas contre les pointes aigues des rochers; d'autres après s'être roulées dans les gouffres profonds d'un lit excavé, reviennent en tourbillon à la ſurface, s'élancer ſur le Mont qui les reſſerre, & le couvrir d'écume. Le roc miné n'en réſiſte pas moins conſtamment aux vagues couroucées, & gémit lui-même ſourdement de ſa propre réſiſtance.

Là eſt conſtruit ce Pont connu, & qui mérite de l'être, où le lit entier du Fleuve paſſe ſous une ſeule voûte de pierre ſolidement bâtie: Les deux piliers de la voute appuyent ſur les extrêmités des deux hautes Montagnes dont nous avons parlé, *la Dent de Morcle* & *la Dent du Midi*, l'une en Valais, l'autre ſur terre de Berne; ces deux rocs de cinq ou ſix mille pieds de haut ſemblent s'être fendus préciſément autant qu'il en falloit pour laiſſer échapper le Fleuve, courant avec une rapidité exceſſive. La largeur de la voute a plus de 100 pieds, ſa hauteur en a plus de ſoixante & dix au deſſus du fond de l'eau; on dit qu'on peut évacuer ſon intérieur ſans toucher à ſes deux faces, & rendre le Pont inacceſſible ſans le détruire. Meſſieurs de Berne tiennent là un méchant

chant Corps de Garde, où l'on demande des Passeports : Au milieu du Pont est une chétive Chapelle, dans laquelle les susdits Seigneurs ont permis que les Valaisans dissent la Messe, sous la condition que ceux-ci se chargeroient de l'entretien du Pont ; il n'est pas difficile de voir qui a fait le marché le plus avantageux.

L'eau du Fleuve est extrêmement trouble & blanchatre ; ce qu'elle doit aux différentes Riviéres qui s'y jettent, & qui passent dans des couches de terre glaise & marneuse : Il en est une près de *Syon* qui est blanche comme du lait, & qui donne une fertilité prodigieuse aux terres qu'elle arrose.

Le sage *Addisson* dans un Ouvrage où il y a trop d'Inscriptions & de

citations Latines, (*) prétend que le Rhône est beaucoup plus considérable à son entrée dans le Lac qu'à sa sortie. C'est ce que je ne puis absolument me persuader. Si l'on estime la quantité des eaux écoulées par la largeur du lit, par sa profondeur moyenne, & par la rapidité du courant, on trouvera 1°. que la largeur du Rhône sous l'arcade est d'un peu plus de 100 pieds; & qu'à Genève, dans l'endroit le plus resserré, sur les deux bras de *l'Isle* elle a environ 100 pas communs. 2°. Des personnes dignes de foi m'ont assuré qu'à St. Maurice la profondeur du Rhône n'excédoit pas 18 à 20 pieds; à Genève elle n'est guère moindre dans l'endroit men-

(*) Supplément au voyage d'Italie de Misson.

tionné. 3°. Quelle que ſoit la rapidité du courant à St. Maurice, elle n'eſt aſſurément pas double de celle qu'on obſerve à Genève; d'où il réſulteroit que le Rhône ſeroit un peu plus grand à ſa ſortie du Lac qu'à ſon entrée; & certainement quoique les autres riviéres qui ſe jettent dans le Lac ſoient peu conſidérables, quoique la Drance la plus grande de toutes ſoit quelquefois à ſec, cependant leur multiplicité ſupplée à leur groſſeur; & cela ſuffit de reſte pour l'évaporation, qui ne peut pas être bien grande dans une ſurface de 26 lieuës communes.



CHAPITRE XIV.

De la Ville de St. Maurice & de sa position. St. Maurice Martir, & son histoire. D'un Hermitage singulier. Beauté des Valaisannes & leur habillement.

A L'extrêmité du Pont est la Ville de *St. Maurice*, dans une position remarquable. Elle est adossée contre un Rocher perpendiculaire d'une hauteur prodigieuse, qui surplombe dans plusieurs endroits de quelques toises, & couvre d'un énorme toit les Maisons serrées contre sa masse. La Ville est pressée entre le roc, & le Rhône qui mugit dans le fond; à peine y a-t-il la place nécessaire pour une ruë étroite, mais longue & très bien bâtie. Un ruis-

ſeau d'eau vive, plus gros que celui de la grande rué de Berne, l'arroſe dans toute ſa longueur, & court dans un large canal de marbre. La Ville eſt défendue par une Tour extrêmement haute, poſtée à l'entrée du Pont, & flanquée d'un double mur très épais, garni de crenaux & de meurtriéres. Le Rocher qui s'élève au deſſus à une grande hauteur fait une fortification naturelle plus redoutable encore. Les bornes étroites du chemin, le long eſpace de tems pendant lequel il eſt dominé par la Montagne, la rapidité du Fleuve, rendent ce paſſage comme impoſſible à forcer pour peu qu'il fut défendu : Il eſt vrai que les Bernois pourroient s'oppoſer auſſi avantageuſement de leur côté à l'entrée dans leur Pays ; & l'on peut regarder de part & d'autre cette poſition

comme une des plus fortes, & des plus remarquables. Du reſte Meſſieurs du Vallais ont d'autres raiſons de ſe tranquiliſer, & je ne crois pas que de longtems on ſoit tenté de faire la conquête de leur Pays. Quant à Meſſieurs de Berne, il eſt malheureuſement du côté de la Franche-Comté, de Neufchâtel & du Pays de Vaud, des paſſages moins difficiles à forcer que celui de St. Maurice.

Dans l'endroit où la Montagne légèrement écartée permet à une petite place quarrée de ſe former au centre de la Ville, eſt le fameux Monaſtère de *St. Maurice des Agaunes*. Les Moines ſont puiſſants parce qu'ils ſont anciens : Ils ſont Seigneurs du bas Vallais, & l'aſpect du Monaſtère répond aſſez bien à ce titre. La Maiſon eſt grande, bien bâtie, l'inté-

rieur de l'Eglife d'affez bon goût; le tout fut rebâti au commencement du fiècle, après un incendie univerfel. Une Tour de l'ancienne date refte encore fur pied, & retrace affez bien le onziéme fiècle. On garde dans le Couvent, entr'autres meubles précieux, l'épée du Saint enchaffée dans une gaine d'argent, mais nous ne fumes pas curieux de voir cette rareté. Chacun fait l'hiftoire de St. Maurice; l'Eglife Romaine fertile en prodiges l'a trop fouvent racontée, embellie de toutes fes circonftances. Un Archevêque de Lyon en parla le premier cent ans après l'événement, d'une manière très-incertaine; infenfiblement l'Anecdote eft devenue un fait avéré: On rapporte donc que l'Empereur *Maximien*, paffant dans cet endroit avec toute fon armée, jugea convenable de faire les

expiations: St. Maurice chef de la Légion Thébaine, toute composée de Chrétiens, se retira à part avec sa Troupe: L'Empereur envoya s'informer de la cause d'un procédé si bisarre; St. Maurice témoigna son horreur pour les sacrifices Payens: L'Empereur irrité fit décimer la Légion, & ordonna ensuite qu'on l'enveloppât, & qu'on la taillat en pièces.

Nous nous garderons bien d'entamer une Dissertation sur ce fait: Seulement nous croyons pouvoir assurer sans témérité, qu'en supposant qu'il ait pris fantaisie à l'Empereur de ranger son armée en bataille dans les environs, bien loin qu'il fut possible d'envelopper 6660 hommes à St. Maurice, on feroit bien embarrassé à y en arrêter une centaine. Si donc jamais l'histoire avoit besoin dans la suite de quelque petit degré de plus

de vraiſemblance, (ce que nous ne croyons point) il faudroit tranſporter le lieu de la Scène dans les plaines de Bex; ſous la condition que les Seigneurs du Pays ne toucheroient point aux revenus du Monaſtère.

Au deſſus de St. Maurice, dans le milieu du roc perpendiculaire, eſt une groſſe Chapelle, avec un logement & un petit Jardin; la légère plateforme qui les ſoutient diſparoît depuis le bas, & la Maiſon ſemble clouée en l'air contre le rocher ſans aucun appui: Auprès eſt une petite Caverne taillée dans le roc, qui a ſans doute donné lieu à la Chapelle. Nous oubliames de nous en faire faire l'hiſtoire, qui ne peut être qu'intéreſſante. On monte par un Eſcalier taillé dans le roc comme à la *Ste. Beaume.*

Ce fut à St. Maurice que nous vîmes pour la première fois des Demoiselles Valaisannes dans l'équipage national. Le Sieur *St. Preux* qui dit qu'il a le goût bon, & qu'il est difficile en beauté puisqu'il a vû Julie, assure que les Valaisannes sont jolies, & qu'on peut l'en croire sur sa parole..... Croyons-l'en donc puisqu'il le faut, & ajoutons que l'ajustement des Valaisannes ne contribue pas peu à leurs charmes. Ces petits chapeaux ronds que nos aimables coëffées en cheveux mettent sur le bord de leur front, par un amour démesuré des conquêtes, font du *costhume* usité en Valais; des corsets assez justes marquent très-bien la taille, sans avoir l'air étranglé de ceux des femmes Angloises.

Fin de la première Partie.



VOYAGE PITTORESQUE AUX GLACIERES DE SAVOYE.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE I.

Préambule. Route remarquable au sein des hautes Montagnes.

A Peine a-t-on passé *St. Maurice* qu'on voyage dans un pays totalement différent de celui qu'on a parcouru; on entre

dans le ſein des hautes Montagnes, pour n'en plus ſortir qu'à une lieuë de Genève. Là les points de vûe ne ſont plus les mêmes. La nature ſauvage prend la place de la nature ornée; ce ſont d'autres mœurs, d'autres hommes; d'autres périls entourent le voyageur, d'autres beautés le délaſſent de ſes peines; l'admiration qu'elles inſpirent eſt accompagnée d'une ſorte d'effroi. Inſupportables à la conſcience timorée, ou à l'effeminé Courtiſan, elles frappent l'ame du ſage, qui exempt de paſſions & de remords, aime à conſidérer l'Univers ſous ſes différentes faces, à ſuivre l'enchaînure des grands mobiles du Monde & des plus petits, à voir le doigt du Tout-Puiſſant empreint d'une manière plus marquée dans ces grands Ouvrages, ſe montrant par tout ailleurs par ſa magni-

ficence, & ne ſe montrant plus que par ſa grandeur. Il voit avec admiration l'harmonie naître du ſein du déſordre, ces maſſes informes & hideuſes néceſſaires à la vie de l'eſpèce humaine, ces terres déſolées & inhabitables faire le bonheur des régions les plus peuplées, & les plus délicieuſes. Après avoir contemplé les vaſtes & fertiles Campagnes, les Villes remplies d'un Peuple innombrable, les terres couvertes d'habitations, les richeſſes des Moiſſons, la verdure des Prairies, les labyrintes des Fleuves & des ruiſſeaux, les épais ombrages des Forêts, il aime à remonter aux fondemens ſolides & majeſtueux de ce vaſte édifice, à pénétrer dans les ſombres retraites de la nature ſauvage, à ſaiſir d'un coup d'œil l'enſemble de ces énormes rochers, dépôts éternels des neiges &

des glaces amoncellées, centre de réunion d'où partent les Riviéres, qui par mille détours vont gagner la baſſe Mer. Tel le voyageur qui obſerve, après avoir admiré l'intérieur d'un Temple orné, la majeſtueuſe proportion de l'Architecture, l'élévation & la hardieſſe du Dome, l'élégance & la ſolidité des colonnes, les chefs-d'œuvre de Peinture & de Sculpture qui le décorent, ſe plait enſuite à deſcendre dans les voutes ſombres & ſouterraines qui ſoutiennent tout l'édifice, à ſonder la profondeur des fondemens, à conſidérer la force & la maſſe des baſes ſur leſquelles tout repoſe, & leurs proportions avec les objets qu'il a tant admiré.

Nous marchions alors entourés de toutes parts de ces monſtrueux piliers de notre Machine ronde, que nous nous préparions bientôt à eſ-

calader ; & rien n'eſt peut-être plus digne de l'attention d'un Philoſophe Poëte que la route que nous ſuivions alors. Au ſein d'une Vallée profonde, ſur les bords du Fleuve courant rapidement entre les rochers qui le reſſerrent, nous étions ſurmontés de part & d'autre de prodigieuſes Montagnes, dont le ſommet déroboit la vûe du Soleil, & dont la racine venoit s'abaiſſer juſques ſous nos pieds. Leur forme biſarre changeant ſans ceſſe offroit toujours de nouveaux points de vûe, auſſi grands que ſinguliers.

Là c'eſt un cône immenſe, qui après avoir lancé ſa pointe dans l'immenſité de l'eſpace, à une hauteur impénétrable à la vûe, laiſſoit ſa maſſe bien au deſſous plongée dans l'épaiſſeur des nuages. Ici la chaîne entiére des Montagnes réguliérement

applatie oppose une barrière impénétrable aux ardeurs du midi, & à tous les efforts des vents & des orages: Ailleurs mille dentelures grotesques découpent une longue file de rochers, & semblent montrer la main des hommes dans ce qui n'est que l'ouvrage des siècles. Là la trace de la foudre s'apperçoit encore dans la pierre noircie; l'intérieur de la Montagne se découvre à plein, & la route est encore semée des éclats de rochers récemment détachés. Ici le Mont siégeant tel qu'il fut posé dans l'origine du Monde repose dans son immobilité majestueuse, & semble devoir résister à tous les siècles, & atteindre la dernière éternité.

Quelquefois le Fleuve grondant vient rouler jusques sous les pieds du voyageur, & le serrer entre la profondeur de ses gouffres, & le

Mont qu'il a miné ; d'autres fois la Vallée élargie, & le Mont écarté, les murmures du Fleuve s'éloignent ; de petites prairies ſe placent entre lui & le voyageur, & raſſurent ce dernier qui le voit couler quelquefois dans un lit ſupérieur au chemin où il marche.

Dans quelques endroits le Mont perpendiculaire, taillé comme au ciſeau le plus régulier, préſente un mur impénétrable à toutes les forces humaines ; dans d'autres la roche minée par ſa baſe, & ſuſpendue en l'air, s'avance ſur le voyageur, & ſemble au moindre ſigne devoir ſe détacher, & le couvrir de ſa maſſe. Ailleurs la Montagne briſée par blocs eſt couverte de ſes propres débris ; ſes maſſes rembrunies, accrochées les unes aux autres, contraſtent avec le verd éclatant de la mouſſe, & du

tendre gazon qui les entremèlent.

Ici le roc nud ne ſouffre dans toute ſon étendue aucun veſtige de plante & d'herbage. Là de legers arbriſſeaux ſont cramponnés entre les fentes de la pierre; deſſéchés par ſon aridité ils ſont ſuſpendus en l'air, ils laiſſent pencher leur tète mourante ſur le Mont qui les a fait naître, & qui leur refuſe l'aliment néceſſaire. Dans d'autres endroits les pluyes répétées, & les ſiècles accumulés ont à la longue amoncellé des terres ſur le talus des rochers; de hauts ſapins les couvrent en entier, & la vûe ne peut pénétrer dans leur épaiſſe obſcurité.

De petites Métairies ſont éparſes çà & là; leur ſubſiſtance eſt ménagée ſur la pointe des rochers; des prairies, quelques légumes ſont iſolés ſur ces hauteurs; les troupeaux

paiſſant recréent le voyageur qui les obſerve du pied, & égayent un peu ces ſauvages lieux.

Je conſidérois attentivement tous ces objets nouveaux. Je ne pouvois voir ſans reſpect ces vaſtes oſſemens de la mère des humains, dépouillés des chairs qui ſervent d'aliment à ſes enfans; ils ſe préſentoient alors dans toute leur étendue & leur ſolidité. Pluſieurs ruiſſeaux, comme autant de veines remplies de ſang, les entrecoupoient de mille manières différentes.



CHA-



CHAPITRE II.

Des angles correspondants des Montagnes. Formation des Montagnes. Orage. Ménage Valaisan.

LA se vérifioit aisément l'observation que Mr. *Bourguet* appelloit la clef de la Théorie de la Terre, & que Mr. *De Buffon* a répétée après lui ; des chaînes de Montagnes disposées comme les ouvrages des Fortifications, les angles saillants d'une chaîne correspondant aux angles rentrants de la chaîne opposée. Ce fait démontré conduisoit à un autre ; c'est que des courants d'eau avoient donné cette forme aux Montagnes ; soit que le lit du Fleuve fut autrefois monté à cette hauteur immense, & se fut insensiblement diminué au

point où il eſt aujourd'hui; ſoit que la Mer elle-même eût dans les âges antécédents couvert tout le continent, & promené ſes courants ſur ſa ſurface; ſoit qu'un bouleverſement univerſel, le Déluge, ou quelque deſtruction plus ancienne, eût mêlé les eaux & les terres, & que ſes mouvemens irréguliers euſſent imprimé à notre Monde ces énormes ſillons. Cette ſeconde obſervation en amenoit une troiſième; c'eſt que l'aſſemblage entier des Montagnes, malgré ſa dureté & ſa prodigieuſe étendue, devoit avoir été autrefois mol & gélatineux, & n'avoir acquis ſa conſiſtance que par la retraite des eaux; & l'action continuée de l'air & du Soleil. C'eſt ce qui expliquoit non-ſeulement les vaſtes & nombreux débris des rochers, qui ſe trouvent par tout au pied des Mon-

tagnes, & que la foudre, les tremblemens de terre, ou les eaux intérieures n'ont pu absolument en détacher ; qui par conséquent n'ont pu l'être que dans le tems où la masse molle & sans cohérence n'a apporté aucune résistance à l'action du Soleil & des vents ; mais de plus on trouvoit la seule explication plausible des lits ou couches qui forment les Montagnes, appliqués horisontalement les uns sur les autres, sans égard aux loix de la pesanteur ; & de tant de coquilles, de poissons marins, de feuilles, de plantes, de cadavres même d'hommes ou d'animaux trouvés dans les différents lits de pierre, de marbre, de grès, &c. & dans l'intérieur des Montagnes de plusieurs Pays du Monde. Qui n'a pas vû dans des pierres de Montmartre l'empreinte de poissons de mer,

gravée comme dans de la terre glaiſe, les ouies, les vertebres, & une partie de la ſubſtance du poiſſon exiſtant encore dans la pierre ? De pareils monumens ont été trouvés dans les Alpes ; on y a rencontré de vaſtes bancs d'huitres marines, des amas de coquillages qui ne ſortent jamais du fond de la Mer, tels que les cornes d'Ammon.

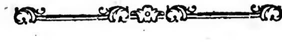
De plus l'on convient que le marbre malgré toute ſa dureté, & ſes couches conſidérables au ſein, au ſommet, & dans le pied des Montagnes n'eſt qu'une coagulation ; l'ardoiſe ſe forme également dans le limon & ſe trouve auſſi dans les hauteurs des Alpes ; on a enfin tous les jours ſous les yeux l'exemple des plantes & productions marines, qui ſont molles dans le ſein des eaux, diſſoutes par les ſels de l'Océan, &

qui ſe pétrifient parfaitement en plein air. On ne peut donc guères ſe refuſer à cette vérité, que l'aſſemblage des Montagnes, les plus vaſtes & les plus dures, furent autrefois molles comme l'argille, & que ſemblables à la pierre dont on bâtit à Genève, très-molle dans la carriére, & qui ſe durcit conſidérablement en plein air, elles n'ont acquis qu'à la longue leur conſiſtance & leur dureté. Mais qu'eſt-ce qui a opéré cette grande métamorphoſe? Eſt-ce l'action lente & graduée des ſiècles? Eſt-ce une révolution ſubite? Qui a pu le dire & le dira jamais?

A peine fumes-nous engagés aſſez avant dans la vallée pour ne pouvoir regagner St. Maurice que nous fumes aſſaillis d'un orage épouvantable. La pluye ſe précipitoit par ruiſſeaux; les éclairs lancés coup ſur coup nous ébblouiſ-

éblouiſſoient en plein jour; d'affreux éclats de tonnerre ſe répétoient mille fois dans les échos des Montagnes, & les ébranloient juſqu'aux fondemens. Nous gagnames fort en déſordre une chaumiére écartée; nous la trouvames ouverte quoique les Maîtres fuſſent abſens; d'autres étrangers s'y étoient refugiés auſſi bien que nous; des enfans en bas âge qui l'occupoient ne parurent point étonnés à notre arrivée; ils nous virent allumer du feu, parcourir leur petit appartement, manier leurs meubles avec autant de tranquillité que ſi nous euſſions été leurs parens. La vûe de ce petit ménage, différent de tout ce que j'avois vu juſqu'alors, me donna une foule de ſenſations neuves & ſinguliéres, accompagnées d'un ſentiment de plaiſir; la répétition des mêmes objets

les fixa, j'aurai dans la ſuite occaſion d'en reparler.



CHAPITRE III.

Deſcription de la Caſcade du Valais. Embouchure du Trient. Martigni.

NOus arrivames enfin à la Caſcade du Valais. Son nom eſt ignoble, la choſe ne l'eſt pas ; c'eſt *Piſſevache* qu'on la nomme. Un gros Torrent ſe précipite de la hauteur d'environ deux cent pieds. Le roc d'où il tombe eſt perpendiculaire ; les efforts de l'eau l'ont creuſé dans ſon ſommet en forme d'entonnoir ; après avoir roulé quelque tems avec bruit dans cette pente rapide, tout d'un coup la maſſe entiere de l'eau ſe détache, & tombe à plomb au bas de la Montagne. Dans la courbure

que décrit la chute le jet ſe trouve entiérement iſolé du Mont, & ſans les petits filets qui s'en ſéparent, & qui frappant les rochers latéraux inondent tous les environs, on pourroit paſſer à pied ſec entre le rocher & la caſcade, & ſe mettre à l'abri de la pluie ſous une demi voute d'eau vive, agitée d'un mouvement rapide.

Le ſpectacle de cette eau pendante, ſans ceſſe précipitée & ſans ceſſe renouvellée, toujours tombant & toujours ſuſpendue eſt un charme qui enlève l'ame, & qui fixe en un inſtant toutes ſes facultés. Mille formes biſarres, dont pas une ne reſſemble à l'autre, ſe ſuccédent coup ſur coup avec une rapidité incroyable. Là c'eſt le torrent entier qui ſe précipite majeſtueuſement d'une ſeule piéce, & qui frappant avec fu-

reur le bas du Rocher, & repoussé par lui avec la même violence réjaillit en entier sur l'eau qui le suit, & séme par tout une pluie épaisse, semblable à celle du plus grand orage. Içi de petits filets s'élancent hors de la masse totale avec la vitesse de l'éclair, & se hâtent de la dévancer dans sa chute. Là plusieurs groupes de l'élément liquide se heurtent avec violence, roulent en tourbillon les uns sur les autres dans l'étendue de l'air, & atteignent ainsi le bas de la Montagne : Quelquefois une partie de la Rivière, chassée par la violence du vent, est jettée sur les rochers voisins ; elle s'y rompt avec un fracas terrible, un grand espace se couvre d'écume, l'onde brisée part en tout sens, mille ruisseaux coulent de toutes parts, les arbrisseaux lointains sont inondés. Ici l'eau suf-

pendue eſt d'une couleur noiratre; là elle offre la plus vive blancheur; ici elle ſe fond en nuages & diſparoit entiérement. Mille mouvemens divers ſe préſentent tout d'un coup. Mille ſons différens ſont répétés à la fois par mille Rochers frappés de différentes manières; & dans le bas la maſſe totale de l'eau, ſans ceſſe lancée & ſans ceſſe repouſſée, le mélange des vagues, des rochers, de l'écume, des nuages confondus, agités, battus avec la plus terrible violence, offre l'image de la Nature retournant à grands pas à ſon premier cahos, & du combat de tous les élémens réunis pour la deſtruction du Monde.

Nous ne vimes point la Caſcade au Soleil levant, au moment où les rayons de l'Aſtre incliné à l'horiſon ſont briſés par les vapeurs, & ſe

réfléchiſſent décompoſés dans leurs couleurs primitives, préſentant par tout l'Arc-en-Ciel; mais le Torrent groſſi par les pluies rendoit un effet plus conſidérable. Nous le conſidérions en ſilence placés au deſſus du vent, à l'abri de l'épais nuage qui ſe portoit par tout, & juſques ſur les Monts à l'oppoſite au delà du Rhône. Des maiſons couvertes de chaume amoncellées à quelque diſtance, la hauteur des Montagnes qui entouroient le ſpectacle, le torrent qui traverſe avec violence un petit eſpace en plaine, & qui va décharger le reſte de ſa colère dans le Rhône, les roulemens ſourds du Fleuve, tout juſqu'au petit pont ſur lequel on traverſe la riviére ajoutoit quelque choſe au tableau. La hauteur de ce ſaut le rend plus intéreſſant que celui de *Schaffouſe*; il n'eſt pas effra-

yant comme celui de *Niagara*. Un homme de mérite nous assura une chose étonnante, & que je ne puis croire, c'est que de petits poissons remontent au haut de la Cascade dans l'atmosphère épaisse dont elle est entourée.

Un autre spectacle se présenta bientôt à nous, c'est l'embouchure du *Trient*: Deux montagnes de roche noirâtre s'élèvent en droite ligne; elles offrent deux murs d'une seule piéce, taillés aussi réguliérement que tout l'art des hommes eût pû le faire, & dont la solidité & la masse semblent faits pour contraster avec le mouvement perpétuel de la Cascade. Au dedans est une gorge profonde, dans l'enfoncement de laquelle la vûe pénétre avec effroi; une riviére en part avec violence, son eau est noire, l'œil ne peut en

ſonder la profondeur. Dans le roc perpendiculaire, bien au deſſus de l'eau, des croſſes de fer enfoncées ſoutiennent de minces échelles, ou une planche large de demi pied, qui préſentent un pont plus effrayant que l'eau & le rocher même.

Près de là eſt une Verrerie qui n'a rien de plus remarquable que toutes les autres, auſſi nous n'en parlerons point. Le *Trient* fournit les bois néceſſaires.

Après quatre heures d'une marche trop rapide à mon gré, toujours ſur les bords du Fleuve, toujours dans la Vallée qui change ſans ceſſe de forme, nous arrivames à *Martigni.* La *Ville* eſt hideuſe, les Maiſons mal baties, les ruës infectes. Le *Bourg* eſt plus propre; il doit ſon luſtre à des Foires fameuſes dans toute la vaſte contrée du Vâllais; mais la

vraye richeſſe de Martigni eſt dans ſa poſition; c'eſt un eſpèce de carrefour dont le Midi conduit en Italie par le grand St. Bernard, le Nord-Oueſt d'où nous venions en Suiſſe, le Couchant où nous allions en Savoye, & le Nord-Eſt à Sion, aux bains de Leuck & dans le Milanez par le Simplon.

CHAPITRE IV.

Rencontre d'un inconnu. Route dans la Montagne. Vûe de la Vallée de Sion. Le Trient.

APrès avoir cotoyé un haut rocher iſolé, ſurmonté d'un grand Chateau en aſſez mauvais état, & traverſé la *Drance* Riviére blanche qui ſort d'un Lac de glace au pied du grand St. Bernard, nous commen-

çames à monter la Montagne par une pente rapide quoique ſans danger. Là nous fumes abordés par un inconnu qui s'offrit à nous conduire; il ſe trouva être un des guides de *Chamouni* qui nous avoit été recommandé; il étoit proſcrit de ſon pays pour le péché originel de ces gens-là, la contrebande; il vouloit nous conduire par une route abrégée, d'où nous euſſions vû à la fois, diſoit-il, le St. Bernard, le Simplon, & le Mont Blanc ſous ſon vrai point de vûe, mais la brume épaiſſe & les neiges nous firent préférer la route ordinaire.

Nous montions inſenſiblement d'une marche ſoutenue, quoique tranquille, & malgré tous nos efforts nous n'avançions point dans la Montagne, que nous découvrions en entier au deſſus de nous, & qui ſem-

bloit toujours à la même hauteur. Nous avions déja laiſſé bien loin derrière nous une longue chaîne de maiſons de bois, qui nous avoient paru du bas à une élévation prodigieuſe, & qui plantées ſur des pieux les unes au deſſus des autres dans la hauteur du Mont, & entourées des fruits de la Campagne, offroient une ſuite de payſages ſauvages. Le haut rocher de Martigni & ſon antique Chateau avoient déja plongé à une profondeur effrayante. Nous atteignions peu à peu la neige qui nous fuyoit, & qui diſparoiſſoit ſous les rayons du Soleil. Le plat Pays couvert d'épaiſſes nuées préſentoit l'aſpect du Déluge univerſel. Arrivez enfin au ſommet du Mont, après trois heures de marche, nous fumes trop payés de nos peines. Les nuages juſqu'alors amoncellés ſur l'hori-

ſon ſe diſſipent. Le rideau ſe tire : La vallée de *Sion* paroît tout d'un coup. C'eſt un quarré régulier de verdure, de ſix lieuës de long ſur une de large, entouré de toutes parts de hautes Montagnes. Le Rhône le coupe en entier de mille & mille détours ; groſſi par les pluies il rempliſſoit tous ſes lits ; ſes eaux réfléchies par le Soleil entourent une infinité d'Iſles fertiles, qui frappent à la fois la vûe. Sombres Forêts, prés fleuris, vaſtes pâturages, ſe préſentent enſemble deſſinés comme en mignature, & rapprochés ſans confuſion. Le verd éclatant de cette plaine unie contraſte avec l'azur des Cieux devenus ſereins. L'Aſtre du jour, brillant après la pluie, l'entremêle de parties lumineuſes & obſcures, & en réhauſſe l'éclat. Un mont bleuâtre par l'éloignement ferme bruſ-

quement le rideau. Sion eſt adoſſée contre ſa hauteur; la blancheur de ſes Chateaux & de ſes Maiſons ſe diſtingue avec peine. Toute cette enceinte ſemblable à un jardin immenſe & bien cultivé, coupé de mille canaux, & entouré de tous côtés de Montagnes inacceſſibles, ne retraçoit pas mal ces heureuſes contrées que les *Bacon*, les *Maſſé*, les *Sadeur* ont eu le bonheur de rencontrer, & où perſonne n'a pu arriver après eux.

Nous trouvames dans l'épaiſſeur de la Montagne de la neige ancienne & moderne. Quoique ce ne ſoit là qu'une Vallée profonde en comparaiſon des Montagnes des environs; la hauteur ne laiſſe pas d'être conſidérable. Nous avons conſtamment deſcendu depuis ce point jusqu'à Genève, comme nous avions toujours

monté depuis Genève pour y arriver.

Notre guide nous fit enfiler un ſentier creux & difficile, entre de ſombres ſapins, qui ſembloit plutôt mener à une Caverne de voleurs qu'à un Village peuplé; il nous conduiſit cependant à *Trient*. Là nous logeames pour la première fois dans une Maiſon de bois, quoique propre & ſpacieuſe. (Dans tous ces endroits l'Auberge eſt la maiſon la plus conſidérable du lieu.) Nous fumes reçus avec cette ouverture & cette honnêteté empreſſée qui font oublier à un voyageur toutes ſes peines.

L'après midi nous pourſuivimes notre route malgré la pluye. Nous retrouvames le *Trient* dont le lit répond à l'embouchure; il eſt encore plus noir qu'à ſon entrée dans le

Rhône ; son eau eſt ſi froide que mêlée avec deux tiers de vin elle me glaçoit encore la bouche. A cette hauteur exceſſive il n'eſt pas à deux lieuës de ſon embouchure, il ſe précipite de rochers en rochers par d'horribles ſauts ; les bois néceſſaires à la Verrerie ſont lancés dans le torrent, & abandonnés à leur ſort ; il n'en arrive au Rhône qu'une partie.



CHAPITRE V.

Paſſage de la Tête noire ; Deſcription. Aſpect de Finio. Départ de notre Guide.

NOus ne tardames pas à arriver au paſſage dont on nous avoit donné une ſi terrible idée ; il n'eſt pas mal nommé la *Tête noire.* Deux Montagnes noirâtres s'élançent dans

les Cieux. Une ouverture étroite & profonde les ſépare, il n'y a que l'eſpace néceſſaire au torrent qui mugit dans le fond avec un bruit affreux. De part & d'autre une infinité de rocailles, de toute forme & de toute couleur, détachées dans la durée des ſiècles, s'élèvent du fond du précipice juſqu'au ſommet du Mont, & couvrent l'eſpace entier. La route eſt frayée dans ces débris de rochers, au milieu de la Montagne. Il faut ſe cramponer ſur ces pierres pointues de deux, ſix, dix pieds de diamètre, foiblement applanies par les pieds des honnêtes voyageurs, & choiſir ſans ceſſe la fente néceſſaire pour aſſurer ſes pas.

D'un côté ces amas de roches s'élèvent ſur la tête du voyageur à une hauteur exceſſive, & s'avancent quelquefois ſur le chemin en forme

de voutes ; légérement accrochées les unes aux autres, elles ſemblent au moindre bruit devoir ſe dégager, & rouler dans le précipice avec le chemin & le voyageur. Au deſſous les mêmes ruines s'abaiſſent juſqu'à la ſurface de l'eau ; la route eſt ſoutenue par cette digue incertaine, des parties s'en détachent ſans ceſſe, le tout ſemble prêt à s'écrouler & à fondre dans le gouffre. Au delà du précipice l'autre Montagne préſente les mêmes objets.

De noirs ſapins ſont entaſſés çà & là dans les débris, qui les couvrent juſqu'à leur cime. Ils ſont tels qu'ils furent plantés par les mains de l'antique Nature ; ils montent depuis l'eau qui fait trembler leurs racines juſqu'au ſommet du Mont où ils atteignent les neiges ; les uns ſont jonchés dans le chemin, abattus par

la vieilleſſe, d'autres taillés par le fer ont été abandonnés par l'impoſſibilité du tranſport, d'autres remplis de vigueur pouſſent leur tête pointue dans les airs; la lumière du jour ne pénétra jamais dans leurs ſombres retraites; jamais les rayons du Soleil ne réchauffèrent ces terres déſolées.

Serrée étroitement par les deux Montagnes, barrée par leurs débris qui ſe précipitent ſans ceſſe, l'onde noire s'élance ſur tout ce qui ſe préſente, & chaſſe avec fureur tous les obſtacles : Bois, ſables, rocs même, tout eſt jetté par elle ſur le roc qui lui réſiſte; elle ſe replie en un inſtant ſous toutes les formes, elle ſe porte à la fois par tout pour forcer le paſſage. Là elle tombe à plomb du haut du rocher qu'elle a ſurmonté, & réjaillit bien loin dans

la Montagne. Ici elle ſe gliſſe avec effort dans une fente étroite & profonde. Là elle roule en maſſe dans les profonds ſouterrains qu'elle a excavé. Tantôt battue, heurtée par tout, repouſſée de roc en roc, elle paroît d'une blancheur éclatante, & ſe couvre d'une épaiſſe écume qui déguiſe ſa couleur, & cache ſa tourmente; tantôt courant dans une eſpace plus tranquille, & rendue à ſon aſpect naturel, elle ſe montre d'une noirceur profonde.

Les affreux roulemens qu'elle pouſſe de toutes parts, foiblement étouffés par l'exceſſive profondeur, la chûte des pierres qui ſe détachent, le *bruiſſement* des ſapins émus, le murmure de pluſieurs caſcades, les neiges du ſommet du Mont, la noirceur du fond dans lequel la vûe eſt abſorbée, les ténébres qui couvrent

les environs, le parfait ſilence du reſte entier de la nature ; tout eſt fait pour imprimer à l'ame une admiration ſombre & ſérieuſe, la monter à la fois ſur le ton du plaiſir & de l'effroi, & la pénétrer d'une émotion que ne diminue point le chant de quelques oiſeaux inconnus, un coin du Ciel qui ſe découvre & qui ſemble participer à la triſteſſe de ces lieux, & des chétives chaumiéres éparſes dans le lointain, qui prouvent que cette terre ſauvage a encore des habitans.

Dans cette route difficile un ſeul endroit eſt vraiment dangereux ; c'eſt préciſément le plus élevé de la Montagne. Le roc a manqué ; la digue eſt formée de petites pierres irréguliéres, entaſſées ſans ordre ; comme elles ſont ſur un talus fort précipité, une ſeule manquant toute manque-

roient, & le voyageur plongeroit en un inſtant au fond de l'abyme. Du reſte un homme de pied ſe tire de tout, mais ceux qui conduiſent des chevaux dans ces endroits ſont fort embarraſſés ; les mulets du pays ſont ſurs, mais leur allure particuliére de ne point biaiſer aux approches du précipice fait paſſer de mauvais momens au Cavalier, & compenſe bien la fatigue des gens de pied.

Lorſque nous étions dans le milieu de la Montagne la pluye ſe renforça conſidérablement. Nous cherchames un abri ſous un énorme rocher détaché autrefois des hauteurs, & qui s'étoit arrêté à propos au bord du chemin, où il ſurplomboit de douze à quinze pieds, aſſez ſemblable à une immenſe cheminée de Campagne dont on auroit abattu une partie du manteau.

A la *Tête noire* ſuccédérent d'autres Montagnes auſſi ſombres qu'elle. Les roulemens de l'*Eau noire* prirent la place de ceux du *Trient*; toutes ces eaux doivent leur couleur aux Monts d'ardoiſe qu'elles traverſent. Un point de vûe frappant arrêta bientôt nos regards; c'eſt le Bourg marqué ſur la Carte *Finio*, le dernier de la domination du Vallais. Une haute Montagne s'abaiſſe par une pente précipitée, qui eſt coupée bruſquement ſur le bord, & tombe perpendiculairement à une grande profondeur. Le talus du haut eſt couvert de maiſons écraſées, de champs, de prairies partagés en une multitude de quarrés, d'un verd très-vif, qui contraſtent avec les ſapins, & les rocs rembrunis des environs. La Montagne taillée perpendiculairement offre ce Bourg & ces terres comme

ſuſpendus en l'air, & le talus précipité qui les ſoutient ſemble de moment en moment prêt à verſer le tout au fond de la Vallée.

Nous arrivames bientôt aux limites de la Savoye & du Vallais. Il fallut quitter notre guide. Là nous vimes quel eſt le pouvoir du ſol natal, même le plus diſgracié de la nature, & l'amour ardent d'une Patrie qui feroit pour l'habitant des Villes le plus horrible exil. Cet homme robuſte eut le cœur ſerré en s'éloignant de cette terre qu'il ne lui étoit pas permis de toucher, & eut beſoin de toute ſa force pour retenir ſes larmes. Il ne vouloit rien recevoir de nous; j'obtins qu'on augmentât un peu la petite ſomme qu'on avoit réſolu de lui donner.



CHA-

CHAPITRE VI.

Mauvaise nuit de Valorsine. Description de notre logement. Mœurs des habitans. Leur bonheur.

ABandonnés à nous-mêmes dans cette terre inconnue & sauvage, nous marchames longtems sans nous égarer, guidés par les enseignemens de notre conducteur. Enfin la rigueur du froid & l'impétuosité de la pluye, qui étoit neige épaisse à quelques toises de nous, & qui envahissoit de plus en plus dans la Vallée, nous contraignirent de coucher à *Valorsine*, qu'on nous avoit recommandé d'éviter. Nous dûmes à cette contrainte un spectacle toujours intéressant pour l'humanité sensible, c'est de voir comment vivent

vent les hommes, & de ſentir le prix des biens les plus communs de la vie en nous en voyant privés pour la première fois.

Nous trouvames des bonnes gens qui ne ſavoient de quelle manière s'y prendre pour nous faire fète, mais dont malheureuſement les facultés ne répondoient pas aux bonnes intentions. On nous offrit du pain du goût & de la couleur de la ſuye; le pain blanc ſe tire de Martigni, & par la route que nous avons décrite on peut juger qu'ils tâtent rarement d'une pareille friandiſe; le vin étoit ſemblable à celui de Boileau

Lequel rouge & vermeil, mais fade
& doucereux
N'avoit rien qu'un goût plat &
qu'un déboire affreux.

Nous eumes de plus du fromage

assez aigre, de vieilles noix & de vieilles noisettes, du miel assez bon de l'année précédente, du lait très épais avec du sucre d'orge au lieu de sucre pilé; mais le pain gâtoit tout.

Nous allames nous coucher, de détresse plutôt que de fatigue, dans des lits analogues au soupé. Des espèces de *Pétrissoire* (*) de bois pourri enferment une *paillasse* sale & odoriférante, remplie de paille très-battue & très-dure; des nattes de bure, aussi odorantes que les paillasses, leur servent de couverture. Un trou, soit fenêtre, que nous ne pûmes réussir à fermer nous envoyoit la pluie & le froid le plus vif. La

(*) Nous usons du privilège des voyageurs d'appeller chaque chose par leur nom, & par raison de laconisme de substituer au beau François le François usuel.

neige defcendoit déja dans la vallée. & refferroit douloureufement une peau accoutumée au climat de Genève, & au mois de Juillet. La patience la mère des vertus fut notre reffource. Je décrirai, puifque l'occafion s'en préfente, notre agréable hotellerie qui eft le modèle non-feulement de toutes les maifons du Village, mais encore de toutes celles de cette étendue de Pays, depuis St. Maurice jufqu'au fond de la Cité d'Aofte, & aux approches de Turin.

Les Maifons font de bois, petites, de forme quarrée, conftruites de planches très-épaiffes, difpofées l'une fur l'autre horifontalement, & enchaffées dans les angles d'une manière qui les rend impénétrables au froid & à la pluie. Elles font élevées en l'air fur quatre pieux, ce qui fert contre la neige, l'humidité,

& les ſouris, d'ailleurs la pente de la Montagne eſt ſi grande, qu'une Maiſon qui eſt au niveau du chemin dans une de ſes faces, doit néceſſairement être élevée de pluſieurs pieds dans la face oppoſée. De petits trous quarrés, diſpoſés çà & là, tiennent lieu de fenêtres; on les ferme dans le beſoin d'un chaſſis de papier, ou plutôt d'un quarré de bois de même fabrique que les murs de la Maiſon, & alors la lumière d'une épaiſſe lampe prend la place de celle du jour.

Au premier étage eſt la cuiſine, avec une cheminée dont le canal eſt de bois. Pour prévenir les incendies il a environ dix pieds de diamètre; une trappe le ferme dans le haut quand une pluie trop violente inonde la Maiſon. Les meubles qui ſe préſentent ne ſont guères autre choſe que des chaiſes de bois, & les uten-

ciles de cuiſine néceſſaires à un ménage qui ne vit preſque que de légumes, & de laitages. Dans un coin de la cuiſine eſt le petit attirail de la laiterie; dans un autre la logette de la petite famille, qui repoſe plus paiſiblement ſur la paille que l'homme riche ſur ſon duvet. Une mince cloiſon ſépare la cuiſine d'avec le Troupeau qui fait vivre la famille, & dont la chaleur ſe répand dans tout l'appartement. Au ſecond étage eſt la chambre de Meſſieurs les Etrangers, & c'eſt ſans doute la plus belle piéce de la Maiſon; à côté la petite proviſion de grain, de bois, de fruits, de chanvre, &c.

Voilà la Maiſon qui fait vivre heureux ſes habitans auſſi bien ſans doute que les galeries du Louvre, ou les lambris de Verſailles. La ſage Nature qui proportionne toujours les

reſſources aux beſoins, & les ſoulagemens à la miſere, a donné à ces pauvres gens peu de déſirs, parce qu'elle leur a donné peu de biens. Elle leur a libéralement accordé du grain, du bois & de la paille qui ſont leur objet capital; leurs vètemens coûtent peu, & ſont de longue durée. Ils ne connoiſſent d'autre ſuperflu que celui qui eſt en leur pouvoir; ils ſont heureux puiſqu'ils peuvent ſe procurer aiſément ce qu'ils ſouhaitent. Les neiges commencent au mois de Septembre; elles les enveloppent dès le mois d'Octobre, ils en ont juſqu'au mois de Mai. L'eſſentiel eſt donc pour eux de profiter du court eſpace de tems de la belle ſaiſon, d'enſemencer leurs terres, de recueillir leurs grains, leurs fruits, leurs pâturages, d'abattre leur bois, de chercher leur miel, & de ſe pro-

curer de l'excédent quelque argent pour acquérir un peu de vin, & de petites commodités qui manquent à leur Pays; de jouïr ensuite paisiblement pendant l'hyver du fruit de leurs travaux, cantonnés en famille au coin de leur feu, dans le voisinage de leurs Troupeaux. C'est ainsi que l'année se passe, & toutes les années se ressemblent. Ils vivent & meurent sans craintes & sans remords, parce qu'ils vivent sans crime. Exempts des vifs plaisirs, & des cruelles peines; ignorant les douceurs des désirs satisfaits & les soucis dévorants des désirs à satisfaire. Ils ne savent ni les noms, ni les exploits, ni la mort des Potentats de l'Europe, ni les révolutions du Globe, ni le bouleversement des Empires. Ils meurent sans autre connoissance que celle de Dieu, de la vertu, de leur

famille & de leurs montagnes : Plusieurs même ignorent jusqu'au nom du Souverain dont ils ont l'honneur d'être sujets ; quoi qu'ils connoissent sans doute fort bien le Receveur qui collecte les Tailles en son nom.



CHAPITRE VII.

Suite de la route. Digression sur l'hospitalité des Peuples sauvages, & sur celle que nous éprouvions. Des Paysannes des Montagnes.

LE lendemain matin les Montagnes se découvrirent chargées jusqu'au pied d'une neige épaisse. Les Arbres couverts de blancheur marquoient l'hyver & les frimats au sein de l'ardente Canicule. De sombres nuages accumulés sur l'horison

préparoient de nouveaux orages. Nous pourſuivimes cependant notre route; tantôt paſſant & repaſſant ſur des planches tremblantes notre noire riviére; tantôt traverſant non à pied ſec de petits ruiſſeaux, tombés des Montagnes en caſcades, & qui rouloient avec bruit au travers du chemin; tantôt raſant la ſurface de l'eau qui réjailliſſoit ſur nous; d'autres fois élevés bien au deſſus d'elle. Quelquefois perçant avec peine dans d'épaiſſes broſſailles, dont chaque feuille nous humectoit; ailleurs rentrant dans les Forêts de ſapins: Là empriſonnés dans des débris de rochers qui comme de hautes murailles nous interceptoient toute vûe; ici arrivant ſur une ſommité découverte d'où nous appercevions l'étendue du chemin qui nous reſtoit à parcourir.

Dans ces ſauvages lieux la vûe d'un

Etre vivant nous faisoit plaisir. Tel est ce penchant qui nous porte naturellement les uns vers les autres, & que les vices des Villes, & l'opposition des intérêts & de l'amour propre peuvent bien étouffer jusqu'à un certain point, mais qui renaît à la première occasion, que ces enfans brulés par le Soleil, enfoncés dans leurs épais vêtemens, & ces hommes sauvages, dont l'aspect nous eût paru hideux dans notre Patrie, nous intéressoient vivement alors.

Peut-être trouveroit-on là la raison d'un fait aussi singulier que véritable; c'est que les Nations les plus sauvages sont aussi les plus hospitalières; les grands Tartares, les Américains septentrionaux, les Circassiens les plus féroces des hommes, exercent l'hospitalité d'une manière bien honteuse pour les Nations civi-

lisées. La grande solitude de ces Peuples fait leur férocité ; cette même solitude leur fait voir avec plaisir des Etres vivants de leur espèce, qu'ils n'espéroient point de rencontrer ; ils les reçoivent humainement, ils leur témoignent par tous les moyens possibles la joye qu'ils ont de les voir. Ainsi s'établit l'hospitalité ; & le respect des Peuples sauvages pour les coutumes de leurs Pères la consacre.

Nous faisions alors une bien douce expérience de cette Loi inviolable de l'homme naturel. Obligés sans cesse par l'impétuosité du vent & de la pluye d'entrer dans toutes les Maisons qui se présentoient, nous étions reçus par tout comme des gens attendus avec impatience ; hommes, femmes nous donnoient des siéges, allumoient grand feu, nous plaignoient d'être en route par un si

mauvais tems, avec autant d'aiſance & d'amitié que ſi nous euſſions été leurs frères, ou leurs enfans. Sans doute, diſois-je en moi même, que ces hommes-ci n'ont jamais logé des gens de guerre. Un jeune enfant que nous trouvames ſeul dans une Maiſon, & à qui nous dimes pour l'exciter à nous faire du feu que nous le payerions, nous répondit qu'il n'avoit pas beſoin de payement. Des Femmes qui me virent ſeul prendre une fauſſe route ſortirent de leur maiſon, au fort de la pluye, pour me montrer le chemin. Je m'écriois ſouvent comme le Prince des Poëtes comiques, en voyant un mendiant lui rendre la piéce d'or qu'il lui avoit donné par mégarde. „ O vertu où „ vas tu te nicher". Sans doute que ſi les anciens Poëtes, qui animoient toute la nature, & qui firent fuir

Aſtrée dans les Cieux avoient voyagé chez ces Peuples, ils n'euſſent pas penſé à la réléguer plus loin. Quoique nous fuſſions d'aſſez petits Gendarmes, & que deux Couteaux de chaſſe rouillés fiſſent tout notre Arſenal, nous n'eûmes pas un inſtant de crainte dans ces longues & noires ſolitudes.

Le calme de l'ame de ces Peuples influe ſur leur extérieur. Nous fumes ſurpris de voir pluſieurs jeunes payſannes de ces Montagnes plus intéreſſantes que les Demoiſelle de St. Maurice & de Martigni. Des traits réguliers, le teint ſanguin un peu bruni par le Soleil, le nez légérement aquilin, ſur tout cet air de vigueur & de ſanté qui eſt le vrai vernis de la beauté, en mettoient pluſieurs en état de dire auſſi bien que cette ancienne beauté Orientale

Ne me méprises point parce que le Soleil m'a hâlée.

CHAPITRE VIII.

Premier Glacier. Réception d'un Curé. Agréable Vallée de Chamouni.

NOus marchions paisiblement dans cet état de langueur & d'indifférence que donnent enfin une longue route, lorsque le Bourg d'*Argentiére* s'offrit tout à coup à nos regards. La vûe du premier *Glacier*, suspendu au dessus du Village, me donna l'émotion la plus vive ; ces choses là ne ressemblent à rien de ce qu'on voit ailleurs dans la nature; une foule d'idées neuves & grandes entrent à la fois dans l'ame, & la transportent de mouvemens dont on ne peut juger que par l'expérience. Qu'on se

figure une haute Montagne d'argent maſſif, très-blanc & très-poli, entrecoupée de taches d'un verd de gris éclatant : Nous accélerames notre marche ; nous vimes en paſſant la Vallée & la Montagne d'où l'*Arve* tire ſa ſource ; elle eſt formée par pluſieurs petites Fontaines, qui ſortent de l'épaiſſeur du rocher, & partent peut-être d'un *Glacier* ſouterrain. Nous eumes le plaiſir de paſſer ſans danger ſur une ſimple planche cette Riviére, quelquefois ſi terrible aux environs de Genève.

Arrivés au Village, les torrens de pluye nous contraignirent de ſéjourner ; mais malheureuſement il ne ſe trouva point d'Auberge : Nous fumes donc réduits à aller préſenter notre humble *ſupplique* au Curé de la Paroiſſe. Il nous reçut avec cette cordialité, & cette honnêteté aiſée

qui me confirmérent dans l'idée que, malgré toutes les déclamations des nouveaux ſages, cet ordre eſt encore celui de tous où la vertu & le mérite réel ſe ſont le mieux conſervés. On s'empreſſa à nous réchauffer, à ſécher nos vêtemens, & à préparer un diner honnête, offert avec politeſſe & entremêlé d'une converſation gaye & ſenſée, éloignée de toute ombre de pédanterie.

Après le diner je me rendis ſeul au pié *du Glacier*. Là je me convainquis avec étonnement de ce que j'avois eu peine à croire dans le lointain. La haute Montagne étoit une ſeule piéce de glace vive, dure & tranſparente comme le Criſtal; une infinité de Monticules irréguliéres de 40, 60 piés de haut s'élevoient les unes audeſſus des autres dans la Maſſe principale. Des fentes étroites & profon-

des les féparoient ; c'étoient les tâches de verd de gris que nous avions apperçûes dans l'éloignement ; & qui de près changeant de couleur felon les différents aspects d'où on les regardoit, fe montroient fucceffivement pourpre, bleu célefte, ou du plus beau violet. Une groffe Riviére fortoit de deffous la glace, & alloit renforcer les eaux de l'*Arve*. Je parcourus les fommités inférieures du Glacier ; là la pluye tomboit en neige, la glace en étoit couverte, & j'en fus bientôt entouré. Je regagnai le Village ayant quelquefois de l'eau jufqu'à mi-jambe. Notre hôte généreux me couvrit de fa propre robe de chambre. Nous nous entretinmes encore quelque tems avec lui ; il nous dit que les payfans de ces Cantons étoient fort riches, & nous en donna une preuve fans replique ;

c'eſt que le *Journal* de terre labourable ſe vendoit jusqu'à 1500 Livres de Piémont, ce qui égale le prix des meilleurs terrains des environs de Genève. Nous prîmes enfin congé de notre honnête Eccléſiaſtique, & nous acheminames vers *Chamouni.*

Les Riviéres qui près de leur ſource ont été reſſerrées entre de profonds rochers, commencent en s'éloignant à être plus au large. Les Vallées prennent une conſiſtance, de petits terrains plats commencent à ſe former; nous découvrons tout à coup l'agréable plaine de *Chamouni*, la première depuis celles de *Bex.* C'eſt un ovale long, de trois lieuës d'étendue ſur un quart de lieuë de largeur; d'un terrain excellent, parfaitement uni, tel qu'on n'en voit point aux environs de Genève, formé ſans doute à la longue par les

eaux de l'Arve. De hautes Montagnes, couvertes d'arbres ſerrés, l'entourent de tous côtés. Toute la plaine eſt découpée en moiſſons & en prairies, dans leſquelles l'Arve ſerpente ; de petites forêts de ſapins & de melèſes ſont éparſes le long de la Riviére, & forment çà & là les plus agréables boſquets ; mille allées naturelles ſe coupent les unes les autres ; un épais gazon les tapiſſe, de ſombres taillis les entourent. Enfoncée dans leur obſcurité, ſans autre vûe que celle de leurs ombrages, ſans autre bruit que le murmure des eaux, l'ame oublie les Montagnes de glace, & eſt tranſportée dans les plus délicieuſes contrées. Les Jardins & les prés ſont clos de petites paliſſades de bois, qui offrent des allées d'un autre genre, & laiſſent pénétrer la vûe dans

l'intérieur des Métairies. Le Village eſt au centre, grand, iſolé, & d'un agréable champêtre. Les Maiſons ſont de bois, plus grandes & plus propres qu'à *Valorſine*, mais conſtruites ſur les mêmes principes d'Architecture.



CHAPITRE IX.

Du Pays de Chamouni. De ſes habitans. Vûe générale des Monts de glace.

NOus ſommes encore reçus à *Chamouni* par une hôteſſe. Chacun fait que les femmes joüent un grand rôle dans les hôtelleries, & c'eſt ce qui arrive dans toute affaire dont le mérite eſt dans les détails. Après quelques inſtans de repos je ſortis pour reconnoître le pays. L'on

recueilloit les premiers foins, les femmes en descendoient des fardeaux sur leur col du haut des rochers; les moissons étoient aussi vertes qu'elles le sont chez nous à la fin d'Avril; semées en May, elles devoient se recueillir en Août. Le Soleil s'étoit couché dans cette Vallée profonde de deux heures plutôt que dans le reste du Monde; aussi éclairoit-il le sommet des hautes Montagnes trois quarts d'heure après avoir disparu à Genève. Brillant après la pluye, il coloroit ces Monts de glace tantôt d'un jaune pâle, tantôt du rouge le plus ardent.

Des Guides vinrent s'offrir pour nous conduire sur les Glaciers. Un vieillard pour obtenir la préférence me prit à part, & me fit un singulier compliment. „J'ai servi longtems, „ me dit-il, chez le Comte de St. Flo-

„ rentin ; celà m'a ouvert l'eſprit, &
„ je ſuis plus propre à amuſer ces
„ Meſſieurs que ces bons Villageois.
„ Après avoir vécu quarante ans à
„ Paris, j'ai finit par venir me ma-
„ rier dans ce Village". Je fit encore plus d'attention à la fin de ſon diſcours qu'au commencement.

En général ce Pays eſt auſſi habité par des bonnes gens, ce ſont les mêmes mœurs qu'à *Valorſine* ; même briéveté de la belle Saiſon, même travaux précipités pendant ce court eſpace de tems, même jouiſſance paiſible pendant la longueur de l'hyver. Ils ſont exempts des deux fleaux ordinaires des cultivateurs, le vin & les procès ; le dernier Edit du Roi de Sardaigne les a délivré d'un troiſiéme, la domination des Petits Seigneurs ; on s'empreſſoit à ſe racheter auprès du Chapitre de *Salenche*, Maître de tout ce pays.

La crédulité fille de l'ignorance, & habitante des déſerts ſe déploye auſſi dans ces ſolitudes. Les Payſans racontent beaucoup de fables ſur les Eſprits malfaiſants qui ont changé leur pays, autrefois délicieux, en ces triſtes Glacières, & qui viennent quelquefois y tenir leurs aſſemblées, faire entendre des cris, préſenter des figures extraordinaires : Les contes ſiniſtres ſe retrouvent dans tous les pays diſgraciés de la nature ; & les exhalaiſons qui s'élevent de la glace dans le ſilence de la nuit, les fentes qui l'entrouvrent, la chûte des glaçons dans l'horreur des ténébres ſont bien propres à les accréditer. Ils font une hiſtoire plus réjouiſſante ſur la voute de glace de l'*Arveron* ; elle contient, diſent-ils, un grand tréſor, qui ſe faiſoit voir réguliérement deux fois l'année, le jour de Noël & celui de

la St. Jean, & ſe refermoit bientôt après; il ne ſe montroit qu'à l'heure de la Meſſe, c'eſt ce qui fit que le Curé ne put jamais le voir.

Les nombreuſes Caravanes qui vont toutes les années viſiter ces lieux n'ont jamais couru le moindre danger. Les premiers Anglois qui allérent aux Glaciéres, il y a environ trente ans, étoient armés de coutelas, de piſtolets, de poignards & dreſſérent une tente en plein air, ſe croyant ſans doute au fond du *Canada*; on les fit prier de paſſer à la Cure, ils furent bientôt apprivoiſés. Depuis lors on a voyagé chez ces Peuples avec une entiére ſécurité, à laquelle ils ont pleinement répondu. Il eſt vrai que leur intérêt s'y trouve, & ces fréquentes courſes de Genevois, & ſurtout d'Anglois, qui ne comptent pas de ſi près, ſont une reſſource pour une

une nation riche en tout hormis en *Eſpèces* ; un accident arrivé à quelques voyageurs dégoûteroit bien les autres.

Le lendemain matin nous nous préparames à monter au haut du grand *Glacier*. La vûe de ce pays me frappa encore plus que le ſoir précédent. Les objets qu'on voit à la fin du jour n'émeuvent que foiblement ; ils s'offrent à l'ame par des gradations inſenſibles, qui la familiariſent avec eux, & ôtent la ſurpriſe ; mais la nuit rentrée dans ſon état accoutumé, les fibres du cerveau relâchées à leur ton naturel, l'ame qui ſe trouve tout à coup le matin dans un Pays extraordinaire, eſt frappée d'un mouvement ſubit, & ſouffre le paſſage entier des idées les plus familiéres, aux plus nouvelles & aux plus inattendues. La vûe de ces énormes

Montagnes *Glaciéres*, (*) unique objet de tous nos travaux, toutes amoncellées dans le même lieu, au-deſſus de cette vaſte plaine fertile, nous pénétroit de la plus profonde admiration. Les rocs entaſſés ſur les rocs, & les glaces ſur les glaces s'élevoient juſqu'aux Cieux : Suſpendue en l'air au-deſſus de la Vallée, la Mer de glace ſembloit d'inſtant en inſtant prète à ſe jetter ſur elle, & à la combler de ſes vaſtes ondes. Le rapide *Montanvert*, couvert des ſombres touffes des ſapins ſerrés, oppoſoit une barriére à ſes irruptions; mais le Mont déchiré dans ſes extrêmités par deux fentes profondes, l'Océan glacé s'élançoit par cette ouverture, & jettoit au bas de

(*) On appelle *Glacier* un amas de glace qui ſe dégorge dans la plaine, & *Glaciéres* les hautes Montagnes d'où partent ces glaces.

la plaine deux magnifiques *Glaciers.* L'œil qui les avoit vû mille fois étoit toujours frappé d'un étonnement nouveau, à l'aspect de cette étendue blanche, hérissée d'une Forêt de petits Monts de cristal.

CHAPITRE X.

Description des deux grands Glaciers. Des Pointes de Roc ou Eguilles. Du Mont Blanc.

LE Glacier du *Montanvert* est pendu au haut d'un roc perpendiculaire d'une effrayante hauteur, dont la teinte rouge & bleuâtre est veinée des plus bisarres desseins. D'un côté les ondes glacées s'avancent jusqu'à l'extrêmité du précipice, & se repliant sur le bord du roc, comme de la cire amollie, elles lancent dans

le bas de gros torrents, qui ſe précipitent à plomb du rocher creuſé par leur chute rapide, & offrent à la fois une infinité de caſcades. Les ondes énormes remontent enſuite, les unes par deſſus les autres, juſques derrière la Montagne, & vont ſe réunir au vaſte Lac qui les a produit. Dans la face oppoſée les Monts de glace ont forcé tous les obſtacles ; ils ſe ſont élancés par deſſus le roc perpendiculaire, & ont atteint le fond de la Vallée, où ils forment la majeſtueuſe ſalle de glace d'où ſort l'*Arveron*. Le mur ondé de glace vive s'élève ſans interruption des campagnes fertiles juſqu'aux ſommités des monts élevés. Des maſſes ſe détachent de tems en tems ; roulent les unes ſur les autres dans le fond avec un bruit de tonnerre, & ſe briſent en verre pulvé-

rifé de la plus éclatante blancheur.

Le Glacier des *Boſſons* offre un aſpect plus impoſant encore: Il dégorge plus avant dans la plaine; les monceaux de glace ſont plus conſidérables. L'œil croit appercevoir tantôt les vaſtes décombres de marbre blanc de quelque ſuperbe Ville ravagée ; tantôt une armée d'énormes Tours, de ſucre très-blanc, ou d'amidon tranſparent, rondes, quarrées, couvertes, ou ſans toits, plantées les unes devant les autres à quelques pieds de diſtance. Le mur de glace s'élève enſuite par un talus rapide à la hauteur de huit ou neuf mille pieds.

Par delà les glaces l'œil découvre une longue file de noirs rochers, hériſſés de mille dentelures aiguës; ils lancent leurs pointes trenchantes dans les airs; leur vaſte ſein fra-

caſſé reçoit toute la profondeur des glaces. Les ſombres couleurs qui les couvrent ſont les mêmes qu'y traça l'Architecte du Monde, lorſqu'il agita au commencement la matière à qui il avoit dit d'exiſter; les ravages deſtructeurs des ſiècles amoncellés n'ont pû effleurer la forme effrayante qu'il leur impoſa.

De ces pointes ſiniſtres, qui ſemblent menacer les Aſtres, l'une eſt le *Dru*, l'autre *Montmalet*, *l'Eguille du Midi*, *l'Eguille percée*; mais par deſſus toutes s'élève la *Montagne maudite*, la plus haute de l'ancien Continent. (*) Sa circonférence eſt immenſe, & prend pluſieurs lieuës

(*) On donne quelque choſe de plus au St. Gothard; mais le St. Gothard eſt une chaîne de Montagnes entaſſées les unes ſur les autres, & non une ſeule pyramide comme la *Montagne maudite*.

de terrain ; ſa hauteur eſt proportionnée à ſa baſe. On l'appelle le *Mont blanc*, parce que dans tous les tems de l'année, dans les chaleurs du plus brulant Eté, comme au ſein du plus rude hyver, de quelque lieu qu'on l'apperçoive, il paroît toujours d'une éclatante blancheur : Les glaces entaſſées qui le couvrent, depuis ſon ſommet juſqu'à ſa racine, n'ont jamais diſparu dès l'origine du Monde ; à peine quelques pointes de roc percent-elles de diſtance en diſtance leur prodigieuſe épaiſſeur.

Si l'on pouvoit parvenir au ſommet, il offriroit la plus belle vûe qu'il y ait au monde. On le découvre depuis les hauteurs de *Langres* en Champagne, on l'apperçoit d'un autre côté bien au delà de *Dijon*, je l'ai vû derrière les côteaux de *Dôle* en Franche-Comté, s'élever

comme un Coloſſe, ſur les épaules du Jura de la moitié de ſa hauteur; mais toutes les tentatives ont échoué, toutes les ſommes propoſées aux plus courageux habitans des environs ont été inutiles; les rochers taillés à plomb, les Montagnes de glace accumulées l'une ſur l'autre, les horribles fentes qui les entr'ouvrent, & qui du bas montrent un terrain uni, préſentent aux premières approches des précipices capables de glacer les cœurs les plus intrépides. Jamais on n'eſt parvenu au quart de ſa hauteur. L'aſpect de cette pyramide d'une lieuë de haut que l'ame embraſſe d'un ſeul coup d'œil la tranſporte, la ravit; elle ſaiſit à la fois l'étendue des choſes, & s'élève à des idées dignes du Dieu qui montre de cette manière ſon pouvoir.

CHA-



CHAPITRE XI.

Le Mont blanc.

CE Mont qui repoſe dans ſa ſolidité tel que le poſa le Maître de l'Univers, avant que de tracer à la Terre ſon cercle dans les Cieux, a vu paſſer devant ſoi ſans s'ébranler toutes les révolutions du Globe.

Il a vu les Mers engloutir les Continens, & les Continens jaillir du ſein des ondes. Il a vu les déſerts ſe couvrir de floriſſants Empires, & les grands Empires métamorphoſés en déſerts. Il a vu les rocs & les campagnes, les glaces & les volcans occuper tour à tour la ſurface du Globe; les Villes & les décombres, les bêtes féroces & les peuplades humaines s'emparer ſucceſſivement des

mêmes terrains. Il a vu les quatre Elémens combattre tour à tour pour l'Empire du Monde; les vents déchaîner leur furie, la Terre trembler, le Feu dévorant consumer tous les Etres, & être lui-même absorbé sous les mornes ravages de l'eau.

C'est sous son aspect que les habitans des plus florissantes parties du Monde, ont promené leurs plaisirs & leurs peines sur ce Théatre de la vie humaine. C'est devant lui que s'est développée la chaîne d'événemens qui pendant six mille ans a agité leur foible existence, depuis les travaux uniformes de l'Artisan, & du paisible cultivateur, jusqu'aux mouvemens inquiets du Courtisan, & de l'homme de guerre; depuis le faste du Prince sur son Trône, jusqu'à la détresse du pauvre abandonné.

C'eſt ce Mont que tous les rayons du Soleil rapproché, & leur conſtante aſſiduité à l'éclairer, dès la première Aurore juſqu'au dernier Crépuſcule, n'ont jamais pu dépouiller de la première ſurface des glaces qui l'enveloppent. C'eſt lui qui ſent à la fois ſon pié éclairé de la Foudre, les nuages amoncellés autour de ſa racine, le Tonnerre éclater ſous ſes fondemens; & dont le ſommet garde toute ſa ſérénité, & ne ſe laiſſe point enlever la vûe de l'Aſtre du jour.

Dominateur de la chaîne des Alpes, il diſtribue aux autres Montagnes les glaces dont il regorge. Il aſſigne une barrière aux nuages, il arrête leur courſe rapide, il les fond dans ſa maſſe, & en groſſit ſes éternels magaſins. Il lance ſes Fleuves à la Mer reculée, il fournit ſans s'appauvrir à la profondeur de leur

lit, & ne les laiſſe point à ſec depuis les premiers jours de la terre.

L'aſpect de cet énorme Rocher, qui ſemble frayer un paſſage de la terre aux Voutes céleſtes, l'Océan glacé qui l'entoure, dont l'Entendement Eternel a ſeul ſondé la maſſe & la profondeur, l'enſemble des riviéres qui partent à la fois, en tout ſens, de deſſous les Monts de glace; tout offre un tableau ſupérieur à toute Peinture, & tranſporte de mouvemens impoſſibles à exprimer.



CHAPITRE XII.

Route du Montanvert. Description du Lac de glace. Ses détours. Glaces végétantes. Descente sur la Glace ; comment interrompue.

IMpatients de voir de près tant de merveilles, nous commençames à monter le *Montanvert* par un sentier semblable à celui de la *Tête noire*; escaladant les rochers détachés des hauteurs, écartant avec peine les épines humides des sapins serrés, qui nous offusquoient la vûe, & répandoient par tout une profonde obscurité. Nous allumames un grand feu au milieu de la Montagne des bois qui se trouvèrent à notre portée, sans craindre le courroux d'aucun propriétaire; & par un singu-

lier contraſte nous nous rafraichimes auprès d'une Fontaine, légérement minérale, qui ſortoit du cœur même du rocher. Après deux heures de marche nous atteignimes la neige, dont la profondeur augmenta à meſure que nous parvinmes à une plus grande élévation ; tantôt amollie, tantôt congelée elle gliſſoit ſous nos pas, & rouloit avec les rocailles au fond du précipice.

Enfin nous arrivâmes au haut du Mont, où nous trouvâmes pour logement une chétive cabane de pierres pointues, entaſſées ſans ordre, que des gens qui ſont plaiſants juſques ſur le ſommet des Rochers ont appellée le *Chateau de Montanvert*. Nous écartames l'épaiſſe neige qui couvroit tous les environs, & nous nous réchauffames un peu aux ardeurs du Soleil de midi du mois de Juillet.

Le premier ſpectacle qui arrêta nos regards, & qui nous fit juger de l'élévation à laquelle nous étions parvenus, ce fut la Vallée de *Chamouni.* L'Arve ſembloit un petit filet d'eau, le Village un amas de taupiniéres écraſées, les hauts ſapins des broſſailles, & les quarrés des champs & des prairies une infinité de petites caſes d'Echiquier, teintes en verd de différentes nuances.

L'Eguille du *Dru* nous frappa enſuite : Elle ſembloit du bas toucher le *Montanvert*; arrivés en haut il atteignoit à peine au tiers de ſa hauteùr : C'eſt un triangle dentelé, dreſſé perpendiculairement ſur ſa baſe, qui préſente une face de ſix mille pieds de haut, d'un marbre gris cendré, entremêlé de plaques rouges & bleuatrès.

Nous approchons au bord du pré-

cipice, & nous voyons..... Un vaſte Lac de glace, dont les vagues agitées comme dans la plus furieuſe tempête, & durcies comme à l'inſtant, par un coup ſubit de la ſuprême Puiſſance, ſembloient encore ſe mouvoir, & ſe rouler les unes ſur les autres. L'œil étonné croit les voir rangées en ordre de bataille, & prêtes à s'entre-détruire. Ici l'onde eſt hériſſée en pointes très-aigues; là elle préſente une vaſte Montagne arrondie; ailleurs la longue chaîne du flot s'avance en prenant un terrain immenſe; ici les vagues ſont iſolées, & comme briſées en mille piéces. Nos regards avides ſe prolongent ſur cette merveilleuſe ſurface, & ſe perdent enfin dans l'immenſité de ces ondes d'un bleu pâle, qui briſant de mille manières les rayons du Soleil, revêtent ſucceſſive-

ment une légére teinte de rose, d'oranger, de verd de gris & d'azur. Des fentes d'un bleu céleste les entrecoupent, & montrent la profondeur de cet Océan d'un genre nouveau. Jamais la moindre Nacelle ne sillonna sa surface. Jamais le Nautonnier n'y travailla dans la perspective du Port. Jamais les vents déchaînés ne remuérent ces ondes, & le plus foible Poisson ne subsista un seul instant dans cette masse d'eau solide.

Des terres analogues à ces Mers s'élèvent sur leurs bords. Au lieu de vastes & fertiles Campagnes ce sont des durs Rochers, d'un roux ardent, ou d'une sombre noirceur, qui après avoir poussé leur funeste cime dans les airs, déchirent de leur sein hérissé les glaces qui les baignent, & s'enfoncent dans leur pro-

fondeur. La plus petite plante, le plus leger arbrisseau ne naquirent jamais dans ces lieux désolés; jamais la plus foible pâture n'y réjouit les bêtes sauvages qui les parcourent. Cette Mer de cristal au lieu d'une onde pure & fluide; ces rochers nuds & tranchants au lieu de riches moissons & de vertes prairies, sembloient réaliser ces anciennes fables Orientales de pays pétrifiés par la noire influence de Génies malfaisants.

Nous nous préparons à descendre sur la glace. Elle promenoit çà & là ses Golphes & ses sinuosités autour des rochers, & les entouroit de ses différens bras, semblable à un Déluge, qui ayant inondé toutes les terres, n'auroit laissé à découvert que quelques sommités élevées, isolées dans sa surface. Une colonne remplissoit tout l'espace qui nous sé-

paroit du *Dru*, lançoit dans la Vallée le glacier de *Montanvert*, s'étendoit derrière la Montagne que nous avions ſuivie depuis *Argentière*, y jettoit le glacier dont j'ai parlé, & marchoit au delà à une diſtance inaſſignable. Une autre colonne tiroit ſur la droite, alloit ſe jetter dans la *Val d'Aoſte*, & ſe réunir à la maſſe entiére des Glaciéres du Piémont, du Vallais, des Griſons. Une troiſième rebrouſſant derrière le *Montanvert* alloit gagner les hauteurs du *Mont blanc*. Toutes ſe joignoient dans le vaſte Lac expoſé à notre vûe.

Nous commençons à deſcendre par un ſentier périlleux, entre des ardoiſes écaillées qui rouloient ſous nos pieds, & pendoient ſur nos têtes. Après une demi heure de marche nous atteignons la glace: Nous la trouvons environnée de grands

rochers, chassés par elle avec violence, & entassés confusément sur ses bords. C'est un fait aussi extraordinaire que certain que les glaces croissent de bas en haut à la manière des végétaux, & s'élévent comme de grands Arbres, fruits analogues au sol qui les produit. D'énormes pierres, nous dirent les paysans les plus expérimentés, précipitées dans les fentes profondes, sont élevées insensiblement au sommet des plus grosses ondes de glace, retombent delà & remontent tour à tour, jusqu'à-ce qu'elles soyent entiérement jettées hors du *Glacier*. Effectivement tous les environs en étoient entourés comme d'un rempart très-élevé.

Nous commençons à marcher sur les premières monticules du Glacier, & nous les trouvons incrustées d'un

gravier dur comme le roc, amaſſé par les pluyes ou détaché des hauteurs. On croit être ſur terre ferme, & l'on eſt déja ſur la glace. Une terre ſéche & brulée couvre les environs; elle eſt friable & blanchâtre comme la chaux, calcinée ſans doute par l'action du Soleil ſur la glace qui l'a couverte. Nous avançons, & nous trouvons la glace vive, dure & brillante comme le diamant. Nous montons & redeſcendons lentement ſur ſes vaſtes ondes, nous paſſons avec émotion par deſſus les fentes qui les entrecoupent, nous admirons le bleu céleſte qui les tapiſſe, & nous cherchons inutilement à découvrir leur profondeur; nous jettons des petites pierres, & nous ſommes ſurpris du tems qui s'écoule avant qu'elles atteignent le fond; nous jugeons qu'elles tombent dans

de l'eau caillée, dont la profondeur eſt inconnue, quoiqu'elle ne touche ſurement pas le fond de la glace.

Un obſtacle nous arrête bientôt. L'épaiſſe neige qui couvre la glace la rend plus gliſſante que le verre. L'ardent Soleil concentré par les rocs, & réfléchi par cette ſurface blanche nous fond les yeux, & nous brule la peau. La neige repliée ſur les bords des fentes les couvre entiérement, & nous déguiſe la mort la plus triſte, la plus probable ſi nous avançons. Enfoncés dans cette eau congelée, ſerrés par les deux murs de glace, qui ne laiſſent que la place néceſſaire pour ne pas étouffer à l'inſtant, entourés des plus épaiſſes ténébres, & ſurmontés par toute la hauteur des glaces; aſſurez que les cris les plus violents, & tous les mouvemens poſſibles ne peuvent fai-

re obtenir le moindre ſecours, ni éviter une mort qui tarde ſouvent longtems avant que d'arriver. L'hiſtoire de ces pays eſt pleine d'accidens ſinguliers arrivés aux chaſſeurs de chamois, ou aux *chercheurs* de criſtaux, échappés quelquefois comme par miracle. Lorſqu'ils courent ſur la glace ils ont la précaution de tenir leurs batons ou leurs fuſils ſous le bras horiſontalement. Au moment de la chute, les extrêmités du bâton appuyant ſur les bords de la fente, ils demeurent un inſtant ſuſpendus au deſſus de l'abyme..... Ils profitent de cet inſtant, ils s'élancent ſur la glace, & évitent la mort.



CHA-

CHAPITRE XIII.

Chute des maſſes de glace. Salle de glace de l'Arveron. Mont Brevend.

APrès que nous eumes parcouru le tiers de la Vallée de glace nous retournâmes ſur nos pas, aſſurés qu'une marche de pluſieurs lieuës ne nous rendroit pas plus ſavants, & que nous ne verrions que la répétition des mêmes objets qui nous avoient frappé dès le premier moment ; mêmes ondes énormes d'un bleu pâle qui change ſans ceſſe, mèmes rocs hériſſés qui les enveloppent, mêmes fentes qui les ſéparent, d'un bleu céleſte ou d'un verd de gris éclatant. Quelques Genevois, qui ont marché pendant ſept heures ſur la colomne qui s'étend

tend au *Sud Eſt*, m'ont dit avoir découvert de nouveaux Glaciers, au travers une échappée de Montagnes de la *Val d'Aoſte.* Il eſt facile de ſoupçonner que la choſe doit être ainſi ſans prendre tant de peine, on peut aiſément croire que toute cette étendue inhabitable qui ſépare *Chamouni* des approches de la *Cité d'Aoſte* doit être occupée par des Glaciers, dont l'aſpect varie ſuivant la diſpoſition des rocs qui les ſoutiennent.

Nous retournons dont en arriére, en ſuivant la trace de nos pieds marqués dans la neige, nous regagnons le *Chateau de Montanvert*, & nous deſcendons la Montagne par un ſentier preſque perpendiculaire. Dans le tems où nous étudions nos pas entre les fentes des rocailles, nous ſommes frappés à pluſieurs repriſes du bruit d'un grand Tonnerre loin

tain, dont les roulemens se prolongent à coups redoublés. Nous tournons nos regards du côté du *Glacier de Montanvert*, & nous voyons des masses prodigieuses de glace se détacher des hauteurs, éclatées sous l'ardeur du Soleil, rouler en bondissant de monticules en monticules, se fracasser à chaque chute, faire frémir la vaste étendue du Glacier, sauter enfin dans le bas, & couvrir le plat pays d'une abondante couche de poudre de diamant. De pareilles chutes ne sont pas rares dans ces climats, & comme disoit un de nos compagnons de voyage, elles font entendre le bruit du Tonnerre sous un Ciel serein, & les salves d'Artillerie aux contrées les plus pacifiques; mais trop vraye image de la guerre, ces salves sont plus dangereuses qu'amusantes pour les habitans; une masse

détachée du *Glacier des Boſſons* avoit couvert peu auparavant de vaſtes Campagnes, & raſé des habitations.

Nous tournons enſuite nos pas du côté de la Voute de Glace d'où ſort l'*Arveron*. Les diſtances nous trompent dans ces plaines unies, entourées de hautes Montagnes, nous marchons longtems croyant ſans ceſſe arriver au but. Nous ſautons par deſſus de grands rochers aigus & gliſſants; nous paſſons au travers d'épines très-ſerrées; nos pieds ſont enfoncés dans l'eau de la Riviére; mais tout s'oublie à l'aſpect d'une ſalle de glace vive, de cinquante à ſoixante pieds de haut: Elle eſt réguliérement quarrée, creuſée d'une ſeule piéce ſous la Montagne de glace du *Montanvert*; nos guides nous diſent ne l'avoir jamais vûe ſi belle. Le Plafond offre une Voute

d'un bleu celeſte, dont l'éclat imite la Voute même des Cieux dans ſa ſérénité. Le fond eſt fermé par un azur plus ardent; un portail plus ſombre ſemble conduire à d'autres voutes intérieures & profondes. Les murs de la Salle ſont en *glaces de Veniſe*, d'un bleu clair, très poli, très tranſparent, au travers deſquels l'œil croit découvrir une ſuite d'appartemens placés ſur les côtés. Des Pilaſtres ondés d'un bleu plus éclatant s'avancent de diſtance en diſtance, & diviſent la tapiſſerie par autant de colomnes torſes. Le lit paiſible de l'*Arveron* garnit le bas de la Salle, & anime tout le tableau; roulant lentement ſur un ſable doré, & des pierres colorées, il offre un parquet auſſi luiſant que la Salle, & dont la tranſparence s'oppoſe à celle du Plafond. De grands cercles

de glace, couleur d'Arc-en-Ciel, viennent se rouler les uns sur les autres autour de la voute, & offrent l'appareil d'une Salle de spectacle; les Pilastres alignés sur les côtés sont les Statues & les colomnes qui décorent la perspective. Une pluye légére distille de toutes parts du ceintre de la Voute, des colomnes, de la tapisserie, du fond, & présente une Salle d'eau bien différente de celles des bosquets de *Versailles* & de *Frescati*. *L'Arveron* mouillé doucement s'éloigne en murmurant d'une si belle retraite, & marche vers l'Arve avec lenteur.

La fraicheur que ces lieux respirent opposée aux chaleurs brulantes que nous venions de supporter, le gazouillement de la pluye dans la voute & dans la riviére, les roulemens doux & mesurés de l'*Arveron*,

le majestueux silence de tout l'édifice, tout nous met dans la plus délicieuse situation. Nous brulons de nous rafraichir dans cette Salle de bain, de recevoir la rosée qui distille, de nous plonger dans l'eau de la riviére..... Mais Image de la beauté des femmes, & des systèmes des Philosophes, aussi-tôt détruits qu'admirés, une partie de l'édifice s'écroula sous nos yeux. Les décorations de la façade s'abaissent, & semblent marquer la fin du spectacle; les débris entassés à l'entrée rendent le Sanctuaire inaccessible à tous les mortels. Un des piliers du frontispice menace ruine, & nous défend d'approcher. Nous nous éloignons à regret de ce Temple du Dieu des frimats & regagnons *Chamouni.*

Il nous restoit encore après avoir vû toutes ces choses en détail à les

faisir d'un feul point de vûe. On monte pour cet effet fur le *Brevend*, Montagne à l'oppofite du *Montanvert*, & d'une hauteur double de la fienne. De là l'on embraffe d'un coup d'œil toute la chaîne des *Eguilles*, le *Mont blanc* dans toute fa maffe, les grands Glaciers du bas de la Vallée, les refervoirs de glace des hauteurs, les riviéres qui coulent à la fois de tous les côtés; & c'eft un fpectacle raviffant, difent ceux qui en ont été les témoins; mais l'abondance des neiges ajoutoit fi fort à la difficulté des chemins qu'aucun guide ne voulut nous conduire.



CHAPITRE XIV.

Hypothèse sur les différents phénomènes des Glaciéres réduits à un seul principe.

IL est tems maintenant de considérer tous ces objets avec les yeux de la Raison, & d'abord d'étudier la marche & la position des Glaciéres, & de chercher la solution des principaux Phénomènes quelles présentent. Au premier aspect des Monts de glace une observation s'offrit à moi, & elle me parut suffire à tout. C'est que la Masse entiére des Glaces est liée ensemble, & pèse l'une sur l'autre de haut en bas à la maniére des Fluides. Considérons donc l'assemblage des glaces non point comme une masse entièrement dure & immobile,

mais comme un amas de matiére coagulée, ou comme de la cire amollie fléxible & ductile jusqu'à un certain point; supposons ensuite que les sommités du *Mont blanc*, point le plus élevé des environs, se soyent trouvées couvertes de glace, & voyons ce qui aura du en résulter.

1°, Les glaces partant de ce point de réunion, & pesant de haut en bas se feront nécessairement déchargées dans toutes les Vallées à portée; ainsi la grande Vallée située derriére le *Dru* sera devenue un vaste Lac de glace, environnant les pointes des Rochers, & partagé en plusieurs colomnes, selon les obstacles qui se seront trouvés à son passage.

2°. Ce Lac de glace suspendu en l'air entre les Montagnes, à la hauteur de plus de 2000 pieds, comme une liqueur contenue dans son Vase,

aura du verser dans le plat pays par toutes les fentes qui se feront trouvées dans ces Montagnes ; de pareilles fentes se rencontrent au *Montanvert*, à *Argentière* ; aussi les Glaces s'échappent-elles par ces ouvertures, & tombent au bas de la Vallée, chassées par celles du haut, & produisent les *Glaciers.*

3°. Ainsi s'explique un fait assez curieux. L'on voit quelquefois de riches Moissons, & des vastes Forèts situées sur un terrain plus élevé que les Glaces mèmes ; la raison en est simple, ces campagnes sont préservées de leur irruption par des Montagnes qui sont au dessus d'elles ; les Glaces ne se précipitent que par les ouvertures, & tombent en droite ligne dans le bas.

4°. Notre hypothèse rendra encore raison des ondes énormes de Glace,

élevées les unes ſur les autres, & du phénomène ſurprenant des glaces croiſſant de bas en haut, à la manière des végétaux; ce fait eſt auſſi certain qu'il eſt difficile à expliquer; on ne peut conteſter à tous les habitans du Pays des obſervations ſuivies, ſur leſquelles ils s'accordent unanimément, & que celles de Suiſſe confirment. Toute la Glaciére, diſent-ils, a un certain mouvement. Les fentes ſe ferment & ſe rouvrent. Les pierres portées par la glace montent & baiſſent. Les corps des malheureux chaſſeurs, précipités dans les fentes, ſont revomis quelques jours après ſains & entiers ſur les ondes de glace; ce qui ne peut arriver que lorſque les fentes venant à ſe fermer les élèvent avec l'eau caillée. Les Payſans ne ſont point embarraſſés à trouver une explica-

tion ; ils ont recours à une végétation pure & ſimple ; les glaces croiſſent dans leur pays , diſent-ils , comme les arbres & les plantes croiſſent dans les autres , & cela arrive depuis que quelques mauvais eſprits eurent jetté un fort ſur leur Canton. Un obſervateur a cru que les eaux contenues ſous la glace pouvoient ſoulever la maſſe entiere du Glacier ; ce qui eſt abſolument impoſſible. Il faut donc encore avoir recours ici à notre hypothèſe ; on comprend qu'une violente preſſion ſupérieure peut élever ces groſſes ondes dans les glaces qui ſont amollies en gagnant la plaine , & leur donner même la force de pouſſer de grands rochers ; à peu près comme l'eau s'élève dans un jet d'eau, pouſſée par celle qui la ſuit.

5°. Si notre explication eſt juſte ,

Digitized by Google

il faut que le grand Lac de glace n'ait que peu ou point de ces grosses ondes végétantes, parce que la pression supérieure ne peut s'exercer dans une si grande étendue platte. C'est aussi ce qui arrive; les monticules de glace y sont très-petites en comparaison de celles des Glaciers, & la surface beaucoup plus unie.

6°. Notre système expliquera encore les fentes nombreuses qui entrecoupent la glace, & la chute fréquente des glaçons. Nous avons vû que les fentes changeoient sans cesse, se fermoient & se rouvroient sans tenir de régle certaine. La dilatation & le resserrement successifs de la glace, produits par la gelée & par le Soleil, la chute de l'eau fondue dans des fentes légéres, où elle regele la nuit, & chasse avec la plus

grande force tout ce qui se présente, (par la proprieté qu'à la glace d'occuper un plus grand espace qu'une pareille quantité d'eau ;) le contact des glaces sur le sol qui les porte, qui fond leur surface inférieure, les détache, & les fait plier par leur propre poids, peuvent bien expliquer quelques-unes de ces fentes ; mais il faut de plus y joindre l'action violente de la pression supérieure, successivement augmentée ou diminuée par l'augmentation des glaces dans les hauteurs. La glace se fend, les masses des bords se détachent de la même manière que plusieurs boules Elastiques se touchant, si l'on heurte celle d'une extrêmité, celle de l'extrêmité opposée partira.

7°. L'on trouvera encore la raison de la direction des fentes & des ondes de la glace : Elles sont toutes

en dessous, & dans la partie foible de la glace; leur direction est latérale, coupant la Vallée glacée dans sa largeur & non dans sa longueur; & ce qui est plus remarquable, lorsque la Vallée de glace tourne derriére les Montagnes, les fentes tournent également, se présentant toujours en face *du débouché* du Glacier. Rien ne démontre mieux l'effort violent de la pression supérieure, & la tendance continuelle des glaces à verser dans le plat pays: Les fentes & les ondes se dirigent vers l'embouchure du Glacier précisément comme les vagues d'un Fleuve se jettent vers le courant, & non dans les côtés.

8°. Si nôtre hypothèse est vraye, il faut que les Phénomènes dont nous avons parlé soyent beaucoup plus marqués au *Glacier des Bossons* que dans tous les autres; parce que la

preſſion ſupérieure y eſt beaucoup plus grande, étant immédiatement au pied du Mont-blanc, ſur lequel il s'élève par un talus de glace de huit à neuf mille pieds : C'eſt auſſi ce que le fait démontre ; les fentes y ſont plus fréquentes, les chutes de glace plus conſidérables, les rochers chaſſés ſur les côtés plus grands & plus nombreux ; les glaces pouſſent du fond avec une incroyable vigueur ; nous avons vu qu'elles préſentoient l'aſpect d'un amas de Tours, d'une élévation & d'une groſſeur prodigieuſe.

Ce Glacier quoique le plus curieux de tous eſt le moins viſité ; il ſuffit pour cela que les premiers Anglois qui allérent aux Glaciéres n'ayent point penſé à l'examiner ; les payſans, qui ſont des animaux d'habitude, en auront depuis lors dégoû-

té tous les voyageurs ; ils ont leur petite liſte d'endroits à viſiter, dont ils ne ſe départiroient pas pour les plus preſſantes ſollicitations. C'eſt ainſi qu'un de nos guides nous diſoit, dans un épanchement de cœur, qu'il n'auroit pas ſouffert que nous allaſſions au *Montanvert* ſans marcher ſur la glace, qu'il auroit plutôt pris le parti de nous y porter. C'eſt ainſi que lorſqu'on eſt arrivé au bas du Glacier, près d'une groſſe pierre ſous laquelle un homme en rampant peut trouver place, & qui ſert quelquefois de lit aux chaſſeurs, ou d'azyle contre les orages, ils ont coutume de faire boire à la ſanté du Roi George, ſans ſavoir qui eſt ce Roi George, ou ſans s'informer ſi l'on eſt François ou Anglois. Le reſpect pour les uſages anciens eſt univerſel dans les campagnes ; c'eſt

qu'il tient à la pareſſe d'eſprit, & qu'elle y eſt plus grande que dans les Villes.

Nous avons vu comment un principe ſimple fourniſſoit une clef à laquelle venoient ſe réduire les différens points de vûe de toutes les Glaciéres, quelque diverſifiés qu'ils puſſent paroître. Une ſeule réflexion eût pu ſuffire pour démontrer ſa ſolidité; c'eſt que les glaces deſcendent juſqu'au bas de la vallée de *Chamouni.* Or le froid n'y eſt certainement pas aſſez grand pendant une partie de l'année pour qu'elles puiſſent y ſubſiſter; effectivement elles fondent ſans ceſſe, & forment pluſieurs gros ruiſſeaux. Puis donc que les glaces ſont toujours auſſi avancées dans la plaine, & qu'elles n'y diſparoiſſent jamais, il faut abſolument que de nouvelles glaces prennent perpétuel-

lement la place de celles qui se fondent, & par conséquent qu'elles soient poussées par celles d'enhaut. On ne peut donc guères se refuser à cette étonnante vérité, que cette vaste étendue de glace dure & solide chemine d'une seule piéce, que les fentes qui l'entrouvrent sont les pas ou les sauts par lesquels elle marche, & tend vers le bas; que cet Océan singulier a aussi son flux périodique & réglé; & que telle onde de glace qui est actuellement au sommet du Mont blanc, descendra insensiblement au bas de la Montagne, & arrivera à son tour au pied des Glaciers. Là métamorphosée en eau elle courra par mille détours jusqu'à la Mer reculée; elle traversera les rochers, les solitudes, les vastes Campagnes, les Villes peuplées. Arrivée à la Mer les vents & le reflux la pro-

meneront de plage en plage, elle descendra dans les profondeurs de l'Ocean, elle remontera à sa surface, elle passera d'une partie du Monde dans l'autre : Elevée enfin sur les ailes des vapeurs, par l'action du Soleil, elle sera agitée en l'air çà & là par les vents; elle y éprouvera les mêmes vicissitudes qu'elle aura éprouvées sur la terre & dans la Mer; jusqu'à-ce qu'elle soit peut-être de nouveau arrètée par les hauteurs du Mont blanc, & métamorphosée en glace.



CHA-



CHAPITRE XV.

De l'utilité des Monts de glace. Manière dont ils se forment & se perpétuent.

PAſſons maintenant à l'utilité de ces Montagnes ſtériles & inhabitables, qui occupent un ſi grand terrain ſur la ſurface du Globe; elle eſt aujourd'hui aſſez reconnue des perſonnes inſtruites pour qu'on pût ſe diſpenſer d'en parler; mais le commun des hommes eſt toûjours dans les mêmes erreurs. C'eſt ainſi que le *Mont Blanc* eſt appellé *Montagne Maudite* par des bonnes gens qui ne ſavent pas que cette Montagne Maudite fait la bénédiction, premiérement de tous les pays que l'Arve arroſe, & enſuite pour ſon *contingent* de tous

ceux que le Rhône parcourt jusqu'à la Mer. " Nous ne savons pas, me
„ disoit un de nos Guides, ce que les
„ Etrangers viennent admirer sur ces
„ Montagnes; pour nous nous les
„ trouvons bien hideuses & bien dé-
„ sagréables.„ Je crois qu'en effet les pauvres gens préféreroient à ces curieuses Glaciéres de bonnes vignes, dont ils n'ont pas un seul sep. C'est ainsi que ceux qui ont étudié la Philosophie sans être Philosophes demandent pourquoi de belles prairies ne prennent pas la place de ces affreux rochers, & de ces monceaux de glace? Ils ne pensent pas que si les Glaciéres devenoient des prairies, la plupart des prairies du reste du Monde deviendroient bientôt de tristes déserts, & des sables de Lybie. Supposons qu'en effet la Puissance Suprême applanisse ces hauts Rochers, que

les glaces disparoissent, que des campagnes viennent les remplacer. Les neiges qui auroient couvert ces campagnes pendant l'hyver, venant tout à coup à fondre au commencement du Printems, tout le plat pays seroit inondé. Les ardeurs de l'Eté survenant ensuite, les pluyes étant plus rares, l'évaporation plus considérable; toutes ces eaux débordées au Printems se dessécheroient en peu de tems, les riviéres disparoitroient, & ces Campagnes si délicieuses & si fertiles par les Fleuves qui les baignent, ne seroient bientôt plus que de tristes solitudes, entourées de marais infects, couvertes d'hommes & d'animaux languissants. Les lits de ces riviéres desséchés pendant la longueur de l'Eté se combleroient insensiblement; il est démontré que les creux les plus profonds de la terre

ſe rempliſſent à la longue, ſoit par les vents, les pluyes, ou peut-être les mouvemens diurne & annuel de la terre; les eaux donc recommençant à couler en Automne, & manquant un inſtant leur lit le manqueroient pour toujours, & ſe jetteroient de tous côtés ſans tenir de route certaine. C'eſt auſſi ce qui rend ſi dangereuſes & ſi fréquentes les inondations des riviéres dont le cours eſt irrégulier, & la quantité d'eau inégale.

Qu'à donc fait la Sageſſe Eternelle pour maintenir le lit des Fleuves toujours net & dégagé, & pour ménager aux hommes & aux campagnes des riviéres qui réſiſtent aux chaleurs de l'Eté? Elle a préparé ces reſervoirs de glace, vaſtes & profonds. Les neiges qui les couvrent ne s'écoulent point au Printems; elles s'uniſſent

s'unissent avec les glaces, qui durcies par les années, serrées étroitement ensemble, & se communiquant l'une à l'autre leur froidure, résistent aux premières chaleurs du Printems. Ainsi sont prévenues les inondations. (*) Les ardeurs du brulant Eté survenant ensuite, elles agissent sur ces masses de glace, elles en fondent peu à peu les extrèmités inférieures, & procurent ainsi aux riviéres une source perpétuelle, qui bien loin de tarir pendant les chaleurs, fournit au contraire une eau plus fraiche & plus abondante. Plus l'action du Soleil est violente, plus de force elle a pour fondre les gla-

(*) On peut observer ici l'utilité des Montagnes de hauteur inférieure, dont les neiges ne vont point jusqu'à l'Eté, mais se fondent cependant plus tard que celles de la plaine.

ces & grossir les riviéres ; sans que la provision puisse s'épuiser jamais. Le triste hyver arrivant ensuite peu à peu ; le Soleil s'inclinant à l'horison & perdant de sa force, l'évaporation diminuant, & les pluyes étant assez abondantes sur la terre ; la fonte des glaces cesse en même tems, (*) il n'en reste que ce qui est nécessaire pour servir de fondement à celles qui doivent se préparer pour l'année suivante ; & la provision recommence à se former.

Mais par quel moyen l'Etre Suprême a-t-il formé ces magasins de glace ? & comment les perpétue-t-il en plein air, malgré tous les efforts

(*) Le peu qui s'en fond continuellement même au sein de l'hyver, & qui sert à tenir le lit des riviéres toujours dégagé, est produit par le contact des glaces sur le *Sol* qui les porte, & ne va pas à la quatrième partie de la fonte d'Eté.

du Soleil ? Par le moyen le plus ſimple de tous, & par conſéquent le plus digne de lui. C'eſt en élevant le ſol de quelques pays à une hauteur, qui y rendant la colomne d'air plus courte, & par conſéquent les vapeurs qui le chargent moins denſes, diminue par cela même l'action du Soleil ſur ces vapeurs, & procure un degré de froid ſuffiſant. (*) Ce qui tombe en pluye dans la plaine eſt preſque toujours neige ſur ces hauteurs; on en peut juger par la pluye que nous eumes à *Valorſine*

L 2

(*) On reconnoît maintenant que l'air n'eſt chaud qu'à proportion des vapeurs qu'il contient. C'eſt ce qui explique le froid des hautes Montagnes quoique plus proches du Soleil, la chaleur des creux profonds de la terre, les chaleurs accablantes qui précédent la pluye, le froid du vent du Nord & la chaleur de celui du Sud, &c.

au milieu de Juillet, qui étoit neige épaiſſe ſur le *Montanvert.* Ces neiges accumulées ſur les Glaciéres fondent ſous les premiers rayons du Soleil; l'eau court alors ſur les monticules de la glace, & ſe précipite dans les fentes profondes qui l'entrecoupent. Le froid de la nuit ſurvenant enſuite, cette eau regèle, même au ſein de l'Eté, & s'incorpore avec la maſſe des glaces; alors elle a moins de facilité à fondre que lorſqu'elle étoit en neige. C'eſt ainſi que la proviſion s'augmente peu à peu, par cette double proprieté qu'a la glace de s'unir & de s'amalgammer l'une avec l'autre, & de fondre plus difficilement que la neige. Les pluyes douces du cœur de l'Eté courent également ſe précipiter dans les fentes de la glace, regèlent auſſi pendant la nuit & s'incorporent avec les glaces.

Et comme tout cela ne suffiroit pas pour fournir à tant de riviéres pendant la longueur de l'Eté, l'Etre Suprême y a pourvu d'une autre manière. L'excessive élévation des Glaciéres, en servant à former les glaces, sert aussi à arrèter les nuages au passage, lorsqu'ils courent en l'air chassés par le vent. Excepté dans les vents de Nord très vifs, l'on voit presque toujours le Mont Blanc entouré d'épaisses nuées, qui semblent attirées comme par un Aimant; ces nuées se fondent en rosée autour de la Montagne, tombent aussi dans les fentes, regèlent la nuit, & s'unissent avec les glaces. Accumulée peu à peu sur les hauteurs la masse des glaces pèse de haut en bas, comme nous l'avons vû; & tombe dans la plaine, où elle forme les *Glaciers*. Là le Soleil a enfin la force de fon-

dre les bords des glaces; de grosses riviéres coulent de toutes parts de dessous les *Glaciers*.

Tel est le méchanisme simple par lequel les mines de glace se préparent, s'accumulent insensiblement pendant l'hyver, se dépensent peu à peu pendant les ardeurs de l'Eté, & par lequel les eaux passent successivement de la Mer aux Glaciéres & des Glaciéres à la Mer, en arrosant les terres, sans que cette admirable vicissitude s'interrompe jamais. Le nom des *Glaciéres* est expressif. Les mêmes précautions que prennent les particuliers voluptueux pour se ménager quelques parcelles de glace pendant les chaleurs de l'Eté, les mêmes prend aussi la sage Nature pour conserver & maintenir les Monceaux de glace dont elle a besoin pour fournir sans cesse aux riviéres.

Elle a auſſi diſpoſé çà & là ſes Glaciéres pour les beſoins de ſes enfan ; Des Fleuves en partent en tout ſens, comme d'autant de points de réunion, & arroſent toute la ſurface du globe.

Au ſortir des *Glaciers* les riviéres courent longtems entre de profonds rochers qui les reſſerrent, & entre d'épaiſſes Forêts, dont la fraicheur & l'ombrage prévient l'évaporation, & les empêche de périr dès leur naiſſance ; juſqu'à-ce qu'ayant acquis aſſez de force par leur réunion, elles puiſſent ſe répandre & ſerpenter à l'infini dans les Campagnes.



CHAPITRE XVI.

Des Riviéres qui découlent de la glace. De l'Arve. Du Rhone. Des riviéres qui ne partent point de la glace.

TElle est la source commune des plus grands Fleuves, & de presque toutes les riviéres des pays élevés; le Rhin, le Rhone, le Pô, l'Aar, la Reuss, le Tésin, tous prennent leur source dans d'immenses Glaciers de Suisse ou d'Italie, formés peu à peu en hyver de la manière dont nous l'avons vû, & fondus peu à peu dans leurs extrêmités inférieures pendant les chaleurs de l'Eté. C'est ainsi que se forme l'*Arve*, cette riviére qui donne une si grande fertilité aux environs de Genève, & dont le limon devient en peu de tems

bonne terre, ſans aucune préparation. Elle eſt très foible à ſa ſource, mais les riviéres des Glaciers d'*Argentiére*, de *Montanvert*, des *Boſſons* la groſſiſſent en peu de tems. Elle eſt plus groſſe en Eté qu'en hyver, & cela doit être ainſi puiſqu'elle découle des glaces. Les Glaciers coulent plus abondamment le jour que la nuit; l'Arve au contraire paroît croître jusqu'au milieu de la nuit, & diminuer pendant le jour; la diſtance des Glaciers à Genève produit cette différence. Les inondations de l'Arve ſont dangereuſes, parce que ſon lit eſt aſſez étendu pour qu'elle puiſſe recevoir pluſieurs riviéres groſſies par les pluyes; & qu'il ne l'eſt pas aſſez pour qu'elle puiſſe ſe répandre en liberté, & écouler ſes eaux ſurabondantes ſans déborder. On l'a vûe quelquefois faire rebrouſſer le

Rhône bien avant dans le Lac, & mouvoir ſes moulins à rebours pendant plus de 24 heures.

Le Rhône feroit auſſi dangereux qu'elle; mais la vaſte ſurface du Lac dans laquelle il ſe répand conſume ſes inondations, & c'eſt ce qui le rend à Genève ſi doux, ſi paiſible, ſi peu redoutable pour les terres qu'il a voiſine. Sa plus grande hauteur eſt poſtérieure de quelques ſemaines aux plus grandes chaleurs; ſa plus grande diminution l'eſt également aux plus grands froids; il faut un certain tems avant que le baſſin du Lac ſoit rempli & évacué. On comprend qu'il doit être auſſi plus grand en Eté qu'en Hyver, de même que les autres Fleuves qui partent des Glaciers; & c'eſt par cette admirable économie que les pays élevés, qui ſouffriroient le plus de la ſécherèſſe

pendant les chaleurs de l'Eté, sont précisément ceux qui sont le plus arrosés pendant cette saison. La Providence leur a ménagé dans les Glaciéres les mêmes ressources qu'elle fait trouver à l'Isle *Ste. Helène* dans ses rosées, & à l'*Egypte* dans les débordemens du Nil.

Il est d'autres riviéres qui ont une origine différente. Ce sont celles qui naissent dans les pays plats ; elles se forment dans de vastes terres argilleuses qui ont, comme on sait, la proprieté de ne point donner passage aux eaux au travers de leur sein, & de ne les point laisser pénétrer dans l'intérieur de la terre, mais de les contenir à la surface. Dans la saison où le Soleil caché pendant longtems l'évaporation est presque nulle, & les pluyes & les brouillards très abondants, les eaux s'accumu-

lent insensiblement dans de grands Marais, elles commencent à couler en petits ruisseaux, elles font mille & mille détours dans les plaines, elles reçoivent dans leur route une infinité de ruisseaux formés de la même manière, & ne doivent enfin leur force & leur grandeur qu'au nombre prodigieux de pareils filets qu'elles recueillent, & à la vaste étendue des terres argilleuses sur lesquelles elles courent. C'est ainsi que j'ai vu la Seine se former & s'accroitre sur les confins de la Champagne & de la Bourgogne, serpenter à l'infini dans les terres glaises, promener lentement ses nombreux détours, ramasser dans sa marche un grand nombre de petites riviéres, & ne traverser presque que des terres argilleuses & marneuses dans la Champagne, la Brie, les environs de Pa-

ris, & les confins de la Normandie. L'eau qui ſe perd dans l'intérieur de la terre eſt peu conſidérable ; l'évaporation en diſſipe très peu, d'ailleurs ces riviéres coulent très lentement. On comprend qu'elles doivent être beaucoup plus grandes en Hyver qu'en Eté, puiſque ce ſon les pluyes, les brumes, & l'abſence du Soleil qui les produiſent. Elles ſont très peu de choſe pendant les chaleurs, & ſont beaucoup plus ſujettes à manquer que celles qui partent des Glaciers.



CHA-

CHAPITRE XVII.

De la question si les glaces augmentent ou diminuent ?

On a souvent demandé si la masse des glaces augmentoit ou diminuoit ? D'un côté c'est une tradition constante que les anciens habitans de Chamouni alloient, dans six heures de tems, à *Col Mayor* ou *Cormayeu*, dans la *Val d'Aoste*, par une route que les glaces occupent maintenant derrière le *Montanvert*. D'un autre côté il est constant qu'une partie des glaces de Chamouni fondit en 1706; & lorsqu'on examine les rocs parallèles du *Dru* & du *Montanvert*, on y apperçoit des traces qui semblent indiquer que les glaces de la Vallée intermédiaire mon-

toient autrefois beaucoup plus haut qu'elles ne ſont actuellement. On peut donc conclure de ces obſervations contraires que la proportion des Etés aux Hyvers, & des Hyvers aux Etés variant continuellement, mais ſans ſouffrir jamais de bien grandes altérations, la quantité des glaces doit ſubir le même ſort; elle peut varier d'année en année, mais elle doit être aſſez uniforme en prenant pluſieurs années à la fois. Ce qui l'augmente c'eſt la longueur & l'humidité des Hyvers; ce qui la diminue c'eſt la longueur & la ſécheresse des Etés. Plus les neiges d'Hyver ont été conſidérables; plus auſſi, d'après nôtre principe, elles deſcendent avant dans le plat pays, & par conſéquent plus elles ont de facilité à fondre pendant les chaleurs de l'Eté, puiſque c'eſt uniquement l'élévation

du terrain qui les maintient en glace. Réciproquement plus les chaleurs de l'Eté ont été longues & brulantes, & ont diminué la quantité des glaces; plus auſſi l'hyver ſuivant a de facilité à réparer cette perte, & à combler les eſpaces vuides. D'une part le ſimple aſpect du Lac de glace & du Mont blanc prouve clairement qu'aucun Eté, quelque long & quelque ardent qu'il puiſſe être, n'a jamais pû, & ne pourra jamais détruire cet amas prodigieux de glaces entaſſées; & qu'à moins de quelque grande révolution dans la machine entière du Monde, du changement de place de l'Ecliptique, de la Mer couvrant ſucceſſivement toutes les terres, de Volcans allumés ſur les ſommités du *Mont blanc* &c., la maſſe de glaces qui couvre cette Montagne n'a jamais diſparu dès la for-

mation du Globe. D'une autre part le ſimple aſpect de la vallée de *Chamouni*, de cette plaine fertile & parfaitement unie, prouve auſſi clairement que depuis un grand nombre de ſiècles les glaces n'ont point endommagé la vallée, & paſſé les bornes qu'elles ont actuellement. Or cette vallée eſt immédiatement au pied du Mont blanc, rien ne la met à l'abri de ſes irruptions; la maſſe entière du Mont pêſe ſur les Campagnes fertiles, & ſa pente rapide de douze mille pieds ſemble d'inſtant en inſtant prête à les combler de ſes glaces. Si donc les glaces augmentoient ſans ceſſe, combien de fois depuis plus de quatre mille ans auroient-elles dû engloutir cette Vallée? Cependant c'eſt ce qui n'arrive point. *Le Glacier des Boſſons*, par où les glaces ſe dégorgent, a ſes limites aſſignées, & ne

les paſſe jamais. C'eſt que la nature elle-même a mis une impoſſibilité à ſes progrès. Le ſol de la vallée de Chamouni eſt trop bas, comme nous l'avons vu, pour que les glaces puiſſent s'y maintenir pendant la plus grande partie de l'année. A meſure donc que ſe formant dans le haut elles pèſent vers le bas, & deſcendent dans la plaine; à meſure auſſi elles y fondent; & plus il s'en forme, plus il s'en fond.

Ainſi ſe réſoud une objection aſſez ſpécieuſe. On dit que puiſque les Glaciéres ont pu ſe former, il faut que les neiges d'hyver l'ayent emporté ſur la fonte d'Eté; & que la même cauſe ſubſiſtant toujours doit les accroître ſans ceſſe. Mais il eſt aiſé de répondre que la ſimple élévation du terrain a formé les premières glaces. Que ces glaces accumu-

lées ſur les hauteurs ont du peſer vers le bas. Que cette preſſion a dû être proportionnée à la quantité des glaces. Qu'arrivées à une certaine profondeur les glaces ont dû y fondre ſans ceſſe. Que tout ce qui réſulte de leur plus grande accumulation pendant l'hyver eſt une plus grande preſſion, une chute plus profonde dans la plaine, & par conſéquent une plus grande fuſion dans les Etés ſuivants. Qu'on a déterminé à quelle hauteur les glaces pouvoient ſubſiſter pendant toute l'année ſur les Montagnes; ſavoir à 2400 Toiſes ſous la ligne, & à 1500 ou 1600 dans nos climats: Qu'il y a donc impoſſibilité Phyſique à ce qu'elles envahiſſent jamais le plat Pays.

Tout ceci peut s'appliquer aux Glaciéres des différens Pays. Il n'eſt pas

impoſſible que quelque petit Vallon très élevé, entouré de toutes parts de hautes Montagnes, comme celui du Montanvert, ait été inſenſiblement comblé par les glaces; mais que l'aſſemblage entier des Glaciéres s'accroiſſe ſans ceſſe en largeur & en hauteur, comme on l'a dit, & s'empare des Vallées fertiles, c'eſt ce qui eſt abſolument impoſſible. Si cela arrivoit aux Glaciéres de Suiſſe & d'Italie, la même choſe arriveroit auſſi à celles de Suède & de Norwège, & aux Cordeliéres du Pérou; ce qui n'y arrive cependant point. Les Riviéres qui partent des glaces devroient augmenter ſans ceſſe, à meſure que s'augmenteroient les reſervoirs qui les produiſent; ce qui n'arrive point non plus. Leur lit démontre qu'elles ont toujours été à peu près les mêmes, & ſembleroit plutôt prouver leur diminution.

On objecte des Vallées entiéres englouties par les glaces. Mais ces faits font ils bien certains ? Les glaces n'ont-elles point rendu d'un côté ce qu'elles ont envahi d'un autre ? La chûte accidentelle de quelques rochers ne leur a-t-elle point frayé un paſſage qui leur étoit fermé auparavant ? Les obſervations n'ont-elles point été faites après une ſuite d'années humides ? Enfin n'a-t-on pas des obſervations contraires ? L'Auteur ingénieux & profond des *Recherches ſur le Baromêtre appliqué à la meſure des hauteurs*, Ouvrage dans lequel on trouve des vûes ſur une grande partie de la Phyſique, & un modèle de marche à ſuivre dans cette ſcience, eſt monté à différentes repriſes ſur un vaſte *Glacier* du Faucigni, où aucun Etre vivant n'avoit pénétré avant lui, ſinon peut-être

les Aigles du Pays; il y a trouvé dans ſon dernier voyage la ſurface entiére des glaces moindre de pluſieurs toiſes qu'il ne l'avoit trouvée précédemment. D'un autre côté l'Auteur de la *Deſcription des Glaciéres de Suiſſe*, qui défend vivement l'opinion de l'augmentation des glaces, allégue à ce ſujet l'exemple des Glaciéres du *Grindelwald*, qui ſemble donner une concluſion préciſément contraire. „ Cet amas de gla-
„ ces, dit l'Auteur, a envahi des
„ Vallées..... On voit encore le
„ ſommet de Meléſes bien conſervées
„ ſortir de deſſous la glace..... Il
„ fondit en entier en 1540..... Ac-
„ tuellement il eſt plus petit qu'il n'ait
„ été depuis pluſieurs ſiècles.......
„ On voit à ſon extrêmité un em-
„ placement aride d'environ cent pas,
„ qui paroît avoir été abandonné par

„ les glaces". L'expérience vient donc encore à l'appui de nos raiſonnements. Les glaces peuvent croître pendant pluſieurs années de ſuite, ſans qu'on ſoit en droit d'en rien conclure ; un petit nombre d'Etés très chauds peut en fondre une grande quantité, & rétablir l'équilibre. Ainſi donc les paiſibles habitans des Montagnes peuvent vivre ſans inquiétude, & ne point craindre de voir leur heureux Pays englouti par l'Océan glacé qui pend au deſſus de leur tête ; & les habitans des Pays éloignés n'ont point à craindre non plus que les Fleuves qui font leur vie & leur bonheur viennent jamais à tarir ; que les reſervoirs de la Nature ſe détruiſent ; que ſon Ouvrage ait le même ſort que les Ouvrages des hommes, & que ce mobile du Syſtême du Monde vienne à man-

quer avant que tous les autres manquent en même tems.



CHAPITRE XVIII.

Des plus hautes Montagnes du Globe. Du Pic de Ténériffe. D'un paſſage de Mr. De B.

NOus avons vû que la ſimple élévation des Glaciéres les rendoit *Glaçiéres*. La hauteur du *Mont blanc* eſt difficile à déterminer. La meſure du Baromètre qui ſeroit la plus ſure de toutes eſt impraticable, puiſque la Montagne eſt inacceſſible. De légéres inexactitudes dans les meſures Géomètriques peuvent donner de très grandes différences; vû ſurtout le défaut d'une Montagne dans les environs d'où l'on puiſſe voir le *Mont blanc* ſous ſon vrai point de vûe.

vûe. Il se présente par tout, même sur le *Brevend* en fuyant, & sous une hauteur bien inférieure à celle qu'il a véritablement. Quoi qu'il en soit *Mr. Fatio de Duillier* lui donne 2426 toises d'élévation au dessus de la Mer. Les observations de *Mr. Deluc* ne lui en donnent que 2391 *Mr. Micheli* donne 2750 toises au *St. Gothard. Mr. De la Condamine* en donne 3220 au Mont *Chimboraco* dans le Pérou, & ce n'est probablement pas la sommité la plus élevée des Cordiliéres. *Le Pic de Tenériffe* a passé longtems pour la plus haute Montagne du Globe. *Mr. Hubner* avec son exactitude ordinaire lui donne 20274 pieds de haut, pouce par pouce ; c'est ainsi, comme le dit *Mr. De Voltaire*, qu'il nous apprend que Jupiter enleva Europe 1300 ans avant Jesus-Christ, jour pour jour.

Mr. Hubner ajoute enſuite que ces 20274 pieds font près de cinq lieuës; rendons lui la juſtice de croire qu'il a voulu dire cinq quarts de lieuë.

La hauteur du Pic de Ténériffe a été déterminée par le Père *Feuillée* à 2213 toiſes, & réduite par Mrs. *Bouguer* & *la Condamine* à 2070. La formation de cette Montagne eſt très difficile à expliquer. Toutes les hypothèſes ordinaires échouent ici. Que l'on ait recours à des Déluges univerſels, qui ayent ſillonné la ſurface du Globe; ou à l'éboulement des terres & pierres molles, qui auroient laiſſé iſolés en l'air les rocs qui n'auroient pu s'affaiſſer; ou à des Volcans dont les torrens de matière entaſſés par couches les uns ſur les autres, auroient à la longue formé les Monts en pain de ſucre; ou à la marche ſucceſſive des

Mers, dont les courants auroient creusé les Vallées, & élevé les Montagnes. Rien ne rend une raison satisfaisante de cet énorme rocher, isolé au milieu des Mers, à une si grande distance des autres Montagnes. La dernière hypothèse qui a été soutenue avec le plus de complaisance paroît ici la moins probable. Le Pic de Téneriffe est actuellement entouré de la Mer; il faudroit donc pour que la Mer l'eût formé qu'elle eût été autrefois dans le même endroit élevée d'une lieue au dessus de son niveau actuel; ce qui paroit impossible. (*)

Le Philosophe Poëte à qui l'on est

(*) Ceci ne détruit point ce que nous avons dit ailleurs des chaînes de Montagnes très-éloignées de la Mer, disposées en angles saillants & rentrants; & de ce qui ne résulte.

redevable de l'Hiſtoire Naturelle tombe rélativement à la hauteur des Montagnes dans des légéres inexactitudes qui ne lui ſont pas ordinaires (†).
„ Les plus hautes Montagnes de Suiſ-
„ ſe, dit-il, ſont élevées d'environ
„ 1600 toiſes au deſſus du niveau
„ de la Mer plus que le Canigou
„ qui eſt une des plus hautes des
„ Pyrenées " & il cite à ce ſujet l'hiſtoire de l'Académie (1708 page 24.) S'il a voulu que les Alpes de Suiſſe, ayant 1600 toiſes de haut, ſont plus élevées que le Canigou qui eſt une des plus hautes Montagnes des Pyrenées (comme ce paroit être l'idée de l'hiſtorien de l'Académie,) il s'en faut de beaucoup qu'il ait accuſé juſte ſur la véritable hauteur des Alpes de Suiſſe; nous avons vû

(†) Preuves de la Théorie de la terre; Article IX. des inégalités du Globe.

que le Mont Blanc avoit environ 2400 toiſes de haut, & le St. Gothard 2700. Si au contraire, comme les expreſſions de Mr. De B. ſemblent l'indiquer, il a voulu dire que la hauteur des Alpes excédoit de 1600 toiſes celle du Canigou, il ſe contredit lui-même formellement quelques lignes plus bas. La hauteur du Canigou a été déterminée par Mr. *Caſſini* à 1440 toiſes. Les Alpes auroient donc de l'aveu de Mr. De B. 3040 toiſes de haut; mais il dit enſuite „ que les Montagnes d'A-
„ ſie & d'Afrique ſont plus élevées
„ que celles de l'Europe, & que
„ les plus hautes de toutes ſont cel-
„ les de l'Amérique Méridionale,
„ ſur tout celle du Pérou, qui ont
„ juſqu'à 3000 toiſes de hauteur au
„ deſſus du niveau de la Mer". Ainſi donc les Cordiliéres ſeroient

tout à la fois égales, & beaucoup plus hautes que les Alpes de Suisse. Il ajoute ensuite „ que le Pic de „ Ténériffe a près d'une lieuë & „ demi de hauteur “. Il a donc près de 3600 toises, & par conséquent près de 600 toises de plus que les Cordiliéres „ qui sont les plus hau- „ tes Montagnes de la terre. „ D'ailleurs le Pic de Ténériffe n'a que 2070 toises. Mais que sont ces légéres erreurs dans un Ouvrage qui embrasse toute la nature, depuis la formation des Globes jusqu'à l'Anatomie des derniers Animaux, & qui la peint dans un style digne d'elle?

On peut observer dans la hauteur des Montagnes l'esprit d'économie & de régularité de la nature. Cette hauteur est suffisante, comme nous l'avons vû, pour former çà & là des *Glaciéres*, & fournir pendant

l'Eté des riviéres aux Pays elevés ; mais elle n'eſt pas aſſez grande pour nuire à la rondeur de la terre, & à la régularité de ſes mouvemens. En donnant environ 3000 toiſes aux plus hautes Montagnes, & près de 1800 à la plus grande profondeur de la Mer, les inégalités du Globe ne ſeroient jamais à ſon diamètre que dans la proportion de 1 à 1500; ce qui répondroit à des rides d'un quart de pouce dans un Globe de plus de 30 pieds de diamètre.

Le même eſprit d'économie s'obſerve dans l'obliquité de l'Ecliptique: Si le Soleil eùt parcouru conſtamment la ligne Equinoctiale, les climats brulés de l'Equateur euſſent été inhabitables ; les deux Zones Glaciales, la moitié des Zones temperées l'euſſent été également, jamais la chaleur n'y eût été aſſez grande.

pour produire des Plantes. L'Aſtre du jour s'incline ſucceſſivement de 23 degrés & demi des deux côtés de la terre. La chaleur devient ſupportable ſous la Ligne. Le Soleil élevé tour à tour de 23 degrés & demi au deſſus de chaque Pole donne un Eté à la Suède, à la Ruſſie, au Nord de l'Aſie &c. Les Arbres les plantes croiſſent; l'hyver eſt un peu plus rigoureux; mais les hommes ont des bois & des vivres, & peuvent ſe mettre à l'abri des injures de l'air. Si l'inclinaiſon du Soleil ne va pas à 45 degrés, comme on ſembleroit pouvoir le déſirer, ſans doute que la Sageſſe Suprême n'a pas voulu le permettre pour de bonnes raiſons. Du reſte tant que les plus beaux Pays de l'Europe, la France, l'Italie, & à plus forte raiſon ceux des autres parties du Mon-

de auront un ſi grand nombre de places déſertes, ne nous plaignons point de la nature qui ne nous a pas ménagé aſſez de terres habitables; plaignons nous des vices des hommes, & des défauts des Gouvernemens.



CHAPITRE XIX.

Des Glaciéres des autres Pays. Productions des Glaciéres. Digreſſion ſur les criſtaux.

LEs Glaciéres de Savoye ſont ſoigneuſement viſitées par les Anglois qui paſſent par Genève. On demandera peut-être ce qui les diſtingue de celles des autres Pays? En général les Phénomènes ſont preſque par tout les mêmes; ce ſont par tout de vaſtes monceaux de glace, du pied

desquels découlent de gros ruisseaux ; les points de vûe peuvent varier selon la position des rochers qui soutiennent les glaces ; mais tous peuvent se réduire à notre hypothèse de la pression supérieure. On observera constamment les grosses ondes de glace, les fentes latérales, les Rochers chassés sur les côtés dans les vallons glacés enfermés de Montagnes, où la pression supérieure peut s'exercer ; on trouvera au contraire les glaces unies dans les endroits où elle ne peut avoir lieu. On a remarqué que les Montagnes de Suisse, dont le sommet avoit moins de 1500 toises, perdoient entiérement leurs glaces pendant les chaleurs de l'Eté, & que celles qui passoient cette hauteur les gardoient quelquefois jusqu'à leur pied pendant toute l'année. Ce seroit ici une nouvelle démonstra-

tion de notre hypothèse, si elle avoit besoin d'autres argumens. Les glaces ne peuvent couvrir entiérement certaines Montagnes pendant toute l'année, & disparoître au sommet de celles qui sont moins élevées que parce que dans les premières elles pèsent continuellement de haut en bas, à mesure qu'elles se forment.

Les Glaciéres du *Grindelwald*, du Mont *Grimsel*, du *St. Gothard* sont plus considérables que celles de *Chamouni*; mais la proximité de Genève, la sureté & la facilité de la route (*) l'aisance & les commodités de *Chamouni* qui est au pied même des Glaciéres, la *bonhommie* des habitans opposée à la rudesse & à la ra-

(*) Ce n'est pas celle que nous avons décrite, c'est celle qui nous reste à décrire.

pacité des *Grindelwaldois*, la vûe du Mont blanc; qui est probablement la plus haute pyramide qu'il y ait au Monde, rendent ces dernières bien préférables.

Il feroit à fouhaiter qu'il y eût à Chamouni quelqu'un qui pût obferver les Glaciéres pendant une fuite d'années, & comparer leur marche & leurs viciffitudes avec les obfervations météorologiques; la pofition du Bourg feroit extrèmement commode pour cela, cependant l'on tire peu de lumiéres des habitans. Il faudroit marquer précifément quelles font les bornes & l'afpect fucceffifs des différents Glaciers? en quel tems ils s'avancent ou retrogradent, & quelles font les années les plus remarquables à ces deux égards? Il faudroit examiner quand les fentes & les chutes des glaçons font plus

considérables ? Quelles altérations subissent les riviéres qui découlent des Glaciers ? Quelles sont les différentes hauteurs du Lac de glace ? ce que l'on pourroit observer dans les rochers latéraux. Il faudroit essayer de placer des fardeaux sur les grosses ondes du *Glacier des Bossons*, & voir quand & comment ils seroient renversés ? Il faudroit examiner si la glace étant *idioélectrique*, ces vastes monceaux de glace ne donneroient aucuns phénomènes dans les Tempêtes, &c. &c.

Le voisinage des Glaciéres a des influences nuisibles à la santé ; mais elles se font plutôt sentir à quelques lieues de distance, comme à *Salenche*, qu'au pied même des Montagnes, à *Argentiére*, à *Chamouni* où l'air est très sain.

Le roc perpendiculaire du Glacier

de *Montanvert* contient une mine d'or que la chute des glaçons, ou plus probablement la ſtérilité de la mine, ont contraint d'abandonner. L'Arve charrie un nombre de paillettes aſſez conſidérable, qu'elle recueille ſans doute dans les mêmes endroits.

Les Glaciéres de *Chamouni* produiſent des Criſtaux, mais moins abondants, & moins beaux que ceux de *Fisbach* & du *St. Gothard.* C'eſt ordinairement au pied des rocs en *Eguilles*, & au deſſus de la vallée de glace que les Payſans les cherchent avec mille dangers. Des veines blanches & bleuâtres, un aſpect luiſant, des filets d'eau ſont leur trace. Ils frappent le rocher; ſi un ſon creux leur répond; la pierre eſt briſée, & le Criſtal ſe trouve en branches hexagonales,

adhérentes l'une à l'autre comme les cellules d'Abeilles, & terminées en pointes de diamant. On a ſouvent diſputé ſur la formation des criſtaux. Ariſtote les attribuoit à une glace fixée par les ſeules forces de la nature, & l'erreur étoit aſſez pardonnable en voyant les Criſtaux ſe trouver preſque toujours dans les Monts de glace, & les Monts de glace être des Criſtaux perpétuels. Les Modernes ont recours à une lente aggrégation des principes mineraux homogènes qui conſtituent le criſtal, (& l'aggrégation doit être très-lente en effet, puiſque les mines de criſtal une fois évacuées ne ſe repeuplent jamais.) Il faut avouer que cette explication n'eſt guère plus heureuſe que celle d'Ariſtote. D'abord on ne comprend point quels ſont ces principes qui forment

les criſtaux ; ſont-ils criſtaux eux-mêmes ; ou une ſimple combinaiſon des quatre élémens d'Ariſtote ? & dans ce cas a-t-on analyſé le criſtal dans ces principes ? De plus on ne comprend pas mieux comment dans le ſyſtème actuel de l'Univers ces principes ont pû ſe réunir en maſſes dures, diaphanes, ſi parfaitement homogènes ? Il eſt vrai que le criſtal ſe trouve dans une eſpèce de matrice, ou pierre quartſeuſe qui ſemble tenir le milieu entre le roc & le criſtal ; mais comme le criſtal eſt entiérement diſtinct de la matrice, qu'il eſt ſouvent iſolé dans la caverne, ou ſur un lit de ſable très fin ; cela ne donne aucune lumiére ſur ſa formation, ni ſur ſes branches hexagonales, ni ſur ſon extrêmité piramidale &c.

On allégue encore les corps étran-

gers, insectes, ou végétaux qui se trouvent quelquefois dans le cristal, & qui prouvent manifestement qu'il a été autrefois dans un état de fluidité. Mais cela même prouve que si le cristal s'est consolidé, c'est dans un autre ordre de choses que celui dont nous sommes les témoins; car de quelle manière ces plantes ou ces insectes auroient-ils pu pénétrer dans l'intérieur du roc qui contient le cristal, que l'on ne peut quelquefois briser qu'avec les plus grands efforts? Ces corps étrangers ne sembleroient-ils pas plutôt favoriser l'opinion d'Aristote? (*) Si l'on supposoit avec quelques personnes que le Monde

(*) On ne peut expliquer en particulier par cette lente aggrégation, comment une assez grande quantité d'eau se trouve quelquefois renfermée dans l'intérieur du cristal.

CHAPITRE XX.

Suite de la route de Chamouni à Genève. Salenche & ses habitans. Nan d'Erpenaz. Cluse, ses Domes de bois & ses Horlogers. Détours de l'Arve. La Bonneville. Genève.

APrès avoir séjourné si peu de tems dans un Pays qui eût demandé des mois d'observations, nous partimes de *Chamouni* le 23 Juillet, & le peu d'importance des objets qui nous restent à décrire, (peut être la disette d'idées) nous obligeront à nous borner à la forme de Journal. Dans les voyages d'abord on a trop d'idées, puis on n'en a pas assez. L'esprit frappé tout d'un coup de la nouveauté des objets, mille étincelles jaillissent de ce choc.

Insensiblement le corps se fatigue, & la vigueur de l'ame s'en ressent; alors la nouveauté des objets nuit plutôt que d'être utile; la *Judiciaire* s'embarrasse, l'*Intellect* devient *obtus*; l'ame se borne enfin à pourvoir aux besoins du corps, à sa sureté, à ses petites commodités. Pour qu'un voyage de longue haleine fut bien fait, il faudroit que le voyageur séjournat dans chaque endroit tout le tems nécessaire, premiérement pour bien voir, & ensuite pour laisser reposer sa tête. Il n'est presque point de récits de voyage où l'on ne voye encore plus d'impatience de finir que dans les Romans de l'Abbé *Prevost*.

Partis de *Chamouni*: Arrivés au pied du *Glacier des Bossons*, nous admirons les vastes débris de rocs & de glaçons qui l'environnent, les

Tours de glace, le mur glacé qui s'élève d'une ſeule piéce juſqu'aux deux tiers du Mont blanc. Ce ne ſera qu'en ſuivant ſes bords qu'on pourra eſpérer de parvenir au ſommet de la Montagne, ſi jamais la choſe eſt poſſible. Nous paſſons la riviére qui découle du Glacier dans un mauvais paſſage.

Nous voyons l'Arve s'engouffrer entre des rochers qu'un homme agile & courageux peut franchir d'un plein ſaut.

Nous paſſons au pied d'un rocher iſolé très remarquable. Sa face perpendiculaire eſt deſſinée des couleurs les plus vives & les plus groteſques. Il préſente l'aſpect d'un immenſe Four de campagne. L'ame cherche à déviner ce qui s'offre à elle juſqu'au moment où elle eſt au pied du rocher.

Arrivée à *Cerves* Village champêtre : L'aſpect de ce lieu dénote une ancienne cataſtrophe, & la tradition la confirme. Des rocs détachés, une vieille Tour, des marécages ſont les reſtes d'une Ville & d'un Lac exiſtant autrefois dans cet endroit, & qu'une Montagne engloutit.

Nous découvrons tout à coup le fertile pays de Salenche ; il nous rappelle le Bourg de *Finio.* L'Arve court entre deux Montagnes qui s'abaiſſent par une pente précipitée, & ſont coupées bruſquement à plomb au bord de la riviére. Les champs & les prairies ſemblent ſuſpendus en l'air, & prêts à verſer au fond de l'eau.

Nous appercevons ſur la droite une caſcade frappante. Un gros ruiſſeau tombe du Mont perpendicu-

laire, & eſt arrêté au milieu de ſa chute par une roche en forme de coquille. L'eau ſe briſe ſur le roc, coule des deux côtés de la coquille, & arrive au bas par une double caſcade, qui offre en grand un ſpectacle que les hommes ont bien de la peine à rendre en petit.

Nous voyons çà & là quelques Maiſons de campagne des bons Bourgeois de *Salenche*; elles ſont conſtruites en pierre, & nous paroiſſent des édifices opulents après tant de cabanes de bois.

Mauvais moment pour nôtre Caravane : Nous cherchons le Pont d'Arve où il n'eſt pas, & nous croyons pendant quelque tems que la riviére l'a emporté.

Nous appercevons avec plaiſir un Pont de pierre d'une ſeule Arcade de 80 pieds.

Nous faiſons nôtre entrée dans la Capitale du *Faucigni.* (*) Nous connoiſſons que nous ſommes dans une Ville, & que nous approchons des Peuples policés. Nous trouvons moins d'honnêteté, moins d'hoſpitalité, *le tien* & *le mien* mieux marqués, les petits Bourgeois *rogues* & railleurs; les artiſans ſombres & avides, les Auberges déſagréables, &c.

Nous parcourons la Ville; un gros ruiſſeau la traverſe ſur lequel il y a plus de Ponts de pierre que ſur la Seine à Paris; preuve de la richeſſe de la Ville, ou de l'eſprit laborieux des

(*) D'autres veulent que ce ſoit la *Bonneville*; & ils alléguent de fortes raiſons, c'éſt à la Bonneville qu'eſt le grenier à ſel, c'eſt là que loge le Receveur du Roi. D'autre part le Chapitre de Chanoines ſiége à Salenche. La queſtion eſt très épineuſe.

des habitans. *Salenche* produit des marchands colporteurs, qui parcourent la Suiſſe & l'Allemagne avec des travaux infatigables. Lorſqu'une patience à toute épreuve & la plus exacte frugalité leur ont fait acquérir une petite fortune, ils ſe hâtent de l'apporter dans leur Patrie, au fond de leurs Montagnes.

Nous entrons dans la grande Egliſe. L'Autel eſt ſoutenu par des colomnes torſes d'un beau rouge, qui feroient un grand effet ſi elles étoient d'autre matière que de bois.

Tout le Peuple eſt en mouvement. Nous en apprenons la raiſon; l'on avoit fondu 5 cloches, il s'agiſſoit de les bénir; la Bourgeoiſie ſe préparoit à prendre les armes pour cette importante opération.

Nous trouvons à Salenche un Capucin homme d'eſprit, (comme il

y en a dans tous les Etats.) Il nous fait tout voir hormis son Eglise. Il nous dit avoir traversé sur la glace de la *Cité d'Aoste* à *Chamouni* dans 14 heures de marche.

Nous arrivons au *Nan d'Erpenaz* ou *Pissevache* de Salenche, car ce beau nom paroit universellement consacré. Le saut est plus grand que celui de *Narni* si vanté par les voyageurs, mais le torrent qui se précipite est trop peu considérable. L'air le divise dans sa chute, par le même méchanisme qui fait que les épaisses nuées tombent en gouttes de pluye, & non en une seule masse d'eau. Le ruisseau est presque entiérement évanoui avant que d'arriver à terre.

Auprès de la Cascade, dans le rocher perpendiculaire se voyent de grands cercles jaunâtres concentri-

ques, placés à l'oppoſite les uns des autres; de la même manière que ſi l'intérieur du rocher eût été coupé par le milieu, & ouvert comme les deux hémiſphères d'une Mappemonde.

Nous entrons dans *Cluſe*, qui doit ſans doute ſon nom à ſa poſition. Elle eſt ſituée à l'embouchure d'une haute chaîne de Montagnes, qui ſemblent s'être entr'ouvertes pour laiſſer à l'Arve un étroit paſſage, par où elle s'échappe avec bruit. (*)

(*) Peut-être trouvera-t-on cette Etymologie auſſi bien fondée que ce que dit certain Auteur moderne ſur l'origine des Armoiries des François. Les premiers Francs, dit-il, qui ſortirent en armes de leur pays gravérent ſur leurs Etendarts une Abeille, image de leur multitude & de leurs émigrations guerriéres. Les beaux Arts étant alors très imparfaits, & les Peintres fort peu habiles, l'Abeille ſe trouva deſſinée ſi groſſiérement qu'on les accuſa d'avoir pour Enſeigne un cra-

Clase n'offre qu'une grande ruë assez mal bâtie. Nous sommes surpris d'y trouver des grands Domes de bois enfumé, pareils à ceux de Genève. Il est surprenant qu'une aussi maussade invention se soit, je ne dis pas essayée, car qu'est-ce que les hommes n'essayent pas ? mais perpétuée pendant si longtems. Tout au plus pourroit-elle être utile aux Négociants qui occupent le bas des Maisons, à qui elle donneroit une plus grande clarté pour leurs étoffes ; mais comme eux-mêmes ne trouveront peut-être pas cette raison convenable, nous ne pouvons qu'inviter nos chers Concitoyens à renoncer à ces Domes peu élégants,

---

crapaud ; eux pour se justifier d'une aussi odieuse accusation dessinérent l'Abeille si menue qu'elle devint une Fleur de Lys.

difpendieux, dangereux, qui embraferont tôt ou tard une partie de la Ville, & à y fubftituer des Voutes en pierre, pareilles à celles de leur Doüane, ou de la grande rue de Berne; le Public & les propriétaires des Maifons y gagneroient.

Clufe contient, dit-on, plufieurs Horlogers. C'eft une reffource réelle pour une Ville comme Genève, qui n'a que des hommes & point de terres : Mais dans tout pays où le nombre des hommes n'excède point celui des terres à labourer, les ouvriers qui ne font pas d'un abfolu néceffaire font pernicieux.

Au fortir de *Clufe* nous paffons fous de grands rochers, taillés à pic & couronnés de bruyéres, où un petit nombre de Clufiens défit, dit-on, une Armée de François; mais fi l'on

veut être crédule, il n'eſt point de petit Bourg qui n'ait quelque hiſtoire pareille à raconter.

L'horiſon s'étend, les Montagnes s'éloignent, nous ſommes au centre d'une plaine arrondie de 4 lieuës de diamètre, entourée de toutes parts de Montagnes. L'Arve que nous n'avons pas perdu de vûe depuis *Argentiére* commence à s'éloigner, & à s'égarer dans les plaines; elle ſemble chercher à prolonger ſon Empire avant que de ſe perdre dans le Rhone. Nous obſerverons ici, en paſſant, que les riviéres tendent ſans ceſſe à augmenter leurs détours & leurs ſinuoſités dans les terres; parce qu'elles rongent perpétuellement dans les angles, & qu'elles ne cauſent aucun dommage dans les terres où elles courent en droite ligne. Tout pro-

priétaire donc dont la poſſeſſion eſt à l'angle d'une riviére, eſt aſſuré d'avoir à lutter contre elle juſqu'à-ce que l'angle ſoit effacé, & que la riviére coure en droite ligne. Ce n'eſt pas ſans raiſon que les choſes ſont diſpoſées ainſi; une riviére qui courroit directement juſqu'à la Mer ſeroit d'une bien petite utilité, ſouvent à ſec, jamais navigable. Ce n'eſt qu'à proportion de leur marche lente & de leurs nombreux détours que les Fleuves fertiliſent les campagnes; c'eſt ce qui rend ſi délicieux les environs de Paris, où l'on voit l'Oyſe, la Marne, la Seine ſerpenter à l'infini; où l'on voit celle-ci faire 15 lieuës pour gagner St. Germain, qui n'eſt pas à quatre lieuës de Paris, & près de quatre vingt

dix pour gagner Roüen, qui n'en eſt qu'à 25 lieuës.

Nous arrivons à la *Bonneville* après avoir traverſé un beau Pont de pierre de plus de 500 pieds. La Ville eſt médiocre à tous égards; un Couvent ſeul a un petit air élégant. La *Bonneville* a deux Chateaux dont l'un ſert de priſon; & bien d'autres le ſont ſans en porter le nom.

Grande Joye. Nous appercevons Salève confondu d'abord avec le Jura.

Arrivée à *Monthoux*, notre zèle patriotique ſe rallume en penſant à la bataille que nos Ancêtres ont livrée dans cet endroit pour la défenſe de leur liberté.

Nouvelle vûe de *Genève*. La Ville ſemble peinte en émail; les objets ſont d'une petiteſſe exceſſive, mais enluminés de couleurs vives & diſ-

tinctes. Les campagnes riantes qui l'entourent s'offrent ſous un point de vûe plus vaſte. Nous embraſſons à la fois la ſurface du *Lac*, & les détours de l'*Arve* & du *Rhone*.

Nous nous extaſions encore ſur les beautés de nôtre lieu natal.

Nous arrivons.

FIN.



TABLE

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans ce Volume.

PREMIERE PARTIE.

SECONDE PARTIE.



